

Élie BORSCHAK

Le mouvement national ukrainien au XIX^e siècle

Extrait du *Monde Slave*, Octobre-Novembre-Décembre 1930.

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN,

Le mouvement national ukrainien au XIX^e siècle

Le mouvement national ukrainien au XIX^e siècle

I

La fin de l'autonomie ukrainienne en Russie. Les pays de l'Ukraine occidentale passent sous la domination de Vienne. L'Énéide de Kottljarevskij. Napoléon et l'Ukraine. L'essor économique de l'Ukraine. Un nouveau centre d'ukrainisme : Poltava. La maçonnerie en Ukraine. L'opposition antirusse. Les Décabristes. Les idées de fédération slave.

En 1796, une ancienne princesse allemande d'Anhalt-Zerbst, devenue, par la grâce de Dieu, ou plutôt par l'assassinat de son mari Pierre III, impératrice de toutes les Russies sous le nom de Catherine II, mourait après 34 ans de règne. Un Français établi en Russie, Masson, dont les Mémoires virent le jour en 1800, écrivait alors « que son Empire immense était en pleurs » (1). Cette phrase, banale dans sa servilité, ne correspondait guère à la vérité historique. Les témoignages contemporains sur l'avènement de Paul I^{er} nous apprennent au contraire que l'aristocratie russe aspirait depuis longtemps à un nouvel ordre de choses. Quant au peuple, il avait vu, au cours du XVIII^e siècle, sept changements de régime s'accomplir par l'assassinat ou le coup d'État, et, selon la forte expression des chroniqueurs, il était désormais sans voix. Cependant, parmi toutes les nations agrégées à l'immense Empire, il en était une, l'ukrainienne, qui ne cherchait pas à dissimuler sa profonde satisfaction.

(1) Mémoires secrets sur la Russie. Paris, 3 vol. 8°.

L'Ukraine, un siècle et demi auparavant, avait eu la naïveté de vouloir s'unir, en qualité de peuple libre, à la naissante Moscovie. Pierre I^{er} n'avait pas tardé à lui faire comprendre toute l'étendue de son erreur. Quant à Catherine, elle s'était assigné comme tâche d'abolir entièrement les derniers restes de l'autonomie de l'Ukraine, garantie cependant si solennellement, en 1654, par le traité de Perejaslav.

Tout, en Ukraine, déplaisait à Catherine. Le servage n'avait pu y être complètement établi. Les paysans avaient encore la faculté de passer des terres d'un seigneur à celles d'un autre, qu'ils avaient depuis longtemps perdue en Russie. Les impôts des tsars n'avaient pas encore été introduits dans cette riche terre d'Ukraine, toujours soustraite à l'avidité du fisc de Pétersbourg. Mais ce que Catherine reprochait surtout aux descendants des anciens Cosaques, c'était, si nous en croyons son instruction à Rumjancev, général gouverneur de l'Ukraine, « la haine intérieure qu'ils ont pour la Russie ».

Peu à peu les libertés de l'Ukraine disparurent. Son dernier hetman, Kiril Rozumovskij, fut contraint d'abdiquer, bien qu'il n'eût jamais été qu'un jouet docile entre les mains des Moscovites. Ne devait-il pas sa dignité à son frère, d'abord amant, puis époux de la tsarine Elisabeth ? Son titre seul était dangereux. Il fallait que « l'époque et le nom même des hetman disparussent ».

On remplaça cette charge par un conseil composé de quatre Ukrainiens et de quatre Russes, sous la présidence de Rumjancev, investi de la confiance de Catherine, qui lui avait prescrit de russifier l'Ukraine. Ce projet ne fut pas accueilli sans protestations.

On sait qu'au début de son règne, adroite à soigner sa réclame en Europe, amie de Voltaire et de Diderot, Catherine passait pour libérale et avait convoqué, en 1767, une commission qui devait élaborer un nouveau Code. Or, malgré l'adresse de Rumjancev, qui s'entendait cependant à faire « de bonnes élections », malgré la censure, les cahiers de doléances des délégués ukrai-

niens, — noblesse, Cosaques, bourgeoisie, clergé, — réclamaient unanimement de Pétersbourg l'élection d'un hetman et le rétablissement des « articles » de Bogdan Khmelnickij, c'est-à-dire une charte constitutionnelle. La commission de Pétersbourg se dispersa sans bruit et, en 1775, Catherine anéantit la Sič des Zaporogues, *asylum et radix plebis ukrainiensis*.

Malgré la disparition progressive en Ukraine des idées démocratiques sapées par la noblesse, dont l'intérêt était d'asservir les paysans, la Sič des Zaporogues avait maintenu immuables ses traditions séculaires. Elle portait ombrage au despotisme tsarien, qui considérait cette « République des cataractes du Dnèpr » comme un foyer d'opposition sociale et nationale. Le « territoire des libertés cosaques », comme le dénommait la terminologie officielle, s'étendant sur les opulentes provinces actuelles d'Ekaterinoslav et de Kher-son, tentait la cupidité des favoris de l'impératrice.

Le 5 juin 1775, la Sič, *traîtreusement* assaillie, fut enlevée par surprise et rasée. Le décret de Catherine portait que « le nom même des Cosaques Zaporogues fût anéanti. » *La Gazette de France* du 18 août relatait cet événement en ces termes : « On mande de Russie, à la date du 3 juillet, que l'Association des Zaporogues a été anéantie et qu'on s'est emparé de leur caisse publique... Il s'agit de cette nation dont le pays était devenu le refuge des mécontents ». Les terres des Cosaques, distribuées aux grands seigneurs russes, restèrent en leur possession jusqu'à la révolution de 1917. Les principaux chefs des Zaporogues furent déportés. Leur *košovy* (général en chef), Kalnyševskij, passa trente ans dans une casemate du triste couvent de Solovki sur les bords de la mer Blanche. Les Cosaques échappés au massacre se réfugièrent en Turquie, où ils fondèrent une nouvelle Sič.

Un oukase de 1780 supprima l'ancienne division de l'Ukraine en régiments et y introduisit le système des gouvernements russes. Le pays perdit également son

Tribunal général, et trois ans plus tard, en 1783, le ser-vage fut établi comme en Moscovie. Les unités mili-taires cosaques disparurent, puis ce fut le tour, en 1786,, de l'indépendance du clergé. L'autonomie de l'Ukraine avait vécu.

↳ Catherine II résolut alors de briser l'unité morale de la nation cosaque, et elle y parvint en opposant l'une à l'autre ses classes sociales. La noblesse cosaque obtint les mêmes privilèges que la noblesse russe, on lui fit présent de serfs, et elle se détacha doucement du mou-vement ukrainien, plaçant ses intérêts de caste au-dessus de son devoir national. Certains nobles, il est vrai, restèrent encore quelque temps fidèles à l'idéal de Mazeppa, mais bien peu eurent le courage de résister à la séduction de Pétersbourg. Ce fait eut des consé-quences très importantes sur le développement futur du mouvement national ukrainien. Si, au XVII^e et au XVIII^e siècles, il est dirigé par l'aristocratie et une par-tie du haut clergé, au XIX^e les milieux démocratiques de la petite et moyenne bourgeoisie, l'*intelligencijsja*, se substituent aux anciens chefs défaillants enlisés dans leur égoïsme de classe.

Par une amère ironie du sort, ce règne de Catherine, si terrible pour l'Ukraine, était appelé à réaliser une des aspirations séculaires de son peuple, son unité ethno-graphique. Mais ce n'était que pour rassembler tous les éléments ukrainiens dans une prison commune, dont le geôlier moscovite gardait les clefs.

On sait que l'Ukraine s'était soulevée contre la Po-logne en 1648. Après de longues années d'une lutte acharnée, les Cosaques renoncèrent à reconquérir sur la Pologne la rive droite du Dnèpr, la province de Kiev, la Podolie, la Volynie, la Galicie. Cette Ukraine polo-naise, livrée pendant près de deux siècles aux exac-tions et à l'arbitraire de la *szlachta* (1), à l'intolérance conquérante du clergé catholique guerroyant contre l'orthodoxie, connut d'épouvantables jacqueries, comme celle de 1768, où les paysans ukrainiens de la région

(1) Noblesse polonaise.

d'Uman massacrerent jusqu'au dernier les Polonais et les Juifs établis dans cette contrée. Impuissante à faire régner l'ordre et la paix dans ces provinces, la Pologne les avait plus qu'à demi perdues dès le milieu du XVIII^e siècle. Les deux premiers partages, en 1772 et en 1793, dissocièrent, en réalité, moins la Pologne elle-même que les pays ukrainiens placés sous la domination polonaise.

Cette nouvelle répartition des territoires ukrainiens était devenue inévitable, tant l'État polonais apparaissait comme anachronique en Europe. Il n'est, pour se convaincre de cette vérité, que de relire le doyen des historiens polonais, le chef de l'école de Cracovie, M. Bobrzynski.

« L'histoire du XVIII^e siècle en Pologne ne fournit qu'un tableau d'un matérialisme grossier, sans aucune lumière. L'économie des villes est ruinée, les violences de la *szlachta* ont anéanti l'autonomie municipale. Les nobles considéraient les paysans comme des objets d'usage personnel... Les tribunaux de première instance n'avaient aucune autorité, les cours supérieures n'étaient qu'un instrument aux mains des magnats qui l'avaient emporté aux élections. Ces magnats ne voyaient que leur ambition personnelle et leurs intérêts. Bref c'était une anarchie générale à laquelle mit fin le premier partage » (1).

Marie-Thérèse, rappelant, en sa qualité de reine de Hongrie, les anciennes relations des rois de Hongrie avec la Galicie ukrainienne, réclama et obtint la Galicie avec Lviv (Lwów), l'ancienne capitale du royaume de Galicie-Volynie (2). Catherine s'appropriä toute la rive droite du Dnêpr, mais l'Ukraine n'y gagna rien, car la tsarine garantit aux propriétaires polonais leurs « droits » imaginaires. Les paysans restèrent sous le joug des magnats, sans pouvoir désormais recourir à l'insurrection. Ils

(1) M. Bobrzynski. *Dzieje Polska w zarysie*. (Esquisse de l'histoire de la Pologne). Varsovie 1879, p. 420 et sqq.

(2) Pour donner à ses prétentions une base historique, la Cour de Vienne fit publier, en 1772, un mémoire latin qui fut traduit en français, en allemand et en polonais. « *Jurum Hungariae in Russiam Minorem et Podoliam*. » ou « *Exposé préliminaire des droits de la Couronne de Hongrie sur la Russie Rouge et sur la Podolie*. Vienne 1772, 4^e 102 pp. Voir aussi à ce sujet la *Gazette de France*, 1772, p. 454:

n'avaient plus à compter avec la faible et anarchique Pologne, mais avec l'impitoyable appareil policier de Moscou. Aussi la grande propriété foncière polonaise subsista-t-elle, dans ces régions, jusqu'à la Révolution de 1917.

À la fin du XVIII^e siècle, la majeure partie de l'Ukraine, les provinces de Poltava, Kharkhiv, Černihiv, Kiiv, (1), Kherson, Ekaterinoslav, la Podolie, la Volynie, se trouvait sous la domination russe. La Galicie, la Bukovine, conquise par l'Autriche sur les Turcs en 1775, l'Ukraine carpathique étaient revenues aux couronnes d'Autriche et de Hongrie. Vienne, Buda-Pest et Pétersbourg régiront l'Ukraine pendant tout le XIX^e siècle.

Paul I^{er} avait succédé à Catherine. De l'aveu unanime, il semble avoir été assez mal équilibré. Il adopta comme principe de gouvernement de pratiquer, dans tous les domaines, une politique diamétralement opposée à celle de sa mère, qu'il détestait bien. Il appliqua cette règle simple aux affaires d'Ukraine et de Pologne, fit sortir de prison Kosciuszko et chargea une commission de préparer l'abolition des réformes de Catherine en Ukraine. Ces mesures étaient suggérées par le prince Bezborodko, chancelier de l'Empire. C'était un homme intelligent et d'un grand esprit. Ancien colonel de Kiiv, la rapidité de son ascension et l'éclat de sa fortune ne lui avaient pas fait oublier sa patrie, et il était resté patriote ukrainien.

Mais le règne de Paul fut court. Le 11 mars 1801, le tsar était assassiné dans sa chambre à coucher par les officiers de sa garde, qui avaient ourdi contre lui un complot auquel avait participé son fils aîné Alexandre. A peine celui-ci avait-il pris le pouvoir qu'il déclarait, dans son premier manifeste, vouloir reprendre « les principes de gouvernement de sa glorieuse grand-mère, Catherine ». Tous les espoirs de l'Ukraine étaient anéantis.

Cette période pouvait cependant enregistrer un événement qui fit époque dans l'histoire du mouvement national ukrainien et marqua la renaissance de la littéra-

(1) Kiev, en ukrainien.

ture nationale, l'apparition de l'*Enéide* de Kotljarevskij

En 1798 furent publiés les trois premiers chants d'un poème héroï-comique, en langue ukrainienne, *L'Enéide travestie*. L'auteur, Ivan Kotljarevskij, était un gentilhomme de Poltava qui appartenait à la petite noblesse ukrainienne descendue des Cosaques. Comme il arrive souvent aux époques littéraires encore incertaines, le poète se disait modestement « simple amateur du parler petit-russien » et n'attachait pas d'importance à ses vers, qui furent d'ailleurs publiés sans son autorisation. Ce n'était pas moins un chef-d'œuvre, qui rappelle les meilleures pages de Scarron. Cette parodie de Virgile était devenue un tableau actuel, vivant et coloré, une évocation vigoureuse de la société ukrainienne et des mœurs populaires, une satire politique et sociale, une protestation résolue et courageuse contre le servage, l'oppression aristocratique et bureaucratique. Une véritable fresque de types saisis sur le vif avec une verve irrésistible fait revivre la société ukrainienne du temps. Le poème est tout imprégné d'esprit national : il évoque « l'hetmanat de glorieuse mémoire », et le sujet lui-même paraphrase des événements encore récents et bien connus. L'odyssée des Troyens après la chute de leur ville permet d'évoquer les aventures des Zaporogues chassés par Catherine « de leur mère, la Siè », et obligés de chercher un asile au milieu de périls sans cesse renaissants, campant tantôt à l'embouchure du Dnèpr, tantôt à celle du Danube, dans le Banat, avant de trouver un refuge dans la Kuban. /

Et cependant cette œuvre si nationale est également toute baignée d'influences occidentales. Elle est parcourue par un large souffle philosophique où se reconnaît l'esprit de Voltaire et des Encyclopédistes. Kotljarevskij appartenait à la maçonnerie, et nous aurons l'occasion de revenir sur ce mouvement, dont l'importance et la portée ne sauraient être assez nettement marquées.

Enfin l'*Enéide travestie* était écrite dans une langue qui marquait le début d'une ère nouvelle dans l'histoire

de la littérature ukrainienne. Kotljarevskij rompait avec la forme artificielle de ses prédécesseurs, écartait les termes empruntés au slavon, au russe, et péniblement transformés, pour renouveler et rafraîchir le vocabulaire aux sources populaires. D'instinct il était allé droit à la langue du peuple, qui se reconnaissait en lui. Ce ne fut pas une des moindres causes de son immense succès. Kotljarevskij est le véritable créateur de la langue ukrainienne moderne, et le grand poète Ševčenko lui rendait, en 1838, quand il mourut, un juste hommage en lui consacrant un poétique *Souvenir éternel à Kolljarevskij*, où on lit ces vers :

« Tu seras célébré, ô père,
Tant qu'il y aura des hommes,
Tant qu'au ciel brillera le soleil,
On ne t'oubliera pas » (1).

*
* *

La première partie du règne d'Alexandre I^{er} fut presque toute entière remplie par la lutte de la Russie contre Napoléon, conflit gigantesque dont la forme rappelle les grandes invasions et les vastes migrations des peuples. La Grande Armée vint battre les murs du Kremlin, et le reflux de sa retraite amena les troupes russes à Paris. L'Empire russe avait été profondément ébranlé par cette épreuve, car une même âme n'unissait pas les cent peuples divers rassemblés par la force et maintenus dans l'obéissance par un implacable despo-

(1) *L'Eneide travestie* a provoqué de nombreux commentaires et suscité toute une littérature. Le meilleur travail paru sur la question, bien qu'il ait aujourd'hui 30 ans d'âge, reste celui de P. Žyteckij, *L'Eneide de Kotljarevskij et sa plus ancienne copie* (a). L'ouvrage est en russe, car à cette époque les publications en ukrainien étaient interdites. Žyteckij a démontré que l'*Eneide* de Kotljarevskij a été vraiment le premier grand ouvrage connu du public qui ait employé la langue populaire. Cependant Kotljarevskij n'avait pas été absolument le premier, en date, à l'utiliser, mais ses prédécesseurs, quelques-uns d'ailleurs gens de talent, n'étaient écoutés et compris que de petits cénacles de littérateurs sans contact avec la nation.

(a) *Eneida Kotljarevskogo i cia drevnejšij spisaok*, Kiiv 1900

tisme centralisateur et unificateur. Quand un désastre sans précédent menaça de ruiner l'œuvre des Romanov, les nations asservies remuèrent et tentèrent de s'affranchir. Mais ces mouvements profonds sont restés mal connus et fort peu étudiés, l'absolutisme tsariste ayant fait l'impossible pour en effacer le redoutable souvenir. Nous avons pu cependant, au moins en ce qui a trait à l'Ukraine, rassembler certaines indications toutes nouvelles (1).

Napoléon, en lutte avec la Russie, qu'il rencontrait en Pologne et en Turquie, ne pouvait pas plus que Charles XII ne pas songer à une diversion ukrainienne. Cette politique répondait d'ailleurs aux traditions les plus vénérables de la diplomatie française. L'Ancien Régime avait constamment soutenu les mazeppistes, et les agents secrets de la Révolution étaient fort nombreux en Ukraine. Les documents des dépôts français prouvent que Napoléon n'avait eu garde de négliger la question ukrainienne. La richesse de l'Ukraine méridionale avait fixé son attention. Il avait remarqué la transformation économique qui s'opérait dans ces régions dont on commençait à recenser les ressources minières : la colonisation transformait les « steppes sauvages » en provinces d'une prodigieuse fertilité. Enfin, l'Angleterre étant maîtresse de la Baltique, Napoléon espérait prendre sa revanche dans la mer Noire, que l'amitié de la Turquie rendait accessible et sûre.

Le général Bonaparte était encore premier consul quand il reçut, en 1802, un mémoire d'Émile Gaudin, représentant français à Constantinople, sur « les avantages du commerce dans la mer Noire » (2).

Cette étude, qui fait honneur à la perspicacité et à l'intelligence de son auteur, développait tout un plan d'expansion économique française dans l'Ukraine méridionale, « pour contrebalancer l'influence anglaise

(1) Cf. Elie Borschak. « Napoléon et l'Ukraine ». Revues d'études napoléoniennes, août 1922. Cette étude remaniée et considérablement augmentée doit paraître, en ukrainien, sous forme de volume.

(2) Archives des Affaires étrangères, Correspondance politique, Vol. 204, fol. 132-141.

dans la Russie véritable », c'est-à-dire en Grande Russie. Gaudin voulait qu'on installât en Ukraine, sur les bords de la mer Noire, des factoreries comme les Anglais l'avaient fait dans l'Inde. Mais les employés de ces établissements devaient être des officiers, des soldats et des marins, car Gaudin estimait que la possession des Détroits amènerait un conflit avec la Russie. En cas de guerre, le corps expéditionnaire français opérerait des descentes à Odessa, Kherson, Nikolaïév. La population ukrainienne ne pouvant manquer de se soulever contre la Russie, les militaires camouflés des factoreries formeraient des cadres à l'insurrection, instrui-raient et guideraient ses chefs. Dans sa prévoyance avisée, Gaudin envisageait même de rédiger une proclamation du « Citoyen Premier Consul aux Cosaques de l'Ukraine ».

Ce mémoire fit impression à Paris. Le commissaire Bourgoïn, qui remplissait les fonctions d'attaché militaire à l'ambassade de France à Pétersbourg, rédigea, sur l'ordre exprès de Bonaparte, le 15 brumaire, an XIII, un long commentaire explicatif au travail du représentant français à Constantinople, « le commerce de la Russie par la mer Noire et la mer d'Azov » (1). Il signale les avantages économiques, déjà éprouvés dans le passé, d'une collaboration franco-ukrainienne. Ce pays est un excellent marché d'exportation pour les vins, les objets manufacturés et les produits coloniaux. La France peut y trouver du blé, des bois, du cuir.

Le rapport fait suivre ces considérations d'une histoire détaillée de l'Ukraine, où il souligne « que les Ukrainiens se distinguent par leur attachement à leur indépendance ». Aussi ont-ils tour à tour cherché « l'alliance des Suédois, des Russes, des Turcs et des Tatars ». La population ukrainienne, assure Bourgoïn, est extrêmement mécontente du régime actuel. Il convient donc de tirer parti de cette circonstance en envoyant en Ukraine, sous le couvert d'opérations commerciales, des agents, qui « secrètement et habilement, sauront

(1) Archives Nationales. AF. IV. 1696. 90 pages in folio.

soutenir l'esprit de la population, la faisant se souvenir de son passé glorieux au regard de l'actuelle misère qui est son partage ». Bourgoïn concluait : « Au moment où la conjoncture politique amènera une guerre ouverte entre la France et la Russie, l'insurrection en Ukraine sera un des facteurs principaux de la victoire ».

Quand, en 1807, les armées françaises, après Iena, Auerstaedt et Friedland, se mirent à la poursuite des Russes, la question polonaise surgit, et avec elle celle des pays ukrainiens rattachés à l'ancienne Pologne. Le problème fut posé dans une importante série de livres, de brochures, d'articles de presse, plus ou moins inspirés par le gouvernement de Napoléon. Il nous est impossible d'entrer dans de grands détails et de nous arrêter longtemps à cette littérature de propagande. Nous nous bornerons à en dégager les directions essentielles.

Les pays ukrainiens conquis jadis par la Pologne, affirment tous ces écrits, en sont absolument différents; ils se rapprochent de l'Ukraine russe, qui a réussi à se détacher de la Pologne, mais la vieille nation cosaque n'est pas moins hostile, dans son amour profond pour l'indépendance, à la Russie qu'à la Pologne. Elle peut être considérée comme une force qu'il faut utiliser, en premier lieu, contre l'Empire moscovite. Elle représente également pour la France de grandes possibilités économiques. En Ukraine, la France n'est pas appelée à rencontrer, comme dans la Baltique, et en général dans presque toutes les régions du continent, « cette nation ennemie [l'Angleterre] qui ne rêve que de s'emparer du commerce mondial » (1).

Ces tendances ne répondaient pas aux désirs des Polonais de Paris. Ils commencèrent à faire campagne pour obtenir de la France la réunion au duché de Var-

(1) Voir par exemple : Malte-Brûn : *Tableau de la Pologne ancienne et moderne*, Paris, 1807. J.-B. Dubois : *Du commerce français dans l'état actuel de l'Europe*, Paris, 1806. J.-B. Leroy de Flagis, *État politique, civil et militaire de l'Empire de Russie*, Paris 1807. F. Mounier : *Histoire de la Pologne*, 2 volumes, Paris 1807. H. Vautrin : *L'observateur en Pologne*, Paris, 1807.

sovie, non seulement des pays ukrainiens de la rive droite du Dnêpr, perdus par eux trente ans auparavant, mais de l'Ukraine tout entière. Ils adressaient, le 30 janvier 1807, au gouvernement de Napoléon, un mémoire impératif dans lequel ils exigeaient « pour la Pologne indépendante », la possession de tous les pays du Dnêpr à la mer Noire, jusqu'à Očakov, et Očakov lui-même (1).

Les Polonais de Varsovie ne restaient pas non plus inactifs. Talleyrand recevait, le 9 mars 1807, dans Varsovie occupée par les Français, un certain Neiman, propriétaire polonais de l'Ukraine, qui se présenta hardiment en qualité de représentant de l'Ukraine et parla « au nom des paysans ukrainiens ». Ceux-ci, à l'en croire, étaient déjà organisés à Uman, Kiiw, Vinnica, au nombre de 60.000, bien décidés à prendre les armes contre la Russie. L'insurrection éclaterait le 42^e jour exactement après que le grand quar tier général français en aurait donné l'ordre (2).

La manœuvre était transparente. Les grands propriétaires polonais s'efforçaient de tromper les Français sur la véritable situation des pays convoités par le nouvel État polonais. A qui pouvait-on faire croire que les paysans ukrainiens étaient prêts à se révolter contre les Russes et à se placer sous la conduite de maîtres qu'ils exéçraient depuis des siècles, leurs grands propriétaires fonciers ? *Mutatīs mutandīs*, c'est le même argument fallacieux que les Polonais reprirent en 1920, mais Napoléon et son entourage, fort bien informés de toutes les réalités, — la littérature qu'ils inspi raient en est une preuve, — montrèrent plus de réserve et de prudence que le gouvernement de M. Millerand. Neiman fut éconduit sans que ses suggestions eussent été prises en considération. Napoléon ne faisait pas confiance à la Pologne et ne se souciait pas de lui confier toute l'Ukraine, qui restait d'ailleurs à conquérir. Aussi un

(1) Archives Nationales. AF. IV. 1687. Pologne.

(2) Voir : P. Bertrand, *Lettres inédites de Talleyrand à Napoléon*. Paris 1889, p. 36-339.

émigré polonais dévoué à la France constatait, en cette même année 1807, que les desseins de Napoléon, « pour ce qui regarde les frontières de la Pologne du côté du Dnèpr, n'étaient pas sûrs » (1).

Le gouvernement français jugea utile de préciser, sur ce point, ses intentions, et, pour couper court à une agitation inutile, fit paraître dans le *Publiciste*, journal officiel de Napoléon, à la date du 7 décembre 1807, la déclaration suivante :

« A côté de la Pologne se trouve l'ancien pays des Cosaques, l'Ukraine, une des terres les plus fertiles au monde, et qui, par ses richesses, mérite grandement l'intérêt de l'Empire. Si la question de Pologne est déjà résolue, il nous reste à résoudre la question du fertile pays de Mazeppa. »

La France se réservait donc formellement de régler le sort de l'Ukraine en dehors de la Pologne. Il ne faut pas s'en étonner. Napoléon avait ses desseins sur l'Ukraine, comme il les avait sur le Caucase. Les archives du Quai d'Orsay et celles du ministère de la guerre conservent de nombreux témoignages de l'intérêt qu'il portait à l'Ukraine. Bornons-nous à analyser deux documents caractéristiques.

Le premier est un projet de statut ukrainien du directeur politique au Quai d'Orsay, Hauterive. Il prévoyait, en Ukraine, la constitution d'un État indépendant, « dont le grand Empereur se réserverait à lui seul l'investiture » (2). Cet État dont les limites sont à peu près celles de l'Ukraine d'aujourd'hui, porterait le nom de « Napoléonide ». Il serait « une des plus fortes barrières aux projets ambitieux de la Russie et à ses prétentions sur la mer Noire et sur le Bosphore... Rejetée à jamais de la mer Noire, la Russie serait alors forcée de renoncer, à jamais, à ses projets mal digérés de conquête, d'envahissement, d'usurpations de tous genres ».

L'autre témoignage est celui de Lesur (3).

(1) Wibleki : *Pamiętnik*. Lwiv. 1881.

(2) Voir pour le détail : Elie Borschak, *Napoléon et l'Ukraine*. Revue des Études Napoléoniennes, 1922, VIII, p. 32.

(3) E. Borschak, *loc. cit.*, pp. 34-36.

Publiciste de talent, Charles-Louis Lesur (1770-1849) avait été attaché par Talleyrand au ministère des affaires étrangères, où il était devenu l'interprète de la pensée officielle. Ses livres peuvent même être considérés bien souvent comme l'expression du sentiment de l'Empereur (1). Or, en 1812, à la veille de la campagne de Russie, Napoléon ordonna à Lesur d'écrire un ouvrage sur les Cosaques, dont la première édition parut, en 1813, sous le titre d'*Histoire des Cosaques*. Cette étude est pleine de sympathie pour l'Ukraine (2).

Ces sympathies du premier Empire pour l'Ukraine étaient-elles connues de la « nation Cosaque » ? Les Français avaient-ils établi des liaisons avec elle ? Quel écho éveillaient, sur les bords du Dnêpr, les projets de Napoléon ?

L'Ukraine, sous la domination étrangère, associée à un pays hostile à la France, devait se garder de toute imprudence et redouter, en particulier, ces preuves écrites si dangereuses en cas d'insuccès. La prudence native du caractère ukrainien se défiait de tout document qui aurait pu se retourner contre ses auteurs. Les relations de l'Ukraine avec Napoléon et la France, toujours secrètes, ont laissé peu de traces dans les archives, tant russes qu'ukrainiennes. Il existe cependant quelques indications précises dont la nature n'interdit pas des déductions d'un caractère plus général.

Après la défaite de Napoléon, les Russes constituèrent à Petersbourg un « Comité spécial pour les affaires de haute trahison », dont l'une des tâches fut de rechercher les sympathies napoléoniennes en Ukraine. Certains faits retinrent son attention. Au cours de réunions d'un caractère public, un noble du gouvernement de Poltava, nommé Lukaševič, avait porté des toasts à la victoire de Napoléon (3). Un autre gentilhomme de Podolie avait organisé dans ses terres une petite république,

(1) Frédéric Masson. *Histoire du Département des affaires étrangères pendant la Révolution*, Paris, 1877, p. 491.

(2) Pour la description détaillée de l'ouvrage et les circonstances de sa publication, voir Borschak, *loc. cit.*

(3) *Kievskaja Starina*, 1897, XII, 315.

instaurée sur le modèle français, à laquelle il avait donné pour charte la Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen (1). Dans nombre de familles de l'aristocratie ukrainienne, on aimait à parler des Français et de Napoléon, qu'on qualifiait volontiers « d'homme intelligent » (2). Enfin le bruit se répandit parmi le peuple que « les Français apportaient la liberté ».

Ces manifestations peuvent paraître un peu sporadiques, mais il n'est pas douteux que les historiens de l'avenir découvriront d'autres indices, les principales archives ayant été rendues accessibles par la Révolution d'octobre (3). Napoléon avait des amis et des alliés en Ukraine. Son prestige personnel lui valait l'admiration de la noblesse, pour la bourgeoisie et l'*intelligencija*, il représentait la tradition révolutionnaire en lutte contre les formes archaïques du passé; enfin toute la nation cosaque espérait rencontrer dans la France napoléonienne une alliée qui l'aiderait à secouer le joug moscovite. Cette dernière considération était certainement la plus claire et la plus puissante au regard des patriotes ukrainiens. Nous verrons bientôt que les idées révolutionnaires et les principes démocratiques des philosophes français, propagés à travers l'Europe par les armées impériales, avaient trouvé en Ukraine un terrain propice.

*
* *

De grands changements s'étaient produits au début du XIX^e siècle dans la vie économique de l'Ukraine. Ses régions méridionales, les steppes, les provinces de Kherson et d'Ekaterinoslav, se réorganisaient; de nouvelles villes apparaissaient en bordure de la mer Noire, Odessa, Kherson, Nikolaëv. La noblesse ukrainienne commençait à s'adonner au commerce, à exporter le

(1) *Id.*, 1903, XII, 137.

(2) Souvenirs de Scalon dans l'*Istoričeskij Vestnik*, 1891, V, VI, VII.

(3) De fait tous dernièrement des nouveaux documents ont été découverts dans les archives de l'U. R. S. S. : ils confirment notre point de vue. Nous en avons analysé les principaux éléments dans un article publié par le « Temps » du 28 août 1930 intitulé : Les sympathies napoléoniennes en Ukraine.

blé, le bétail, le cuivre, en empruntant les routes et les ports du sud. Au contraire, l'exportation en direction de la Baltique diminuait sensiblement. L'Europe, cependant, après les années de famine du début du siècle, après la révolution industrielle qui commençait à s'esquisser en Angleterre, avait grand besoin des céréales de l'Ukraine.

La Russie se trouva contrainte, à Tilsit, d'adhérer au blocus continental contre l'Angleterre. Cette politique était désastreuse pour la noblesse russe obligée de commercer par la Baltique : elle était bien moins gênante pour l'aristocratie ukrainienne, qui continuait à faire des affaires par la mer Noire, en dépit du blocus, grâce à la contrebande, qui profitait également à la petite bourgeoisie des ports. L'interdiction qui frappait en Russie les produits anglais favorisait par contre le développement de la jeune industrie ukrainienne. Par exemple, les savons d'Odessa remplaçaient, à Moscou, les savons anglais. De puissantes considérations économiques intervenaient donc, en Ukraine, en faveur des sympathies françaises. Elles n'agissaient pas avec moins de puissance sur le mouvement national.

Le centre de ces aspirations était Poltava, petite ville de province, qui, un siècle auparavant, avait vu la débâcle de Mazeppa. Elle était devenue la résidence du « gouverneur général de la Petite Russie », le prince Nicolas Repnin-Volkonskij, de nationalité russe, mais grand propriétaire foncier en Ukraine et bien informé des doléances de l'aristocratie du pays. On n'était même pas très éloigné de le considérer à Pétersbourg comme un séparatiste, et non sans quelque raison, car, au début du XIX^e siècle, il lança l'idée de rétablir l'hetmanat en Ukraine (1).

Toute une pléiade de nationalistes ukrainiens gravitait autour de Repnin : son propre attaché de cabinet, Bantyš-Kamenskij, futur auteur de l'*Histoire de la Petite Russie* ; un autre attaché, Čepa, qui avait composé un *Mémoire sur les droits de la noblesse ukrainienne*. On retrouvait également, habitant Poltava, le maréchal

(1) *Kievskaja Starina*. 1902, XI, 473-480.

de la noblesse de Perejaslavl, Lukaševič, celui-là même qui porta un toast à Napoléon, Murav'ev-Apostol, le père des Décabristes, descendant des hetmans, Poletila, fils d'un des députés ukrainiens convoqués par Catherine à la Commission législative de 1767. Tous ces hommes appartenaient à la haute aristocratie. On voyait cependant souvent en leur société le directeur de l'Assistance publique de la province, un gentilhomme de petite naissance, qui n'était autre que le célèbre auteur de *L'Énéide travestie*, Ivan Kotljarevskij.

La guerre contre Napoléon, la campagne de France, qui amenèrent en Occident de nombreux officiers ukrainiens incorporés dans les armées russes contribuèrent grandement à la diffusion des idées libérales. Ces tendances se conciliaient fort bien avec le mouvement autonomiste ukrainien, comme le prouve le développement de la franc-maçonnerie. La Loge « L'Amour de la vérité », fondée en 1818 à Poltava, ne tardait pas à rallier les chefs du mouvement ukrainien. On trouve parmi ses dignitaires les noms de Kotljarevskij et de Lukaševič. Son but, comme le constatera plus tard l'instruction ouverte contre les Décabristes, était « de préparer la noblesse ukrainienne au travail politique » (1). Cette fondation avait été précédée par la création, l'année précédente, de loges à Odessa, « Le Pont Euxin », « Les Trois règnes de la Nature ». Ce mouvement philosophique avait attiré le général Langeron, ancien émigré français qui avait largement contribué à l'organisation d'Odessa. Langeron, qui avait eu Kotljarevskij comme officier d'ordonnance, pendant toute la guerre russo-turque, c'est-à-dire de 1806 à 1812, était bien au courant du mouvement national ukrainien. C'est aussi l'époque de la plus belle activité de la célèbre loge de Kijv, « Les Slaves Unis », dont le programme, inclus dans son titre, prévoyait une grande fédération slave. La « Société ukrainienne », vaste association politique à tendances définies, s'apparentait à la fois aux loges

(1) S. Etremov. *Masonstvo na Ukraïni (La franc-maçonnerie en Ukraine)*, dans *Naše Minule (Notre passé)*, 1918, pp. 3-9.

maçonniques et aux cercles purement politiques d'où sortirent les Décabristes. Elle avait son siège à Borispol, dans la province de Poltava. Les documents font jusqu'à présent défaut pour caractériser son activité. Il semble qu'elle n'avait pas dépassé, en 1825, le stade d'organisation. Toutefois le greffier de la Commission qui instruisit le procès des Décabristes, Borovkov, constatait que son but était « l'indépendance de la Petite Russie » (1).

Si ce résultat n'avait pas été atteint, il ne régnait pas moins, en Ukraine, un sentiment national fort vif. Le général russe Mikhajlovskij-Danilevskij, ancien commandant d'une brigade à Kremenčug, écrit à ce sujet dans ses Mémoires : « Je n'ai pas rencontré en Petite Russie un seul homme dont les paroles m'aient permis de constater de la sympathie pour la Russie. Tous étaient animés d'un esprit évident d'opposition ».

Cette haine, — le terme n'est pas exagéré — « avait pour causes la violation, par les Russes, des droits de l'Ukraine, la décadence de son commerce, le faix insupportable d'impôts excessifs qui ruinaient le pays, les erreurs de l'administration et en particulier de la justice dont la conscience était à vendre au plus offrant » (2). Les Russes eux-mêmes comprenaient les raisons de cette hostilité.

Écoutons maintenant une voix ukrainienne, celle du fondateur de l'Université de Kharkhiv, Karazin. Dès 1813, il proteste contre le fait « que l'Ukraine est devenue une colonie moscovite. Nous sommes obligés, ajoute-t-il, d'exporter nos matières premières quand nous pourrions fort bien avoir des usines chez nous. Nous sommes contraints de payer fort cher des produits qui nous reviennent après avoir été travaillés en Russie » (3).

Ce qui précède nous aidera à comprendre le rôle des Décabristes en Ukraine.

(1) *Zapiski Borovkova* (Écrits de Borovkov). *Russkaja Starina*, 1898, XI, p. 345.

(2) *Russkaja Starina*, 1900, X, 212.

(3) *Kievskaja Starina*, 1905, IV, 262.

Après les campagnes contre Napoléon, la majeure partie des troupes russes fut répartie en Ukraine, dans les provinces de Volynie, de Kiiv et de Cernihiv, pour y constituer les première et deuxième armées. L'état-major de cette dernière se trouvait à Tulčîn, en Podolie. Or c'est parmi ces formations établies en Ukraine que se manifestèrent les généreuses tendances des Décabristes.

Les anciens historiens russes avaient coutume de considérer le mouvement décabriste en Ukraine comme une simple préface à l'insurrection projetée à Pétersbourg. Après la Révolution de 1905 et surtout après la Révolution d'octobre et les publications considérables de documents qui les ont accompagnées, il n'est plus possible de considérer d'une façon aussi élémentaire les événements de 1825. Il existait en Ukraine, bien avant la tentative des Décabristes, des tendances nationales qui ne pouvaient rester indifférentes au mouvement dès qu'elles en eurent connaissance.

Les Décabristes étaient presque tous des officiers, les uns Russes, les autres Ukrainiens. Les Russes ne pouvaient pas ignorer les aspirations ukrainiennes. Le cercle de Poltava dont nous avons déjà parlé n'avait-il pas vu souvent Orlov, Péstel, Lorer, Bestuzev-Rjumin ? La loge des « Slaves Unis » de Kiiv n'avait-elle pas convié à ses travaux les princes Volkonskij et Trubeckoj, Décabristes futurs ? La situation de l'Ukraine se prêtait d'ailleurs mieux à l'agitation révolutionnaire que celle de la Russie. Le général Orlov réussissait à organiser à Kiiv et en Podolie des écoles pour les soldats, ce qui eût été impossible à Pétersbourg.

C'est en 1818 qu'apparaissent en Ukraine les premiers cercles secrets d'où sortiront les Décabristes. Cette année voit se fonder l'« Union de Bienfaisance » qui étendait son action sur les provinces de Kiiv, de Volynie, de Podolie et de Bessarabie. Pestel la dirigea jusqu'en 1821, où elle fut dissoute. Le Congrès de Moscou la remplaça par deux organisations, la « Société du Nord », qui avait son siège à Petersbourg, et la

« Société du Sud » dont le centre était à Tulčîn. Cette dernière était divisée en trois directions : Tulčîn, avec Pestel, Kâmenka, (province de Kiïv) avec Davidov et Volkonskij, Vassilkov avec Serge Murav'ev-Apostol et Bestuzev-Rjumin. La troisième était la plus radicale : elle ne voyait de salut pour le pays que dans l'insurrection armée et elle s'y préparait. Pestel, dans son projet de Constitution, *Russkaja Pravda*, se révélait centraliste et s'opposait vigoureusement au fédéralisme : « La Russie doit être un État uni et indivisible, complètement étranger à toute conception fédérative ». Il ne proposait de séparation que pour la Pologne. L'Ukraine au contraire devait rester dans les cadres de la Russie. Cette théorie soulevait, on le conçoit, des discussions passionnées qui aboutirent à la constitution d'une organisation parallèle, la « Société des Slaves Unis », qui, elle, avait compris la question d'Ukraine et s'efforçait de la résoudre dans un esprit d'équité. Ainsi à l'idée d'une Russie une et indivisible s'opposait la conception de l'union de tous les Slaves.

La société des « Slaves Unis » groupait la petite noblesse pauvre, les fonctionnaires modestes, les officiers subalternes de l'armée. Fondée d'abord en Volynie, elle avait pour président le lieutenant Borisov. Ses tendances étaient éminemment révolutionnaires. Elle proclamait la nécessité d'« une lutte finale » non seulement contre le tsarisme, mais contre l'ordre social existant.

Il faut chercher parmi les adeptes de ce groupement extrémiste les patriotes ukrainiens les plus purs. Gorbachevskij, fils d'un pauvre fonctionnaire, qui évoquait devant ses enfants les malheurs de l'Ukraine, écrit plus tard (1) : « Ma mère avait été autrefois une *po-měščica* (2), elle était une pure Petite-Russe. Je suis un Petit-Russe. Mon feu père avait coutume de me raconter, qu'il était déjà grand quand nos églises furent affermées aux Juifs. Il tremblait au seul nom de

(1) *Zapiski dekabrsta I. I. Gorbachevskogo*. Moscou, 1916, p. 237.

(2) *Pomeščik*, gentilhomme propriétaire.

Ljakh (1) et ce tremblement, il nous le transmettait, à nous, ses enfants, quand il-nous racontait les malheurs de notre chère Petite Russie ». Ce représentant de l'*Intelligencija* ukrainienne définit ainsi les buts de la « Société des Slaves Unis » :

« Libérer tous les peuples slaves du joug de l'autocratie, éteindre les haines nationales qui existent encore entre quelques-uns d'eux et réaliser l'accord de tous leurs pays dans une union fédérative. Nous voulions définir rigoureusement les frontières de chaque État, instituer chez tous les peuples les formes de la démocratie représentative, constituer un Congrès pour la direction des affaires de l'Union. » (2).

Un autre membre de cette ligue était l'aspirant Jakov Dragomanov, oncle du futur chef ukrainien, le professeur Michel Dragomanov. Ivan Sukhinov, fils d'un pauvre hobereau de la province de Kherson, avait commencé sa carrière comme simple soldat, bien qu'il descendit d'un chef des Cosaques Haïdamaks. Vigodovskij, de souche paysanne, remplissait les fonctions de scribe auprès du gouverneur de la Volynie. Nous pourrions encore citer le lieutenant Kovalskij, l'adjudant Kireïv. Ils étaient tous, suivant l'expression de Gorbačeskij, « des gens qui avaient souffert du besoin, de l'humiliation, des privations, de la faim et du froid, des gens à épaulettes courtes et sans nom ».

La question ukrainienne était souvent débattue dans les milieux des Décabristes. Kondratij Rylëv, qui dirigeait le centre de Pétersbourg, bien qu'il fût un Russe de race pure, était imbu d'ukrainophilie. Sa femme ayant un bien dans le gouvernement de Kharkiv, il

(1) Polonais.

(2) *Loc. cit.*, p. 18. — Il est intéressant de remarquer, à ce sujet, que l'idée d'une Fédération slave a pris naissance à Kity et non à Moscou. Dès le début du XVII^e siècle, un érudit ukrainien, Zakharij Kopistenskij, traduisant en ukrainien les ouvrages de Jean Chrysostôme, s'adressait à tous les Slaves : « Bulgares, Serbes, Bosniaques, Istriotes, Illyriens, Dalmates, Tchèques, Moraves ». Cinquante ans plus tard, Lazar Baranovič, ecclésiastique et homme d'État ukrainien, inscrivait dans son programme une Fédération de l'Ukraine, de la Moscovie et de la Pologne et la libération du joug turc des Slaves du Sud, qui seraient alors admis à s'unir à leurs frères.

lui avait été donné, pendant ses séjours en Ukraine, de se lier avec cette *intelligencija* ukrainienne dont nous avons analysé les tendances. Aussi, dans ses poèmes, s'est-il beaucoup occupé de l'Ukraine : Bogdan Khmelnickij devient chez lui le vengeur de la patrie opprimée. Il fait revivre l'infortuné neveu de Mazeppa, André Vojnarovskij, exilé en Sibérie où le savant allemand Miller le retrouve, après vingt ans d'exil, aux confins du cercle polaire.

Le nom de Mazeppa était toujours maudit. Le prince Šikhmatov écrivait encore, en 1825 : « Ô Mazeppa, de génération en génération et jusqu'à la fin des siècles tu resteras la honte de la créature ». Ryleév fait cependant du hetman vaincu un champion de la liberté et le loue d'avoir pris la tête du mouvement contre l'autocratie. Vojnarovskij gémit dans le poème qui porte son nom :

« Avec Mazeppa nous avons enterré
La liberté de notre patrie. »

L'*intelligencija* ukrainienne accueillit avec joie ces vers où elle retrouvait son idéal. Nicolas Markevič, qui devait être l'historien de l'Ukraine, écrivait à Ryleév : « Recevez les remerciements de tous nos compatriotes... Nous n'avons pas encore oublié les actes des grands hommes de la Petite Russie... Vous trouverez encore chez nous l'esprit de Polubotok (1).

Les « Slaves Unis » rêvaient d'une fédération slave qui s'étendrait de la Baltique à la mer Noire et de l'Oural à l'Adriatique. Si « la Société du Sud » songeait à une révolution faite par l'armée, à un pronunciamiento dirigé par des juntes comme en Espagne, les « Slaves Unis » voulaient entraîner les masses populaires qu'il était auparavant nécessaire d'éduquer et d'instruire. Ils prévoyaient une large et humaine démocratie luttant contre toutes les servitudes humaines et contre l'esclavage des nationalités.

(1) Polubotok, patriote ukrainien du début du XVIII^e siècle, qui périt, en 1724, dans les casemates de la forteresse Pierre et Paul.

En 1825, la « Société du Sud » et les « Slaves Unis » conjuguèrent leurs efforts, mais le radicalisme des seconds effrayait toujours les premiers, et la fusion ne fut jamais ni intime ni complète. D'ailleurs les événements se déclenchèrent prématurément. Le mouvement décabriste se brisa, le 14 décembre 1825, sur la place du Sénat à Petersbourg (1). Pestel fut arrêté en Ukraine. Le régiment de Černihiv, conduit par Murav'ev-Apostol, marcha sur Žitomir pour y rencontrer les « Slaves Unis ». Et ce fut la débâcle, les gibets, Pierre et Paul, les mines de Sibérie aux chefs, et les coups de bâton aux soldats.

Le mouvement de libération avait échoué, mais cette tentative avortée comportait des leçons pour les relations de l'Ukraine et de la Russie.

Il avait été démontré que l'entente sur la question ukrainienne serait difficile, même avec les révolutionnaires russes. D'autre part, les Ukrainiens avaient cependant lancé parmi les Décabristes cette idée de fédéralisme qui devait faire son chemin en Ukraine. On avait constaté également qu'aucun mouvement révolutionnaire russe, fût-il même purement militaire, ne pouvait ignorer l'Ukraine, car ce pays possédait des traditions révolutionnaires beaucoup plus profondes que la Russie.

Le mouvement décabriste n'était pas une tentative nationale ukrainienne, bien qu'il se fût préparé sur le territoire ukrainien, mais il était lié cependant, sous bien des rapports, aux aspirations des nationalistes de ce pays. Il n'y a pas eu de décabriste ukrainien, mais un décabriste en Ukraine, appuyé par les forces nationales. Pestel et ses partisans ne voulaient pas comprendre qu'au cas d'une Révolution la question des nationalités se poserait pour la Russie. D'autres Décabristes, mais surtout les Ukrainiens, aperçurent nettement cette vérité. Elle domine tout le XIX^e siècle et se vérifia pleinement en 1917.

(1) *Russkaja Starina*, 1900, X, 212.

II.

L'Istoria Russov. *Recherches historiques et ethnographiques. Études sur la poésie populaire. Le Cercle ukrainien de Kharkiv.*

Aux environs de 1828 une étrange nouvelle se répandit en Ukraine : en faisant l'inventaire de l'ancienne bibliothèque de Bezborodko, on avait découvert un manuscrit d'un intérêt si extraordinaire que moins de deux ans plus tard des copies en circulaient dans tous les milieux intellectuels ukrainiens, d'Autriche aussi bien que de Russie. C'était la célèbre *Istoria Russov*, dont le rôle se révélait si important dans le mouvement intellectuel ukrainien de la première moitié du XIX^e siècle.

Le manuscrit n'était pas signé, mais on lisait dans la préface ceci :

« Illustré par sa science et ses origines, le député de la noblesse Poletika, se rendant à Petersbourg afin d'y prendre part aux travaux de la Commission pour l'élaboration d'un nouveau Code, eut besoin d'une histoire de son pays natal. Il s'adressa à son ancien maître, Georges Konis'kij, archevêque de Russie Blanche, Ukrainien de naissance, qui avait été préfet et recteur de l'Académie de Kiiv. Ce prélat communiqua à M. Poletika cette chronique ou cette histoire, en l'assurant qu'elle avait été composée, au vieux temps, dans l'église métropolitaine de Kiiv, par des gens habiles. Ceux-ci, pour leurs informations, connaissaient des hommes savants de l'Académie de Kiiv et d'autres couvents célèbres, et en particulier Georges Khmelnickij, qui avait laissé beaucoup de notes et de papiers appartenant à son père le hetman.

... M. Poletika, ayant confronté cette chronique avec beaucoup d'autres et l'ayant trouvée la meilleure, l'a toujours eue avec soi pendant ses travaux à la Commission ».

Cette chronique fut publiée, en 1846, sous le nom de Georges Konis'kij dans les *Čtenija obščestva istorii i drevnostej rossis'kikh* (1) de Moscou. C'était le temps où on aimait, dans les pays slaves, à retrouver d'an-

(1) *Lectures de la Société d'histoire et d'archéologie russes.*

ciens parchemins dont on pouvait se servir pour défendre les nationalités. On se souvient de la supercherie du Tchèque Hanka avec son faux manuscrit de Dvůr Kralové.

Le texte de l'*Istoria Russov* ne pouvait être suspecté, mais la personnalité de son auteur demeurait énigmatique.

L'un des premiers, Pouchkine qui estimait grandement cette chronique, dont de nombreuses copies avaient circulé bien avant sa publication, en comparait l'auteur à Tite-Live et le surnommait « le Tite-Live ukrainien ». Il lui consacrait dans sa revue *Sovremennik*, un article entier, où il émettait des doutes sur la personnalité de l'historien présumé. Il jugeait improbable que ce fût l'œuvre d'un homme d'Église. D'autres érudits contestèrent cette opinion dont la discussion fit naître une véritable littérature. La théorie la plus vraisemblable est celle de l'historien ukrainien Lazarevskij, d'après qui le véritable auteur de l'*Istoria Russov* serait Poletika lui-même, et la préface n'aurait pour objet que d'égarer l'opinion sur l'identité réelle de l'écrivain. Grigorij Andreëvic Poletika (1725-1784), Ukrainien de vieille souche, avait étudié à l'Académie de Kiiv. En 1767, la noblesse ukrainienne l'envoya à Petersbourg défendre les droits de sa classe à la Commission instituée par Catherine. Il se révéla patriote convaincu. Parmi les nombreux rapports et notes qu'il remit à la Commission, il y en a un qui s'intitule : *Essai historique. Sur quelle base la Petite Russie a été soumise à la Pologne, et par quels traités elle s'est soumise à la Russie* ».

/ Quelle fut la raison du succès de l'*Istoria Russov* ? Ce n'était pas à proprement parler, une histoire, — Poletika n'étant nullement un historien, — mais un pamphlet politique. Les faits qu'il contient ne sont pas tous exacts, mais il est écrit avec un talent admirable, qui emporte toutes les résistances de la critique. De là son rôle primordial dans la Renaissance ukrainienne.

L'introduction est caractéristique. L'auteur se propose

de retrouver dans le passé de l'Ukraine les fondements de l'idée nationale ukrainienne actuelle. Il expose ses vues en employant la méthode habituelle à la naïveté de ce temps, les discours imaginaires attribués à des personnages historiques.

Pourquoi ce titre d'*Istoria Russov* ? Parce que les peuples slaves tirent leur origine de Japhet. Ils portent le nom de Slaves parce que leur ancêtre commun, le prince Slaven, était un descendant de Ross, petit-fils de Japhet. Cette explication nous donne un jour très révélateur sur la science de son auteur, qui, répétons-le, n'avait pu songer à écrire un ouvrage historique, même si on admet l'ignorance relative de l'époque. Toute cette histoire est une apologie passionnée du passé de l'Ukraine, dont la gloire est symbolisée par Khmelnickij. Les Ukrainiens sont généreux et constants, si on les compare « aux traîtres Polonais ». Les Moscovites sont barbares au regard des Ukrainiens, si profondément civilisés. Les Moscovites du XVII^e siècle, illettrés, ignorants, de mœurs farouches et noyés dans la barbarie d'un paganisme élémentaire et grossier, n'en sont pas moins infatués d'eux-mêmes. Leur religion n'est qu'une folle superstition. Poletika fait dire à l'un des héros ukrainiens du XVII^e siècle, le colonel Bohun : « Le peuple moscovite est plongé dans l'esclavage le plus total. Chez lui, hors Dieu et le tsar, rien qui ait son indépendance. Selon lui, les hommes viennent au monde pour ne rien avoir et pour être esclaves ».

Nous comprenons dès lors que les Ukrainiens n'aient point eu lieu d'être satisfaits de leur alliance avec Moscou. Ils voyaient avec dégoût dans leurs villes les soldats moscovites déguenillés, chaussés de *lapti* en tille, barbus et hirsutes, les humilier de leur insolence. Et ces barbares avaient « l'habitude infâme » de donner à tous les peuples des noms péjoratifs : *Poljačiško*, *Némčurka*, *Tatariška*... (1).

L'histoire de Mazeppa était un sujet brûlant que Poletika, malgré son audace, n'abordait qu'avec prudence. Mazeppa lui apparaissait cependant « homme savant,

(1) Péjoratifs pour Polonais, Allemands, Tatars.

d'une profonde sagesse et généreux ». En commentant les massacres qui avaient ensanglanté l'Ukraine quand elle s'était ralliée à Charles XII, l'auteur de l'*Istoria Russou* atteignait à un sublime d'expression digne des accents les plus virils de l'Écriture :

« Et maintenant, si, comme l'a dit le Seigneur dans l'Évangile, chaque goutte de sang versée sur la terre doit être expiée par ceux qui l'auront répandue, quelle expiation attend les bourreaux du peuple ukrainien ! Ils ont versé son sang à flots et pourquoi ? Pour une seule raison : parce qu'il voulait être libre et connaître une vie meilleure dans son propre pays. Et cependant ces idées n'étaient-elles pas celles de l'humanité toute entière ? »

Poletika n'aimait pas Pierre I^{er}. Sans oser s'en prendre à lui et l'attaquer directement, il chargeait de tous ses crimes son favori Menšikov. Toute la vie tragique de l'Ukraine, suppliciée après Poltava, revivait dans des descriptions étonnamment dramatiques. Le patriote ukrainien Polubotok, jeté dans les cachots de la forteresse Pierre et Paul, prononçait un terrible discours, qui fut, jusqu'à la Révolution, répandu à des milliers d'exemplaires en Ukraine et, tout apocryphe qu'il fût, exerça une grande influence sur les intellectuels ukrainiens. Pierre serait venu rendre visite à Polubotok dans sa casemate, et le patriote aurait profité de cette occasion pour prononcer un terrible réquisitoire contre Moscou : « Quand ton peuple était encore dans le chaos des troubles et presque dans le néant, nous avons agrandi ton royaume... ». Ce discours est d'ailleurs, du point de vue littéraire, un chef-d'œuvre (1).

(1) En 1788 parurent à Paris, chez Cuchet, deux volumes intitulés : *Annales de la Petite Russie, ou Histoire des Cosaques Zaporogues et des Cosaques de l'Ukraine... traduites d'après les manuscrits conservés à Kiew et enrichies de notes par Jean Benoît Schérer*. Une traduction allemande de cet ouvrage vit le jour en 1789. Schérer, (1740-1808 ?), après des études faites à Strasbourg et à Leipzig, avait été nommé attaché à l'ambassade de France à Petersbourg. Au service de la Russie pendant quelque temps, il revint en France et travailla longtemps au ministère des affaires étrangères. On lui doit plusieurs autres ouvrages. Il donne, dans celui que nous venons de citer, le discours de Polubotok. Kostomarov, (*Œuvres*, t. IV, p. 701, édition de 1905) estime que la rédaction de Schérer est plus vraisemblable

L'historien russe Solov'ev se montre particulièrement hostile à l'*Istoria Russov*, à cause de ses tendances (1). Mais elle est un pamphlet, et un pamphlet n'est intéressant que par les tendances qu'il révèle. Dragomanov l'appelait au contraire « le premier monument de la pensée politique néo-ukrainienne... » (2). Cette œuvre, disait-il encore, est un pamphlet parfois très virulent, mais elle reste un document indispensable pour l'histoire des idées politiques en Ukraine » (3).

Elle fut, pour des milliers d'intellectuels ukrainiens, une sorte de guide de leur conscience nationale. Les plus éminents, Kostomarov, Grebinka, Kuliš, Markevič, Sreznevskij, l'ont utilisée. Le *Poltava* de Pouchkine, les *Poésies* de Ryleév, le *Taras Bulba* de Gogol' en procèdent, mais elle a surtout inspiré Ševčenko : « Rien, » dit Dragomanov, « si ce n'est la Bible, n'a eu autant d'influence sur la pensée de Ševčenko en 1844-1845, que l'*Istoria Russov* ». Il y a trouvé ses meilleurs sujets, les *Haïdamaki*, la *Nuit de Taras*, *Gamalija*. L'inspiration sociale en est naturellement fort différente, mais les éléments nationaux n'ont pas été modifiés.

*

* *

Quand un peuple commence à renaître, le jeune essor de son mouvement national se manifeste souvent, à ses débuts, par une floraison d'études historiques et ethnographiques, qui prouvent, selon l'expression d'Edgar Quinet, que le peuple n'est pas mort.

Dimitryj Bantyš-Kamenskij, celui-là même qui fut attaché au cabinet du prince Repnin, fit paraître, en

que celle de l'*Istoria Russov*, mais, en confrontant les deux textes, on constate qu'ils ne diffèrent pas entre eux. Quand Schérer était en Russie, l'*Istoria Russov* n'était pas encore connue, mais le discours de Polubotok circulait déjà en manuscrit. Le fait est curieux au point de vue politique, mais il n'en reste pas moins certain que Polubotok n'a pas prononcé ce fameux discours.

(1) *Otečestvennyja Zapiski*, (Écrits patriotiques), 1848, n° II.

(2) *Istoričeskaja Pol'sa i velikoruskaja demokratija*. (La Pologne historique et la démocratie grand russe).

(3) Société Ševčenko. *Zbirnik filologičnoj sekciï*, t. II, p. 23.

1822, en quatre volumes, une *Histoire de la Petite Russie, depuis le temps où elle fut réunie à l'Empire russe, sous le tsar Alexis Mikhaïlovič, avec un court aperçu de l'état originel de ce pays*. Cette publication était une édition de luxe, très recherchée aujourd'hui par les amateurs (1). Le père de l'auteur était archiviste au ministère des affaires étrangères de Russie, dont Bantyš-Kamenskij put ainsi utiliser les documents en les confrontant avec les sources ukrainiennes; de là l'importance de cet ouvrage. Le public accueillit cette histoire avec grande faveur.

Un autre historien, Oleksa Martos, patriote ukrainien qui avait pris du service dans l'armée russe, (1790-1842), traversant la Moldavie, en 1811, rendait visite, à Galatz, au tombeau de Mazeppa, et notait dans son journal :

« Mazeppa est mort loin de sa patrie dont il avait défendu l'indépendance. C'était un ami de la liberté, ce qui lui vaudra l'estime de la postérité. Quand il eut succombé, les fils de l'Ukraine perdirent ces droits sacrés que Mazeppa avait si longtemps défendus avec la passion et l'amour d'un véritable patriote. Il disparut, et avec lui le nom de l'Ukraine.

« Et cet homme qui a rendu sa splendeur à l'Académie de Kïiv, qu'il a édifié ou relevé tant de sanctuaires, cet homme instruit et humain, ce conducteur de peuples habile et sage, ce souverain d'un peuple libre, est maudit, chaque année, dans toutes les églises avec les voleurs et les assassins. J'ai assisté à Kïiv à cette cérémonie infâme » (2).

Martos, vite lassé par la monotonie de la vie militaire, s'adonna aux études historiques. Il n'acheva pas sa grande œuvre, une histoire à laquelle il travailla longtemps et dont des fragments parurent dans différentes

(1) *Istorija maloj Rossii so vremen prisjoedinenija onoj k gosudarstvu rossijskomu pri care Aleksij Mikhaïlovič s kratkim obozreniem pervobitnogo sostojanija seon kraja*, 1^{re} édition, Moscou 1822, 2^e édition, 1830, 3^e édition 1842, avec des cartes et des fac-similés. La dernière édition a paru à Kïiv, en 1903. Tous les documents de cette histoire, revus et augmentés, ont paru séparément à Moscou, en 1858. Ils forment deux volumes qui furent publiés par Bodjanskij sous le titre *Istočniki dlja malorossijskoj istorii*.

(2) Le manuscrit du journal de Martos fut retrouvé par hasard chez un marchand de Jaroslavl et publié dans *Russkij Arkhiv*, 1893, II.

revues. L'esprit en était élevé, et la forme aussi agréable que pittoresque (1).

Nicolas Markovič (1804-1860) appartenait à une ancienne famille illustre dans les annales de l'*intelligencijska* ukrainienne. Poète, ethnographe, historien, il avait remercié Ryleëv pour son poème de *Vojnarovskij*. Ses travaux, fortement influencés par l'*Istoria Russov*, furent considérés comme textes de foi par de nombreuses générations ukrainiennes (2).

En 1827 paraissait à Moscou le recueil de *Chansons* qui fit époque. Michel Maksimovič (1805-1873), issu d'une vieille famille cosaque de la région de Poltava, à 28 ans professeur à l'Université de Moscou, devait être plus tard recteur de celle de Kïiv. Il était lié avec Pouchkine et, Gogol', sans parler des écrivains ukrainiens. Son recueil de chansons s'ouvrait par une préface qui était un véritable manifeste. On y pressentait la victoire du romantisme qui imposait déjà son vocabulaire et ses tendances européennes, l'enthousiasme devant la poésie populaire de l'Ukraine. « La chanson, c'est l'âme du peuple... En éditant pour la première fois un choix de chansons de ce pays, je suis sûr qu'elles occuperont l'une des premières places parmi les chansons des peuples slaves » (3).

C'est Maksimovič le premier qui attira l'attention sur les *duma* ukrainiennes :

« Particulièrement remarquables sont les *duma*, chansons héroïques qui se rapportent surtout à l'ère du hetmanat. Elles sont encore chantées de nos jours par des aèdes aveugles qui s'accompagnent sur la *bandura* et qu'on peut appeler les rhapsodes de la Petite Russie. »

Ces chansons furent accueillies avec enthousiasme :

(1) Voir sur Martos une étude de A. Lazarevskij dans *Kievskaja Starina* 1895, n° 2.

(2) Son histoire complète en 5 volumes a paru en 1842-1843. Sur son œuvre variée et riche, voir : Alexandre Hruševskij (historien de mérite, frère de l'académicien Michel Hruševskij.) : N. A. Markovič dans le *Žurnal ministerstva narodnogo prosvětenija*, 1911, pp. 59-142.

(3) En 1834, Maksimovič publia une première partie des « *Ukrainskija narodnyja pesni* » et, en 1849, un *Sbornik ukrainskikh pesen*, dont la première partie seule vit également le jour.

partout alors en Europe, on cherchait à entendre « la voix des peuples ».

Vers le même temps, en 1833, commença la publication des premiers fascicules du travail d'Ismail Sreznevskij, (1812-1880), sur *L'antiquité zaporogue* (1). Sreznevskij était un enthousiaste de la poésie et de la pensée ukrainiennes. Il n'avait que 22 ans lorsque, dans un article courageux, *Aperçu sur les monuments de la poésie populaire ukrainienne*, il déclarait :

« Il n'est plus besoin maintenant de prouver que la langue ukrainienne est une langue, et non un dialecte russe ou polonais, comme quelques-uns l'ont dit. Ils sont nombreux, au contraire, ceux qui pensent que la langue ukrainienne est l'une des plus riches parmi toutes celles que parlent les Slaves. Elle ne le cède ni au tchèque pour la richesse des mots et des expressions, ni au polonais pour le pittoresque, ni au serbe pour l'agrément. Cette langue, qui n'a pas encore atteint sa perfection, peut déjà se comparer aux langues fixées par sa souplesse et sa richesse syntaxique. La langue ukrainienne est musicale et plastique. La langue de Dorošenko, de Khmelnickij, de Palej, d'Apostol doit faire passer à la postérité la gloire de ces grands hommes de l'Ukraine. » (2).

Sreznevskij avait donné à son *Antiquité zaporogue* une double épigraphe empruntée à Mickiewicz et à Kotljarevskij. « Partout le silence, partout le désert » (*Dziady*). — « C'était ainsi, chez nous, dans le lointain passé, jadis, au temps des hetmans » (*Énéide*).

Il explique longuement dans sa préface qu'il a voulu être utile à son pays en retraçant le glorieux passé des fameux Zaporogues tels que les chantent les *kobzar* (3). De fait, il a transcrit bien d'authentiques chansons, mais il en a falsifié d'autres dans une intention patriotique. Ces libertés prises avec les textes n'apparurent que plus

(1) Six fascicules parurent de 1833 à 1838.

(2) Remarquons que Sreznevskij était Russe. Mais il passa toute sa jeunesse à Kharkiv où son père était professeur à l'Université : c'est là qu'il se voua à l'ukrainisme. cf. : *Bibliographische Uebersicht der Sammlungen slawischer Volkslieder von P. J. Schafarik* dans *Jahrbücher für slawische Literatur Kunst und Wissenschaft*, Leipzig, 1843, p. 323-325.

(3) Aèdes ambulants.

tard. L'*Antiquité zaporogue*, sans valeur scientifique, n'en a pas moins été populaire, et son importance, dans le mouvement national ukrainien, ne doit pas être estimée trop bas.

L'action de Srezneskij est liée à celle du groupe ukrainien de Karkiv. En 1805 la noblesse ukrainienne était parvenue à arracher au gouvernement tsariste l'autorisation de créer une Université ukrainienne. Karazin avait réuni les fonds nécessaires, — il en avait d'ailleurs fourni lui-même la majeure partie, — en faisant appel à l'aristocratie cosaque. Il va de soi que cette Université n'était ukrainienne que de nom; elle se trouvait bien en Ukraine, mais les professeurs étaient Russes ou Allemands : il avait même été question d'offrir une chaire à Goethe. Cependant cette institution groupait autour d'elle les forces les meilleures de la nation cosaque. Si, au début du XIX^e siècle, Poltava donna le signal de la Renaissance de l'Ukraine, Kharkiv, vingt ans plus tard, devint son véritable centre d'organisation.

Le *Messenger d'Ukraine* (*Ukrajnskij Vestnik*) apparaît le premier (1816-1819). Il est suivi par la *Revue d'Ukraine* (*Ukrajnskij Zurnal*), 1824-1825, l'*Almanach ukrainien* (*Ukrajnskij Almanakh*), 1831, *La Gerbe* (*Snip*), 1841. Ces périodiques accueillent les premières œuvres poétiques du mouvement national, celles d'Artemovskij-Gulak, qui fut un moment recteur de l'Université. Elles publient la première grammaire de la langue ukrainienne, de Pavlovskij. Le groupe ukrainien de Kharkiv réunit encore Sreznevskij, Kostomarov, Kvitka-Osnovianenko, poète et écrivain, caractère énergique, un des noms les plus importants après celui de Kotljarevskij. Il composait des pièces de théâtre sur la vie du peuple.

Cette poignée de gens de lettres et d'intellectuels représentait vraiment, de 1826 à 1840, l'élite de la nation ukrainienne qui leur avait confié tous ses espoirs. Le gouvernement russe le comprit vite, et les représailles commencèrent.

Un oukase de Nicolas I^{er}, promulgué le 21 août 1840, supprima la commission de codification des lois ukrainiennes, présidée par un professeur de l'Université de Kharkiv. Cinq ans auparavant, en 1835, un oukase avait même supprimé le nom de « Petite Russie » pour tous les pays situés sur la rive gauche du Dnêpr. Il ne devait plus exister que des provinces particulières, auxquelles on interdisait de se grouper entre elles. Un poète ukrainien, Arkadij Rodzjanko, stigmatisait cette mesure dans des vers indignés. « D'un trait de plume on avait supprimé jusqu'au nom de l'Ukraine, ce que n'avaient pu faire ni le sabre des Sobieski, ni les deux cents années de guerre avec les Polonais ».

Le déclin de Kharkiv commençait déjà, mais à sa place apparaissait un nouveau centre d'activité nationale dans l'antique capitale de l'Ukraine cette fois, à Kiiv, avec l'illustre Confrérie de Cyrille et Méthode.

III

« *La Jeune Ukraine* ». Kostomarov, Kuliš, Hulak, Savič, Ševčenko. *La Confrérie de Cyrille et Méthode*. Le Livre de la genèse du peuple ukrainien.

Le gouvernement tsariste avait fondé à Kiv une université pour remplacer celle de Vilno, fermée après l'insurrection polonaise de 1831. La vieille et glorieuse capitale de l'Ukraine, incarnation vivante de son histoire, qui, tant de fois ruinée, s'était toujours relevée plus forte et plus vigoureuse, redevint un centre de rassemblement pour tous les leaders du mouvement national ukrainien. Elle ne tarda pas à réunir Maksimovič, Kostomarov, agrégé auparavant à l'Université de Kharkiv, le poète et ethnographe Kuliš, un ancien élève de l'université de Dorpat, Hulak, Savič, qui avait suivi les cours du Collège de France, et enfin la jeune gloire de l'Ukraine, son âme la plus sonore, Taras Ševčenko. Serf affranchi, il arrivait de Pétersbourg, déjà précédé par sa renommée poétique. D'autres noms moins illustres complétaient cette phalange.

Par une coïncidence au moins surprenante, tous ces hommes étaient de libres esprits, ouverts aux idées dé-

mocratiques du siècle, et en particulier imbus des théories des socialistes français (1). Ils ne connaissaient pas moins bien la philosophie allemande, représentée par l'idéologie romantique de Schelling, de Fichte, de Hegel, qui tous suivaient les progrès de la Renaissance slave grâce aux ouvrages de Šafařík. C'est de cette sorte de laboratoire intellectuel que sortirent les idées essentielles de la « Jeune Ukraine », idées communes d'ailleurs à toutes les jeunes nationalités européennes à la veille de la Révolution de 1848 : patrie et démocratie. Les conséquences de ces idées s'affirmaient dans l'amour de la République, la résolution de lutter contre les injustices sociales et pour l'idéal d'une Fédération de tous les peuples slaves. Les nouveaux chefs du mouvement ukrainien appartenaient tous à l'*intelligencija*, à la petite et moyenne bourgeoisie. Kostomarov était professeur, Hulak, fonctionnaire subalterne, Ševčenko, serf affranchi, Kuliš enseignait dans un lycée, les autres comptaient encore parmi les étudiants. Les statuts de la « Jeune Ukraine » annonçaient une ferme volonté de lutter pour « anéantir toute hostilité entre les religions comme entre les nationalités et abolir les inégalités sociales ».

Les chefs de la Jeune Ukraine, qui l'étaient en même temps de la Confrérie de Cyrille et Méthode, ont été les véritables théoriciens du mouvement national ukrainien. Leurs principes n'ont encore rien perdu de leur valeur.

Mikola Kostomarov (1817-1885), qui, toute sa vie, lutta avec acharnement contre le régime autocratique et féodal de l'ancien Empire des tsars, était à la fois publiciste, ethnographe, historien et poète. On s'accorde à voir en lui le véritable maître de la jeune Ukraine (2).

(1) Au début des années 40, la gendarmerie russe découvrit en Ukraine des stocks de brochures de Saint-Simon, Fourier, Louis Blanc. Voir, sur ce point : M. Javorskij, *Narisi z istorii revoljučijnol borot'bi na Ukraïni*, (Esquisses de l'histoire de la lutte révolutionnaire en Ukraine) Kharkiv 1927, p. 152.

(2) Mérimée consacra une grande étude à la monographie devenue classique de Kostomarov, *Bogdan Khmelnickij*, dans le *Journal des Savants*. Ce travail fut réimprimé en 1865, et parut à Paris, dans un volume intitulé : *Les Cosaques d'autrefois*.

La catastrophe le réduisit au silence, mais plus tard, de 1860 jusqu'à sa mort, il exerça sur les Ukrainiens, bien qu'il vécût à Pétersbourg, une telle autorité, que Dragomanov ne craignait pas de l'appeler « le Dieu de l'Ukraine ». Il haïssait l'autocratie — à laquelle il opposait l'initiative de l'homme, — l'aristocratie et les classes privilégiées, au nom de la démocratie et de l'égalité naturelle, le centralisme et la politique d'oppression des nationalités et se prononçait pour le fédéralisme.

Kuliš (1819-1897), moins connu en Russie que Kostomarov. — il avait été cependant le premier biographe de Gogol', — n'en est pas moins, pendant toute sa vie, resté au premier plan en Ukraine. Doué d'une puissance de travail peu commune, d'une vaste érudition dans les domaines les plus divers, il composa des ouvrages historiques, collectionna le folklore de son pays, fixa l'orthographe qui porte son nom, fonda la première revue ukrainienne *Osnova*. Publiciste de grand talent, très féru de littérature, il avait traduit en ukrainien Byron et Shakespeare. Mais seul le nationalisme l'apparentait à Kostomarov et à Ševčenko, car ses idées politiques l'éloignaient de la démocratie. Quoique pauvre, ses tendances étaient celles d'un aristocrate, d'un des derniers survivants de cette noblesse cosaque qui avait tant rêvé à l'indépendance de l'Ukraine, mais pour elle-même et ses intérêts de classe, sans égard au paysan. Il représentait, au sein de la Jeune Ukraine le nationalisme le plus intransigeant.

Hulak (1822-1899), ancien agrégé à l'Université de Dorpat, pur révolutionnaire, n'a pas encore été étudié comme il mériterait de l'être. Il exerça une influence considérable sur ses camarades, et fut, au fond, le véritable organisateur de la Confrérie de Cyrille et Méthode. Il ne fit pas de difficultés, au cours de l'instruction, pour le reconnaître. Il déclara immédiatement qu'il était seul coupable, et qu'en aucun cas il ne donnerait de précisions « sur les temps, les lieux et les per-

sonnes » (1). Tous les artifices des policiers échouèrent devant sa fermeté, bien que les enquêteurs n'eussent pas reculé devant l'ignominie suprême d'envoyer un prêtre arracher son secret à l'accusé (2). Une condamnation impitoyable suivit : trois ans d'emprisonnement dans la terrible forteresse de Schlüsselbourg et la déportation. Cette fois, le tsarisme avait frappé juste : l'homme était dangereux. Il écrivait à Václav Hanka : « J'ai surtout étudié les conditions d'existence des basses classes en Russie, et, chez les autres Slaves, les esclaves, les serfs, les paysans. C'est un sujet qui, par son importance et son actualité, mérite une étude spéciale et approfondie » (3). Au cours de la perquisition faite à son domicile, on trouva un ouvrage déjà rédigé sur le servage et une analyse portant sur la propriété foncière en Russie. Il avait, visiblement, subi l'influence de Fourier.

Savič, qui, aux environs de 1830, avait fréquenté à Paris les cours du Collège de France, s'était converti aux doctrines des socialistes français. Lui aussi se réclamait de l'ourier. Mais il était partisan de l'action directe et critiquait les Décabristes pour avoir compromis, par d'interminables palabres, le succès de leur mouvement.

La Jeune Ukraine avait ses historiens, ses philosophes, ses économistes, ses hommes politiques, ses organisateurs et ses techniciens, mais il lui manquait encore un poète quand Taras Ševčenko vint lui apporter l'auréole de son génie. Nationaliste et révolutionnaire à la fois, Ševčenko avait connu, pendant sa jeunesse, toute l'amertume de l'injustice sociale, puisqu'il était né serf. Il donna un drapeau au mouvement. La première édition du *Kobzar*, cet évangile de l'ukrainisme, avait paru en 1840. Quand le poète, venant de Pétersbourg, arriva à Kiiiv, ses vers chantaient déjà dans toutes les mémoires.

Il y évoquait le vieux temps, l'époque des hetman.

(1) M. Novickij, *Ševčenko v procesi 1847 g.* dans la revue *Ukraïna* de Kiiiv, 1925, 1-2, p. 51.

(2) Cet épisode, si déshonorant pour l'ancien régime tsariste, a été conté tout au long dans la revue *Nashe Minule*, Kiiiv, 1918, pp. 55-56.

(3) M. Javorskij, *loc. cit.*, p. 176.

leur gloire, la *Sič*, les aulnaies et les tombeaux qui demandent au vent où sont aujourd'hui les maîtres d'autrefois et souhaitent leur retour.

Mais la mer bleue et le poète de répondre :

« Ils ne reviendront pas, ils sont à jamais perdus,
Ils ne reviendront pas, ceux qu'on attend,
Elle ne reviendra pas la liberté,
Il ne reviendra pas, le temps des Cosaques.
Ils ne se lèveront pas, les hetman,
Ils ne couvriront plus l'Ukraine,
Les joupans (1) de pourpre !
Dépouillée comme une orpheline,
Elle pleure sur le Dnèpr,
Tandis que rit son ennemi. »

Tu peux rire, dit le poète,

« Cruel ennemi,
Ne ris pas trop.
Car tout périt.
Elle ne périra pas, la gloire,
Elle ne périra pas, mais racontera
Ce qui se faisait dans le monde,
A qui appartient la vérité, à qui le mensonge,
Et de qui nous sommes les enfants.
Notre *duma*, notre chanson,
Ne mourra pas, ne périra pas. » (2).

Ailleurs surgit le tableau d'une bataille heureuse des Cosaques contre les Polonais. Le poète rappelle le souvenir des combats contre les Moscovites et les Tatars :

« Il y eut jadis le temps des hetman,
Il ne reviendra plus.
Il fut un temps où nous régnaions,
Il ne reviendra plus.,
Que sont devenus la Cosaquerie,
Les joupans de pourpre ?

(1) Joupans (*župan*), sorte de manteau.

(2) 1836, « *Одноріденка* », p. 12.

Que sont devenus nos destins, la liberté,
 Les *bunčuk* (1), les hetman ?
 Le Cosaque songe-t-il au temps des hetman ?
 Il y songe et il pleure. » (2).

Ševčenko a rendu visite à Čigrin, l'ancienne capitale de Khmelnickij, aujourd'hui ruinée, et s'attriste à la pensée que rien ne vienne plus faire souvenir de toute cette gloire déjà oubliée :

« Pourquoi avons-nous lutté contre les « *pans* » ? (3).
 Pourquoi nous être égorgés avec la Horde ?
 Pourquoi avons-nous rompu de nos lances,
 Les côtes des Tatars ?
 Qui est-ce qui a donc poussé sur ce champ ?
 Il y a poussé de la ciguë, de la ciguë,
 Poison de notre liberté ! » (4).

Polonais et Moscovites ont également contribué à ruiner l'Ukraine :

« Les Polonais ont passé : ils ont tout pris,
 Ils ont bu notre sang.
 Mais les Moscovites, l'air de Dieu lui-même,
 Ils l'auraient mis dans les fers ! » (5).

Et le poète de reprocher à Khmelnickij le traité de Perejaslav :

« Ainsi donc, Bogdan,
 Tu as plongé dans la misère l'Ukraine,
 La pauvre orpheline...
 Ainsi donc Zinovi (6)
 Ami d'Alexis (7),
 Tu as tout donné à tes amis,
 Et eux n'en font aucun cas ! »

(1) Enseigne primitive composée d'un cercle de fer auquel étaient suspendus trois rangs de queues de cheval.

(2) 1839. *«...»*

(3) Seigneurs polonais.

(4) 1844. *«...»*

(5) 1845.

(6) Zinovi, second prénom de Khmelnickij.

(7) Du tsar Alexis, avec lequel avait été conclu le traité de Perejaslav.

Mais :

« L'Ukraine se lèvera,
Elle chassera les ténèbres de la servitude,
Elle allumera le flambeau de la vérité,
Et ils prieront en liberté,
Les fils de la servitude ! » (1).

L'admirable poème *Le Rêve* (1844), resté, bien entendu, en manuscrit à cette époque, est un virulent réquisitoire contre Pierre I^{er}, Catherine II et l'empereur régnant, Nicolas I^{er}. Ševčenko s'en prenait avec non moins de véhémence aux grands seigneurs qui exploitaient la misère et le malheur du peuple. Puis le poète s'endormait, et il voyait en songe les misérables serfs, les déportés de Sibérie, et, dans un contraste saisissant, le brillant Pétersbourg de Nicolas I^{er}, la statue de Pierre le Grand par Falconnet.

« Et voilà le premier (2) qui a crucifié.
Notre Ukraine
Et voilà la deuxième (3) qui a achevé
La veuve, l'orpheline. ».

C'est ce poème qui excita la fureur de Nicolas I^{er} et fixa, par la suite, le sort de l'auteur.

Ševčenko savait que les tsars ne portaient pas seuls la responsabilité des malheurs de l'Ukraine. Il n'oubliait pas que la noblesse de son pays, soucieuse de ses intérêts de caste, n'avait pas hésité à trafiquer de la liberté de son peuple et à transformer en serfs les libres paysans. C'est dans ces sentiments qu'il écrivait, en 1845, son admirable épître : *A mes compatriotes, aux morts et aux vivants et à ceux qui ne sont pas encore nés*. Il retrouvait, pour les menacer, les sombres accents du Jérémie biblique :

« Revenez à vous — Soyez des hommes.
Sinon, malheur à vous !
Elles tomberont, les chaînes,
De ceux qui sont dans les fers.

(1) 1845.

(2) Pierre I^{er}.

(3) Catherine II.

Il sera un jugement, ils parleront
 Le Di.êpr et les montagnes,
 Et en centaines de rivières,
 Coulera dans la mer bleue,
 Le sang de vos enfants. » (1).

Véritable prophète, le poète avait prédit ce que nos yeux ont vu.

Dans son *Caucase*, où il retrace la lutte entre la rapacité des tsars et le sentiment d'indépendance des libres montagnards, Ševčenko posait tout le problème des nationalités de l'Empire. Il exhortait tous les peuples à unir leurs efforts pour lutter contre la Russie et reconquérir leur indépendance. Certains des vers de ce poème sont devenus classiques dès qu'il s'agit d'évoquer la politique centraliste de Pétersbourg.

« Du Moldave (2) au Finlandais,
 En toutes les langues, tous se taisent,...
 Car ils prospèrent... ».

Ces vers étaient dédiés à un ami de l'auteur, Jacques de Balmen, qui descendait d'une ancienne famille française. Dessinateur de talent, il avait illustré le *Kobzar*. Il prit du service dans l'armée russe et trouva la mort, comme officier, dans la campagne contre les Tcherkesses. En proie à une sorte de fureur sacrée, le poète s'adresse à lui :

« Toi aussi on t'a fait tuer, mon seul ami,
 Mon bon Jakiv. Et ce n'est pas pour l'Ukraine,
 Mais pour son bourreau que tu as versé
 Ton noble sang... »

Enfin cette même année 1845 voyait paraître le célèbre *Testament* du poète, devenu depuis l'hymne national ukrainien. Les idées nationales et sociales de Ševčenko s'y exprimaient avec une force et une clarté exceptionnelles si on en juge par ce dernier accord :

(1) Cette épître a été traduite par Jacques Exempljarski. *Monde Slave*, mai 1918.

(2) Les Moldaves de Bessarabie. Allusion amère et ironique aux persécutions dirigées contre les nationalités de l'Empire.

« Enterrez moi, et levez vous !
 Brisez vos chaînes !
 Du sang impur des ennemis,
 Baptisez la liberté !
 Et moi, dans la grande famille,
 Dans la famille nouvelle et libre,
 N'oubliez pas de m'évoquer,
 Par une parole bonne et douce ! »

Ces citations nous permettent de préciser le rôle de Ševčenko dans la Jeune Ukraine. S'il a été un partisan déterminé de l'indépendance ukrainienne, ses théories sociales étaient des plus radicales. Il ne concevait qu'un appel à l'insurrection armée pour redresser l'injustice sociale, se rattachant ainsi à la tradition révolutionnaire séculaire de ces Cosaques zaporogues qui luttèrent, au péril de leur vie, contre tous les oppresseurs, quels qu'ils fussent, ceux de leur classe comme ceux de leur nation. Ševčenko ne croyait pas à la puissance de la pure intellectualité mise au service d'une doctrine de rénovation sociale. La force devait avoir le dernier mot. Ainsi s'explique le caractère belliqueux de sa poésie. —

C'est à dessein que nous avons daté toutes ces citations de Ševčenko. Les plus sublimes de ses poèmes ont été écrits en 1845, quand, arrivant à Kiiv, il entra en relations avec la Jeune Ukraine. Son influence sur cette élite fut profonde, et, quarante ans plus tard, Kuliš pouvait écrire :

« Au milieu de notre jeunesse, Ševčenko s'est levé avec ses chants. Ses chants ? ils ont sonné parmi elle comme la trompette de l'archange annonçant la résurrection. S'il est vrai, comme on le dit, qu'il est des heures où la flamme du cœur se ravive, où les yeux s'embrasent, où une langue de feu s'allume au-dessus du front, Kiiv a connu ces heures quand Ševčenko y est arrivé » (1).

La Jeune Ukraine vit naître en son sein l'illustre Confrérie de Cyrille et Méthode, qui s'organisa, ainsi le voulait la mystique du siècle, selon les méthodes secrètes et mystérieuses du carbonarisme. Malgré les pré-

(1) P. Kuliš. *Khutorna. Poezija*. L'viv, 1882, p. 8.

cautions prises, l'organisation fut trahie dès ses débuts et les représailles les plus terribles décidées par le gouvernement tsariste. Les principaux chefs, Kostomarov, Kuliš, Hulak, Savič, Ševčenko, arrêtés, emprisonnés, se virent déportés. Ševčenko fut, de tous, le plus durement frappé. Nicolas I^{er} avait compris le danger que présentait cette société, tout entière sous l'influence des idées françaises : « Sûrement cela vient de Paris », écrivait-il dans le dossier de l'instruction. Ševčenko, exilé dans les steppes de l'Asie, ne devait, selon l'ordre autographe du tsar, « ni écrire, ni peindre ».

Les nobles figures de ses chefs, la brutalité de la répression, le mystère dont s'était enveloppée l'instruction du procès, entourèrent, au début, la Confrérie de Cyrille et Méthode d'une sorte d'auréole et lui gagnèrent la sympathie de tous les intellectuels slaves de l'Empire, Russes et Polonais compris. Mais personne ne pouvait rien savoir de précis sur son activité véritable. Les archives impériales demeurèrent soigneusement closes, et les chefs du mouvement eux-mêmes, une fois revenus en Russie, gardèrent le silence. Peut-être, en entrant dans la Confrérie, avaient-ils promis de ne jamais rien révéler; peut-être leur était-il douloureux de se rappeler les odieuses brutalités auxquelles avait été en butte leur dignité d'hommes... Kostomarov, frappé en pleine jeunesse, à la veille de son mariage, s'est montré, à ce sujet, d'une prudence extrême dans sa dernière autobiographie, rédigée peu de temps avant sa mort (1). Quand, en 1911, un historien russe, le regretté V. Semevskij, se hasarda à publier quelques documents empruntés aux archives de la Confrérie, et en particulier des extraits du *Livre de la Genèse du peuple ukrainien* (2), la censure s'empressa d'anéantir tout ce qui avait été tiré de l'ombre.

(1) La meilleure édition est celle de Kotelnikov, Moscou, 1922. Louis Leger nous a raconté qu'un jour, à Petersbourg, il avait interrogé le vieux Kostomarov sur la Confrérie de Cyrille et Méthode. L'historien se tut longtemps, puis répondit lentement : « Monsieur, je ne sais rien. »

(2) *Russkoe bogatstvo*, n° 5, 1911.

La Révolution d'octobre a ouvert toutes les archives, et tous les documents concernant la Confrérie sont aujourd'hui accessibles. Ils n'ont pas encore été publiés dans leur intégralité; mais, d'après ce que nous en connaissons déjà, nous pouvons comprendre l'enthousiasme de ses adeptes et les craintes persistantes de l'autocratie. La Confrérie de Cyrille et Méthode a été vraiment la première organisation démocratique et révolutionnaire de l'Empire des tsars.

Le document le plus remarquable connu jusqu'à ce jour est le *Livre de la Genèse du peuple ukrainien* (1), écrit par Kostomarov, et dont le manuscrit fut trouvé chez lui au moment de son arrestation. Cet ouvrage peut être considéré comme la Bible de la Confrérie. Il avait une valeur universelle, puisqu'il intéressait non seulement l'Ukraine, mais tous les pays slaves, et indiquait clairement les revendications de l'élite ukrainienne. Le texte intégral de ce manifeste a été publié, en 1918, à Kiiv, par Pavlo Zajcev. Il est resté inconnu en Occident (2).

Le *Livre de la Genèse*, écrit à la manière de l'Ancien Testament, comprend 104 versets et retrace l'histoire du monde, celle des Slaves et celle de l'Ukraine.

4. Tous les maux de l'univers ont commencé quand sont apparus les tsars : « Alors, dans tout le monde s'augmenta et le chagrin, et la misère, et la maladie et le malheur. »

7. « Et les tsars rusés choisirent parmi les hommes ceux qui étaient les plus forts ou ceux qui leur étaient les plus nécessaires, ils les appelèrent seigneurs et firent des autres leurs esclaves. Alors, dans tout le monde s'augmenta et le chagrin, et la misère, et la maladie, et le malheur ».

14. « Quand les Juifs se donnèrent des tsars, le Seigneur les frappa, leur royaume disparut, et ils devinrent tous prisonniers des Chaldéens ».

15. « Les Grecs disaient : Nous ne voulons pas de tsar, nous voulons être libres et égaux ».

(1) *Kniga bitija ukrains'kogo narodu.*

(2) *Nashe Minule*, Kiiv, 1918, N° 1, p. 7-21.

16. « Et les Grecs devinrent les plus instruits des peuples. D'eux sont venus les sciences, les arts que nous possédons maintenant. Et tout cela est né parce qu'ils n'avaient pas de tsars ».

17-18. « Mais les Grecs eurent des seigneurs, ce qui équivalait à beaucoup de tsars. Alors ils furent réduits en esclavage par les Romains ».

44. « Les Grecs de Byzance avaient des empereurs, des nobles, des esclaves, et le Seigneur les en punit ».

45. « Les peuples latins, italien, français, espagnol, découvrirent un chef à la chrétienté, le pape et celui-ci inventa qu'il avait pouvoir sur tout le monde chrétien, et décida que tout ce qu'il penserait serait bien ».

On voit le genre et la conception de l'ouvrage. Sans vouloir en donner un aperçu complet, bornons-nous à signaler ce qui intéresse les peuples slaves. Ils ont pris aux Allemands les rois, les princes, les boïars, les seigneurs. C'est pourquoi le Seigneur les a punis et les a fait passer sous le joug. Aussi a-t-il soumis :

63. « Les Tchèques et les Polabes aux Allemands, les Serbes et les Bulgares aux Grecs et aux Turcs, les Moscovites aux Tatars ».

Mais, après de longues années, trois Etats indépendants se sont créés parmi les Slaves, la Pologne, la Lituanie et la Moscovie.

67. « La Pologne était habitée par les Polonais et les Polonais ont crié : Chez nous aussi règnent la liberté et l'égalité. Mais ils se sont donné une noblesse, et les petites gens sont tombés en esclavage, dans un esclavage qui est le pire qui soit au monde. Et les nobles, sans respecter aucune loi, pendirent et tuèrent leurs esclaves ».

69. « Le peuple moscovite est tombé dans l'idolâtrie, car il a nommé son tsar Dieu. Tout ce que son tsar disait, il l'a considéré comme bon ».

71. « Et l'Ukraine s'est unie à la Pologne, comme une sœur à sa sœur, comme un peuple slave à un autre peuple slave ».

72. « L'Ukraine qui n'aimait ni le tsar ni le seigneur, organisa la Cosaquerie, c'est-à-dire une véritable confrérie où chacun était le frère des autres, quoi qu'il eût été auparavant, seigneur,

esclave ou paysan. Et les Cosaques étaient tous égaux entre eux ».

76. « Et de jour en jour la Cosaquerie croissait et multipliait. Bientôt, en Ukraine, il n'y aurait eu que des Cosaques, tous libres et égaux. L'Ukraine n'aurait connu ni tsar ni seigneur. Ce que voyant, la Pologne l'aurait imitée et, après elle, tous les autres pays slaves ».

Mais les seigneurs polonais intervinrent, car ils convoitaient l'Ukraine.

81. « Alors les Cosaques se levèrent, et avec eux tout le pauvre peuple. Ils battirent et chassèrent les seigneurs et l'Ukraine devint un pays cosaque libre, car tous étaient égaux et libres, mais ce ne fut pas pour longtemps ».

Les luttes contre la Pologne reprirent.

83. « Et alors l'Ukraine s'unit à la Moscovie, comme une sœur à une sœur, comme un peuple slave à un autre ».

84. « Mais bientôt l'Ukraine vit qu'elle était tombée en esclavage, car, dans sa naïveté, elle n'avait pas compris ce qu'était le tsar de Moscou, et le tsar de Moscou n'était rien autre chose qu'une idole et un bourreau ».

L'Ukraine dut lutter contre les Polonais et les Moscovites.

87. « Les seigneurs polonais et le tsar de Moscou virent qu'ils ne pourraient rien faire de l'Ukraine et ils se dirent tous les deux : L'Ukraine ne sera ni à toi, ni à moi, partageons-la par moitié, comme le Dnèpr la sépare en deux. La rive gauche sera au tsar de Moscou pour qu'elle le nourrisse, la droite ira aux *pan* polonais, qui la voueront à l'extermination » (1).

88. « Et l'Ukraine lutta pendant cinquante ans. Ce fut la guerre la plus sainte, la plus glorieuse pour la liberté qui ait existé dans l'histoire, mais le partage de l'Ukraine a été l'œuvre la plus abominable qu'on ait jamais vue au monde ».

89. « L'Ukraine s'épuisa. Les Polonais chassèrent les Cosaques de la rive droite du Dnèpr, et les seigneurs polonais régnerent sur les misérables restes d'un peuple libre ».

90. « Sur la rive gauche, les Cosaques tenaient encore, mais ils tombèrent de plus en plus dans l'esclavage du tsar de Moscou et plus tard de l'empereur de Petersbourg, car le dernier des tsars de Moscou, le premier des empereurs de Petersbourg a immolé des centaines de milliers de Cosaques dans les travaux qu'il a entrepris. C'est sur leurs os que s'est bâtie la nouvelle capitale ».

(1) Allusion au traité d'Andrusovo de 1667.

91. « Et la tsarine Catherine, l'Allemande, la plus grande prostituée de l'univers. l'athée qui assassina son mari, en a fini pour toujours avec les Cosaques et la liberté. Car, en choisissant les anciens de l'Ukraine, elle a fait d'eux des nobles et les propriétaires des terres, elle leur a donné leurs frères libres pour les mettre sous le joug. Elle a fait des uns des nobles et des autres des serfs ».

92. « Ainsi périt l'Ukraine, mais ce ne fut qu'en apparence ».

93. « Elle n'a pas péri, car elle n'a pas voulu connaître ni le tsar ni le noble. Il y avait un tsar, mais il était étranger, il était des nobles, mais étrangers. Et quoique ces renégats fussent issus du sang ukrainien, leurs bouches ignobles ne déshonoraient pas cependant la langue ukrainienne, et eux-mêmes ne s'appelaient pas Ukrainiens ».

102. « Et le despote-bourreau (1) domine les trois peuples slaves (2), qu'il gouverne par l'intermédiaire des Allemands (3). Il estropie, ruine la bonne nature slave, mais rien ne lui réussira ».

« Car la voix de l'Ukraine ne se taira pas. »

103. « L'Ukraine se lèvera de son tombeau, elle s'adressera de nouveau à tous ses frères slaves. Sa voix sera entendue, et il ne restera plus ni tsar, ni tsarévitch, ni tsarine, ni prince, ni comte, ni duc, ni Altesse, ni Excellence, ni *pan*, ni boïar, ni serf, ni en Moscovie, ni en Pologne, ni en Ukraine, ni en Bohême, ni chez les Croates, ni chez les Serbes, ni chez les Bulgares ».

« Et l'Ukraine sera un Etat indépendant dans l'union slave »

On voit quel enthousiasme révolutionnaire traverse ce document essentiellement destiné à la propagande dans les masses profondes du peuple, et on comprend combien il dut frapper l'imagination des Ukrainiens qui l'eurent en leur possession. Ces idées étaient claires : elles prenaient leur source dans la souffrance du peuple, dans la haine de l'étranger et surtout de l'Allemand, tout puissant à la cour des tsars, dans le besoin de justice. Safarik n'était pas étranger aux conceptions d'une libre fédération des peuples slaves, comme il est dit dans la *Genèse* (4). Les principes de li-

(1) Nicolas I^{er}.

(2) Russe, ukrainien, polonais.

(3) Allusion au rôle des Allemands à la cour de Russie.

(4) Voir : S. Borschak et R. Martel. *Le Jean Hus de Sevcenko*. Monde Slave, mars 1930.

bération sociale, les digressions dans l'histoire de la chrétienté, la forme même adoptée par le manifeste, procédant, sans aucun doute, de Lamennais. Le messianisme ukrainien de Kostomarov rappelle également celui de Mickiewicz. L'idée d'un messianisme slave était très en honneur à cette époque : qu'il suffise de rappeler l'enseignement de Mickiewicz au Collège de France, les travaux du Slovaque Kollar, le rôle immense joué dans ce domaine par l'Allemand Herder, un des précurseurs du mouvement romantique européen. C'est lui qui, dès le XVIII^e siècle, étudiant la poésie populaire slave, développa l'idée de la mission impartie aux peuples slaves de rénover les autres nations.

Enfin le livre de la *Genèse* est une protestation violente contre le régime de Nicolas 1^{er} et sa formule : orthodoxie, autocratie, nationalisme.

Dans le même temps, la Confrérie de Cyrille et Méthode envoyait des proclamations aux Ukrainiens, aux Russes et aux Polonais. Le texte de l'appel aux Ukrainiens nous a été conservé : (1)

« Nous voulons que tous les Slaves se réunissent, mais pour que chaque peuple crée son État, pour qu'il ait sa langue, sa littérature et son gouvernement. A notre avis, ces peuples sont : les Moscovites, les Ukrainiens, les Polonais, les Tchèques, les Slovaques, les Croates, les Illyriens, les Serbes et les Bulgares. Nous voulons qu'il y ait une Diète ou un conseil slave où se réuniront les députés de tous les États. Mais chaque État aura son gouvernement électif, dans chaque État régnera la liberté, l'égalité et il n'y aura pas de classes privilégiées ».

Les bottes des gendarmes réduisirent en poussière tous ces projets d'émancipation. On assista à une espèce d'orgie de répression, et la censure moscovite reçut l'ordre « de ne pas permettre que l'amour du pays natal prit le pas sur celui de la patrie. » Le mouvement ukrainien fut jugulé, en Russie, pour dix ans, mais il devait réapparaître, pendant cette période, de l'autre côté de la frontière de l'Empire. Pour les mou-

(1) *Naše Minule*, loc. cit. pp. 36-37.

vements nationaux, comme pour les idées, les frontières n'ont pas grande importance (1).

IV

La renaissance ukrainienne dans l'Empire des Habsbourg.

Il est, dans la vie nationale de l'Ukraine, un certain rythme que ses historiens se plaisent à constater. Aux périodes de décadence ou pour mieux dire d'assoupissement du mouvement national dans l'Ukraine orientale, ou, comme on a coutume de la nommer, la « Grande Ukraine » (*Velika Ukraïna*) correspondent des réveils du sentiment de l'indépendance dans l'Ukraine occidentale. On constate ce fait au XIII^e siècle, après l'invasion mongole, au XVI^e siècle; il s'est répété au milieu du XIX^e siècle, quand fut consommée la débâcle de la jeune Ukraine, à Kiiv.

Le premier partage de la Pologne, on le sait, avait attribué à Vienne la Galicie orientale. En fait, ce terme ne correspond pas à la réalité historique. C'est le San qui fut choisi comme frontière entre les deux parties de la Galicie, l'ukrainienne et la polonaise, mais la distinction établie par l'Autriche ne répondait qu'à une conception administrative. Cette province, l'ancienne « Russie Rouge » des Polonais, avait jadis fait partie du royaume ukrainien de Galicie-Volynie. (La Galicie

(1) Par une coïncidence étrange, en cette même année 1847 qui vit disparaître la Société de Cyrille et Méthode, paraissait à Paris un petit livre intitulé : *Les deux panslavismes. Situation actuelle des peuples slaves vis-à-vis de la Russie.* (chez Léopold Michelsen, 6 pp. 8°). L'auteur en était Cyprien Robert, titulaire, au Collège de France, de la chaire de langues et littératures slaves. Il abordait la question de la langue ukrainienne : « L'idiome russe », écrivait-il, « est scindé en deux grands dialectes, le ruthénien et le moscovite, dont les différences sont encore fortement tranchées... Le dialecte ruthénien qui règne sur les steppes depuis le Kouban aux Carpathes, depuis Odessa jusqu'à la Crimée, a conservé une littérature nationale... Parlé par 13 millions de Slaves des plus intelligents, le ruthénien aurait pu devenir une langue littéraire de premier ordre, mais refoulé à la fois par le moscovite et le polonais, il perd chaque jour du terrain... (p. 13).

orientale actuelle, dévolue à la Pologne après les événements que l'on sait, se compose des trois voïvodies de Lviv, Stanislaviv et Tarnopol.)

Le régime autrichien apporta, au début, quelques adoucissements au servage et il fut décidé que l'enseignement, dans les écoles primaires, serait donné en ukrainien. Mais ces bonnes dispositions du gouvernement de Vienne ne donnèrent pas de résultats concrets. Le peuple de la Galicie orientale subissait fortement l'emprise de son clergé. Or, celui-ci, qui était de rite catholique grec, employait une langue littéraire que le peuple avait grand peine à comprendre. Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, il n'exista pas, dans ce pays, d'intelligencijs laïques, ce qui explique le caractère cléricale du réveil ukrainien en Galicie.

La Révolution de 1848 eut le plus heureux effet sur les masses ukrainiennes, qu'elle tira de la somnolence où elles s'engourdisaient. Dès le 14 avril, l'Empereur eut l'heureuse idée d'abolir le servage en Galicie. C'était un coup direct à la noblesse polonaise, mais, pour Vienne, le ralliement assuré à sa cause des paysans ukrainiens.

Dès que la nouvelle de la Révolution de Vienne fut parvenue à Lviv, les Polonais constituèrent un Comité national qui demanda à l'Empereur de donner « une autonomie polonaise » à toute la Galicie. En réponse, les Ukrainiens fondèrent, le 2 mai 1848, un Conseil national qui prit le titre de Golovna Rus'ku Rada (1).

(1) Conseil principal ruthène. — Nous conserverons dans cette étude la terminologie originale des documents, que ce soient les mots « ukrainien », « petit russe », « ruthène », (*rus'ki*, avec un seul *s*), qui sont équivalents. L'étude scientifique de cette onomastique complexe, « Ukraine », « Petite Russie », « Grande Russie », « Rus », « Moscou », etc., reste à faire et ne sera pas chose facile, car la passion politique est intervenue pour troubler les éléments déjà obscurs d'un problème complexe entre tous. En Ukraine occidentale, où la population ukrainienne n'avait de rapport qu'avec les Polonais, les Allemands et les Magyars, s'était longtemps conservé un ancien nom, *Rus'n*, qu'on traduisait en Français par « Ruthène ». C'était également le sens de l'adjectif *rus'ki*, avec un seul *s*, tandis que les Grands Russes de Moscovie s'appelaient *Russkij*, avec deux *s*. Les Ruthènes adoptèrent définitivement le terme d'Ukrainiens à la fin du XIX^e siècle. Le nom d'Ukraine apparaît pour la première fois au XII^e siècle.

Cette *Rada* adressa, le 15 mai, au peuple ukrainien de Galicie, un manifeste dont voici le passage essentiel :

« Nous, les Ruthènes de Galicie, appartenons au grand peuple ruthène, qui parle une seule langue et compte quinze millions d'individus. Ce peuple, autrefois indépendant, égalait en gloire les plus grands peuples de l'Europe, il avait sa littérature, ses institutions particulières, ses propres souverains. Bref, il vivait comme un peuple riche et fort. Les malheurs de la fortune et diverses catastrophes politiques ont voulu que peu à peu ce grand peuple se démembrât, qu'il perdît son indépendance, ses souverains et qu'il tombât sous la domination étrangère...

« Levez-vous, frères, éveillez-vous de votre long sommeil, car l'heure est venue... Unissons-nous pour recréer notre peuple et assurer les libertés qui nous sont accordées... Nous serons une nation ».

Venait ensuite le programme de la *Rada*.

« Nous voulons,

« 1° Garder notre religion. Il faut que les prêtres du rite grec aient les mêmes droits que ceux du rite latin.

« 2° Développer notre sentiment national, perfectionner notre langue, l'introduire dans les écoles primaires et dans les établissements d'enseignement secondaire et supérieur, de même que dans l'administration.

3° Chercher, par les voies constitutionnelles, à améliorer notre sort. Nous conserverons fidèlement notre attachement à notre empereur et roi constitutionnel Ferdinand 1^{er}, convaincus que, sous la garantie de l'Autriche, nos droits et notre nationalité ne pourront que s'affermir » (1).

Ce document est de la plus haute importance pour

mais il se répandit surtout dans la seconde moitié du XVI^e. Au XVI^e, les patriarches grecs introduisirent la dénomination de « *Petite Russie* », pour distinguer l'Ukraine occidentale (Galicie, Volynie), de la Moscovie. Quand l'Ukraine se fut unie à cette puissance, les termes d'« Ukraine » et de « Petite Russie » s'employèrent indifféremment l'un pour l'autre, jusqu'au moment où, vers 1825, le premier fut préféré au second, malgré les efforts acharnés de la censure russe. Aujourd'hui le terme « petit russe » est presque considéré comme une injure par les Ukrainiens et ne s'emploie que pour désigner des éléments qui n'ont pas encore pris pleine conscience de leur nationalité. Ces explications doivent se résigner à être un peu schématiques pour ne pas dépasser le cadre de cet exposé.

(1) Ce manifeste fut publié dans le premier numéro du journal ukrainien *Zorja Galicka*, (*L'aurore galicienne*), de Lviv, qui parut le 15 mai 1848. Il était signé par cinq chefs du mouvement national, dont trois ecclésiastiques.

l'histoire du mouvement ukrainien. L'Ukraine occidentale, ce rameau de la grande famille ukrainienne, qui, depuis bientôt cinq siècles, se trouvait sous la domination polonaise, n'avait tout d'abord pour souci, aux premières heures de la liberté renaissante, que de proclamer sa volonté de réaliser son unité nationale et linguistique avec toute la nation ukrainienne. Elle proclamait, par cela même, à la face du monde, que la polonisation avait échoué. Dès lors, les frères encore séparés se sont rejoints. Malgré tous les obstacles, les Ukrainiens des deux côtés du Zbruč, ce fleuve qui séparait l'Ukraine russe de l'autrichienne, s'efforceront de conjuguer leurs efforts, en premier lieu dans le domaine intellectuel, pour maintenir et développer la culture et la civilisation de leur peuple.

L'Ukraine galicienne proclamait son attachement à la dynastie des Habsbourg, à laquelle elle resta fidèle jusqu'à la Révolution russe de 1917. Pourquoi ?

Dans l'Ukraine russe, une persécution impitoyable s'acharnait sur l'antique nation cosaque; en Autriche régnait, toutes proportions gardées, une certaine liberté. Les Habsbourg avaient tiré les paysans ukrainiens du servage, et ils les défendaient contre les exactions des propriétaires polonais de Galicie. La *Rada* réclamait déjà l'autonomie de la province : ce désir ne put jamais être réalisé, car les Polonais étaient trop puissants à Vienne et le restèrent jusqu'aux derniers jours de la Monarchie.

Remarquons enfin le caractère clérical du manifeste. Nous aurons l'occasion de constater que, pendant longtemps, les prêtres jouèrent un grand rôle en Galicie : la majeure partie du clergé ukrainien était acquise aux idées nationales.

Le 28 octobre 1848, la *Rada*, par un mémoire au gouvernement autrichien, demanda de partager la Galicie en deux parties, ukrainienne et polonaise : « Le partage de la Galicie est une question vitale pour les Ruthènes » (*Die Teilung Galiziens ist eine Lebensfrage für die Ruthenen*).

Le manifeste du 15 mai précéda de peu les élections au Parlement autrichien. Des 96 députés de la Galicie, 35 étaient Ukrainiens et, parmi eux, 23 paysans : résultat vraiment extraordinaire si on songe que, peu de mois auparavant, les Polonais étaient encore les seigneurs et maîtres absolus des paysans ukrainiens.

Avant la réunion du Parlement de Vienne, s'ouvrit, à Prague, le 2 juin 1848, ce fameux congrès slave, inauguré par Šafárik, dont le programme comprenait un acte de fédération des peuples slaves de l'Autriche pour résister aux empiètements des Allemands. Les délégués ukrainiens reprirent à leur compte la proposition de la *Rada* de partager l'Ukraine en deux zones, ukrainienne et polonaise. Les Polonais combattirent âprement cette motion qui permit cependant d'évoquer devant le congrès l'ensemble des relations ukraïno-polonaises (1). Mais les canons de Windischgrätz mirent fin, le 6 juin 1848, au congrès slave de Prague.

Le Parlement viennois se réunit le 10 juillet 1848, et les députés ukrainiens y présentèrent une pétition qui avait réuni 15.000 signatures pour réclamer le partage de la Galicie : « Car nous sommes une partie des 15 millions d'Ukrainiens, de ce peuple qui habite la Russie méridionale, le Sud-Est de la Pologne, la Galicie et la Hongrie du Nord ». (2)

Sur ces entrefaites, la Révolution éclata à Vienne, et le Parlement se transporta à Kroměříž (Kremsier), en Moravie. L'empereur se trouvait, à Olmütz quand, le 6 novembre 1848, une délégation de la *Rada* vint lui demander le partage de la Galicie et l'autonomie de la région ukrainienne. Ferdinand y consentit, mais il abdiqua, le 2 décembre, en faveur de François-Joseph.

Le 28 janvier 1849, le nouvel empereur donna à une délégation de la *Rada* les mêmes assurances. L'ère des

(1) Une excellente étude a été publiée, en 1920, sur la question ukrainienne au Congrès de Prague, par M. Ivan Brik : *Slavjans'kij z'їzd u Prazi 1848 r.* Annales de la Société savante Ševčenko, Lviv, t. 129, pp. 141-217. (Le Congrès slave de Prague en 1848).

(2) Cf. *Protokolle des Verfassungsausschusses im Oesterreichischen Reichstage, 1848-1849, herausgegeben von Anton Springer. Leipzig 1885, p. 26-27.*

promesses s'ouvrait. Cependant, peu de temps après, le 7 mars, François-Joseph dissolvait le Parlement et donnait à ses peuples une nouvelle Constitution qui était bien, cette fois, « une charte octroyée ». Il n'était plus question de partager la Galicie, qui formait avec Cracovie un « pays de la couronne ».

La réaction qui suivit permit à l'aristocratie polonaise de reprendre en main l'administration de la Galicie et d'en écarter les Ukrainiens. En vain le clergé ukrainien s'efforça-t-il de convaincre Vienne de son loyalisme, en vain rappela-t-il l'attachement des paysans à la dynastie des Habsbourg, la noblesse polonaise l'emporta. Ainsi se fanèrent les belles espérances écloses en la radieuse année 1848. Le mouvement national s'affaiblit, et la langue populaire s'effaça de nouveau devant le funeste jargon littéraire.

Dans un autre pays ukrainien de l'Empire des Habsbourg, l'Ukraine carpathique soumise à la domination hongroise, le réveil national connut une fortune toute différente.

Il est difficile de préciser de façon rigoureuse l'époque à laquelle les Ukrainiens sont venus s'installer de l'autre côté des Carpathes. Quand les Hongrois, arrivant de l'Est, parvinrent dans ces régions, ils y trouvèrent déjà à la fin du X^e siècle, les Ukrainiens. Ceux-ci, aux XII^e et XIII^e siècles, franchirent plusieurs fois les Carpathes. Les liens dynastiques noués entre les rois de Hongrie et les princes ukrainiens, dès l'époque de Jaroslav, beau-père du roi de France Henri I^{er}, favorisèrent ces migrations. Dans ces régions, les Ukrainiens, s'étant mêlés aux Slovaques, aux Roumains et aux Magyars, avaient conservé moins pures leurs idées nationales. Jusqu'au XVI^e siècle, ils ne tolérèrent pas que les Magyars y portassent la moindre atteinte, puis, leur volonté de lutte se relâchant, il se passa dans ces pays ce qu'on avait vu dans l'Ukraine polonaise. Les classes supérieures ukrainiennes subirent l'influence hongroise, acceptèrent le catholicisme, et les Ukrainiens ne furent plus représentés que par les paysans et le bas clergé.

Au milieu du XVII^e siècle, grâce à l'appui de Rome, les magnats hongrois réussirent, après une longue lutte, à imposer à la population ukrainienne une « Union ». Les Magyars, passés maîtres en matière d'oppression nationale et sociale, réussirent, au cours du XVIII^e siècle et pendant la première moitié du XIX^e, à annihiler la population ukrainienne. Ils la maintinrent dans un état d'ignorance et de misère si profond qu'aujourd'hui encore elle n'en est pas encore complètement sortie. Bien des années s'écouleront encore avant que l'Ukraine carpathique, aujourd'hui rattachée à la Tchécoslovaquie, efface les dernières conséquences du régime qui lui fut imposé par les Magyars.

Mais, en 1848, quand la Hongrie se souleva contre les Habsbourg, les sympathies de l'Europe, et en particulier celles de la France, ne lui firent pas défaut. Louis Kossuth faisait figure de héros populaire et national. L'opinion française, enthousiaste des insurgés hongrois, ignorait qu'il existât, « dans la Pusta rêveuse », une noblesse hongroise au cœur dur, qui opprimait impitoyablement les nationalités soumises à la Couronne de saint Etienne, Croates, Slovaques, Ukrainiens, Roumains...

La Révolution magyare étant victorieuse, Vienne, en désespoir de cause, implora l'appui de Nicolas I^{er}. Le « gendarme de l'Europe » ne se fit pas prier, et une armée russe de 100.000 hommes, qui comptait dans ses rangs beaucoup d'Ukrainiens, traversa la Galicie, franchit les Carpathes et parut en Hongrie. Un Ukrainien de Hongrie, Adolphe Dobrjans'kij, l'accompagnait en qualité de commissaire impérial autrichien.

Fils d'un prêtre de Prešov, Dobrjans'kij (1817-1888), après avoir achevé ses études universitaires, avait fait partie, en 1848, de la *Rada* de Lviv en qualité de représentant de l'Ukraine hongroise. Le gouvernement de Vienne, en lutte contre Budapest, jugea politique de s'appuyer sur les Slaves opprimés par les Magyars, Croates et Ukrainiens. Ainsi s'explique la présence,

dans l'armée russe, d'un Ukrainien de Hongrie comme commissaire autrichien.

La Révolution matée à Budapest, Dobrjans'kij entreprit d'organiser les intellectuels ukrainiens. Sur son initiative, une délégation alla demander à Vienne l'autonomie des comitats peuplés par les Ukrainiens et la fondation d'une Académie ukrainienne à Užgorod.

François-Joseph promit tout ce que l'on voulut. Dobrjans'kij fut nommé gouverneur des quatre comitats ukrainiens, la langue ukrainienne introduite dans l'administration et dans les écoles.

De même qu'elle avait violé ses engagements en Galicie, Vienne fut infidèle à sa parole dans l'Ukraine carpathique. Elle avait abandonné les Galiciens aux Polonais, elle ne tarda pas à s'entendre de nouveau avec les Hongrois et à remettre, une fois de plus, les victimes à la discrétion des bourreaux. Dobrjans'kij, relevé de ses fonctions, fut remplacé par un Magyar (1). Et tout fut fini. Les Hongrois s'employèrent à isoler rigoureusement les malheureux comitats ukrainiens, auxquels ils interdirent toute relation avec la Galicie.

Il en fut ainsi jusqu'à la débâcle de la Monarchie dualiste. L'Ukraine carpathique fut traitée par les Hongrois avec la désinvolture la plus absolue; l'injustice, le crime même y florissant librement. Cette province a été la plus malheureuse de toutes celles où gémissaient les nationalités opprimées de l'ancien Empire austro-hongrois. Si les Tchèques éprouvent, aujourd'hui encore, certaines difficultés à organiser un pays si longtemps deshérité, la responsabilité en retombe sur le féodalisme hongrois qui, pendant tant de siècles, y a exercé sa néfaste influence.

(1) En 1861 paraissait à Paris, chez Passard, un ouvrage anonyme : *Les Slaves d'Autriche et les Magyars. Etudes ethnographiques, politiques et littéraires sur les Polono-Galiciens, Ruthènes, Tchèques ou Bohêmes-Moraves*. 8° 170 pp. On l'a longtemps considéré comme étant de Fr. Rieger, le célèbre homme d'État tchèque. Un érudit, František Tichý, s'est efforcé de prouver, dans la revue tchèque *Náš doba* (1921, XXVIII, pp. 326-333) que le véritable auteur en était Dobrjans'kij. Nous ne croyons pas cette démonstration concluante. Louis Léger nous disait que Rieger avait bien écrit le livre, mais avait reçu sa documentation de Dobrjans'kij.

Quand la propagande hongroise affirme que ces régions désirent faire retour à la couronne de saint Étienne, on se demande si on rêve. L'Ukraine carpathique est prête à accepter toutes les dominations politiques, tous les régimes de gouvernement, mais à une condition : c'est de ne plus jamais avoir rien de commun avec la Hongrie. Il faut d'ailleurs reconnaître que la faculté de résistance de ce peuple est bien grande, puisqu'il est resté fidèle, malgré toutes les épreuves, à son idéal national, au souvenir de l'Ukraine.

V

Les années 60. Les réformes libérales d'Alexandre II. Le groupe ukrainien de Petersbourg. La revue Osnova. Les Kholopomani en Ukraine. L'insurrection polonaise de 1863. Ma Confession d'Antonovič. La circulaire Valujev du 8 juin 1863.

Après la dissolution de la Confrérie de Cyrille et Méthode, la Grande Ukraine connut un régime de représailles implacables jusqu'à la mort de Nicolas I^{er}. Les réformes libérales par lesquelles s'ouvrit le règne d'Alexandre II ne modifièrent pas la doctrine du gouvernement russe sur les nationalités, mais elles amenèrent quelques adoucissements dans son application.

Les exilés de 1847 furent autorisés à rentrer dans l'Empire. Ils se rassemblèrent tout d'abord à Petersbourg, autour de Kuliš. Puis vinrent se joindre à ce premier groupe Kostomarov et Ševčenko : ce dernier ne devait jamais recouvrer sa santé et mourut prématurément le 11 mars 1861. De nouvelles forces affluaient cependant pour combler les vides. Citons, parmi elles, la jeune Marie-Vilinska Markovič (1834-1907), plus connue sous son pseudonyme de Marko Vovčok. On lui doit les célèbres nouvelles, empruntées aux scènes de la vie de la nation, des *Récits populaires* (*Narodni opovidannja*), dont le premier volume avait paru dès 1857. Ševčenko avait reconnu le jeune talent de Marko Vovčok

et l'appelait « sa fille, le doux prophète, mais le justicier des hommes féroces ». Turgen'ev traduisit en russe les *Récits populaires*, et cette œuvre fut connue de Mérimée.

« L'auteur en est », écrivait-il, « une femme de beaucoup de talent qui a pris le pseudonyme de Vovtchok (le loupveteau), Elle a écrit quelques nouvelles dans le dialecte de l'Ukraine.

« ...Mais les couleurs sont tellement sombres que le tableau est repoussant. Il peut être vrai, je le crains, mais on aime à le croire faux, et il excite encore plus l'horreur que la pitié » (1).

L'élégant Mérimée, dont la délicatesse s'accommodait mal des « horreurs » dont l'Ukraine avait été le témoin, ne pouvait guère porter d'autre jugement.

Cependant le groupe ukrainien de Pétersbourg, constitué, en majeure partie, de survivants de la Confrérie de Cyrille et Méthode, était plutôt modéré. L'âge, pour beaucoup, était venu apaiser une ardeur autrefois si combative, et l'espoir était né que les réformes libérales d'Alexandre II s'étendraient aussi à l'Ukraine. Aussi le programme du groupe portait-il l'effort principal sur le terrain intellectuel. Tout en réclamant l'émancipation des paysans, on voulait cultiver la langue maternelle, rédiger des manuels pour les écoles, créer enfin une littérature populaire.

La revue *Osnova*, fondée en 1861 par Kuliš, répondait à ces aspirations.

On y retrouve encore des articles de savants comme Antonovič, de romanciers, comme Nečuï-Levicki (1838-1918), Mordovec (1830-1905), Koniski (1836-1900), Rudanski (1830-1873). Kostomarov y publia une série d'études retentissantes sur la question ukrainienne, qui

(1) Voir le *Moniteur de l'Empire* du 25 mai 1868. — Marko Vovtchok vint plus tard à Paris où elle publia l'œuvre qui devait la rendre célèbre, le roman de *Maroussia*. Il parut d'abord en feuilleton dans le *Temps*, du 15 décembre 1875 au 9 janvier 1876. C'est, à notre connaissance, la seule production littéraire ukrainienne qui ait été accueillie par la grande presse française. Le roman parut en volume, la même année, chez Hetzel, admirablement illustré par Théodore Schuler. Son succès fut immense et il est resté un des ouvrages favoris des bibliothèques de famille.

restèrent longtemps l'Évangile des nationalistes ukrainiens. Il convient de rappeler en particulier son analyse du caractère du peuple ukrainien comparé à celui de la nation russe et polonaise (1).

« En politique, les Ukrainiens ont créé entre eux des liens volontaires, mais juste autant qu'il est nécessaire, et à condition que ces liens n'entravent pas l'exercice des droits de leur liberté individuelle. Les Grands Russes aspiraient à fonder sur des bases solides une organisation commune. Les préférences des Ukrainiens allaient au fédéralisme, celles des Grands Russes les conduisaient à l'autocratie et à la monarchie... Le peuple grand russe a toujours montré et il montre encore sa tendance au matérialisme : il est inférieur au peuple ukrainien dans la vie de l'esprit et en poésie... Le Grand Russe aime peu la nature... La famille, chez les Grands Russes, ne se divise pas, et la propriété, chez eux, est commune... Pour les Ukrainiens, il n'y a rien de plus lourd et de plus abominable qu'une propriété ainsi conçue en communauté. Cette co-propriété de la terre et la responsabilité d'un seul pour tous apparaît à l'Ukrainien comme le servage le plus pesant et la pire injustice. Ne rien oser considérer comme sien, être le salarié d'un personnage abstrait, la commune, être responsable pour d'autres, sans qu'on en sente nullement le désir, voilà ce que l'histoire n'a jamais appris au peuple ukrainien ».

« Les Polonais sont un peuple aristocratique, les Ukrainiens, une nation démocratique ».

Dans cette même revue, Kostomarov publia, en mai 1861, une réponse retentissante à un article de Paul de Saint-Vincent, *La poésie ukrainienne*, paru dans la *Revue Contemporaine* du 31 décembre 1860. Inspirée uniquement par la propagande polonaise, cette étude, d'ailleurs superficielle, était, en réalité, une plaidoirie politique en faveur des droits historiques de la Pologne sur l'Ukraine. La riposte de Kostomarov fut d'une juste sévérité. Exposé rigoureux et définitif d'un professeur et d'un historien, son intérêt d'actualité n'a pas diminué, et ses conclusions sont aussi probantes aujourd'hui qu'hier.

(1) *Osnova*, mars 1861, 10 fascicules de cette revue parurent en 1860, et 12 en 1861.

Vers la même époque, Kostomarov faisait paraître dans la *Cloche* de Herzen (1) sa fameuse lettre intitulée « Ukraine », qui rejetait les prétentions des Russes et des Polonais sur les pays ukrainiens. « Ces territoires contestés », disait-il, « n'appartiennent ni aux uns ni aux autres, mais au peuple qui les habite depuis si longtemps ». Resté fidèle à son ancien idéal, il ne voyait l'avenir de l'Ukraine que dans une union slave où ce pays entrerait comme un État englobant tous les territoires dans lesquels on parlait ukrainien. L'article se terminait par une énergique adjuration aux Russes et aux Polonais de ne plus revendiquer comme leur appartenant l'héritage du peuple ukrainien. (2)

Mais si ce groupe de vieux chefs mûris par l'épreuve se gardait de formuler un programme politique et se bornait à propager ou à défendre les droits historiques de l'Ukraine, dans le pays même une jeunesse ardente créait un mouvement nouveau auquel on a donné le nom de mouvement des *Kholopomani* (le mot *kholop*, en ukrainien comme en polonais, signifie paysan) Cette action est liée, dans une certaine mesure à l'insurrection qui se préparait en Pologne. L'histoire nous apprend — et une expérience l'a encore démontré — que, dès ses prémisses, la question polonaise implique une revendication immédiate, au nom des souvenirs du passé, des territoires ukrainiens. Les *Kholopomani*, conscients de ce nouveau danger, se groupèrent pour s'efforcer d'y parer.

C'était des jeunes gens appartenant en général à des familles aisées, ou à la noblesse issue de familles ukrainiennes autrefois polonisées par le catholicisme. Ils avaient pris pour mot d'ordre le retour au peuple et ils voulaient remettre en honneur la langue et le costume même de ces paysans ukrainiens dont le nom avait été choisi par eux pour caractériser leur tendance. Tra-
duits, en 1865, devant les tribunaux militaires, ils

(1) *Kolokol*, n° 61, 15 janvier 1861.

(2) La traduction de cette lettre a été publiée par T. Savchenko dans le *Monde Slave*, 1918, t. II, pp. 560-560.

déclarèrent qu'ils étaient restés fidèles aux principes de 1840, aux formules de Kostomarov et de Kuliš. Et c'était vrai. Les maîtres de l'ukrainisme étaient devenus plus modérés, mais leurs disciples n'avaient pas renoncé aux théories les plus radicales. ✓

L'âme de ce mouvement était alors Volodimir Antoniouvič (1834-1909), qui devait se révéler plus tard historien éminent et occuper une des chaires de l'Université de Kiiv tout en restant un des leaders du mouvement national ukrainien pendant les années 80 et 90.

Le mouvement insurrectionnel polonais groupait des aristocrates et des démocrates. Les aristocrates polonais réclamaient l'annexion pure et simple des pays ukrainiens. Les démocrates, plus habiles à dissimuler leurs véritables desseins, proposèrent aux *kholopomani* de participer à leur tentative contre l'ennemi commun. Le 5 février 1863, le Comité révolutionnaire de Varsovie adressait une proclamation « aux frères Ruthènes » (*do braci Rusinow*).

Elle rappelait aux Ukrainiens « que leur pays avait de tout temps partagé avec la République polonaise un passé heureux ou malheureux », leur promettait l'autonomie et les invitait à s'unir aux insurgés. Cette exhortation fut publiée également en ukrainien. Mais les *kholopomani* se refusèrent, et les pays ukrainiens restèrent sourds à l'appel de Varsovie. Comment en eût-il pu être autrement, quand toute l'Ukraine de la rive droite du Dnêpr était aux mains et sous la lourde domination des grands propriétaires polonais? L'Ukraine n'avait aucun désir de restaurer, à ses dépens, la Pologne du XVII^e siècle.

Ce refus des Ukrainiens de se joindre au mouvement insurrectionnel polonais eut pour conséquence l'apparition d'une foule de livres et de brochures antiukrainiens, œuvres de la propagande polonaise. Nous n'en signalerons qu'un seul, pour son contenu caractéristique et la personnalité de l'auteur assez marquant. *La Pologne et ses provinces méridionales*, (Podolie, Volynie, Ukraine). *Manuscrit d'un Ukrainien, publié avec*

une préface par L. M. » (1). Nous ne savons pas qui était cet Ukrainien, plus vraisemblablement un Polonais originaire d'Ukraine. Mais les initiales « L. M. » sont bien connues des biographes : elles sont celles de Ladislas Mickiewicz, le fils du poète, le vénérable conservateur de la Bibliothèque polonaise de Paris, mort en 1926, à 88 ans. Cet homme, d'une probité morale absolue, jouissait d'une grande influence dans les milieux français.

Le titre seul donne une idée suffisante de l'ouvrage : l'Ukraine est une province « méridionale » de la Pologne. Pour Mickiewicz, il n'existe pas de peuple ukrainien, l'Ukraine est un pays purement polonais, et il serait aussi bouffon d'instaurer un plébiscite en Ukraine que de demander à Tver' si elle est une ville russe. Pour mieux persuader les lecteurs français, Ladislas Mickiewicz ajoutait : « On ne conçoit pas plus la Pologne sans l'Ukraine que l'Italie sans Naples ou la France sans les pays de la Loire. »

Outrances d'une propagande exaspérée par l'insuccès ? Peut-être, et on peut compatir au désespoir qui l'inspirait et lui faisait passer les limites du juste. Mais comment excuser les dénonciations policières qui suivaient ? *Osnova*, « dirigée par des gens faux et sans instruction », était signalée à l'attention du gouvernement tsariste comme un « foyer de communisme et de socialisme ». Le *Kobzar*, les œuvres de Marko Vovčok, les A. B. C. ukrainiens étaient dirigés contre les classes aisées, qu'il était du devoir de la censure russe de protéger contre les ennemis de la propriété et des lois. On réclamait des sanctions, des poursuites (2).

Cette œuvre si injuste, trouva cependant un accueil !

(1) Paris, Dentu, 1863, 8° XXIII+167 pp.

(2) La même année, les idées développées dans ce livre furent reprises dans un article paru dans le numéro de juin de la *Revue des Deux Mondes* : Vicomte de Mars, *La Pologne et ses véritables limites*. L'auteur de cette étude était le marquis de Noailles, qui fut ambassadeur de France à Berlin et à Constantinople. La propagande polonaise a réédité cette brochure en 1915 sous le titre : Marquis de Noailles, *Les frontières de la Pologne*. Voir dans ce même ordre d'idées *Tygodnik Poznański*, 1863, N° 3.

favorable auprès de l'opinion publique française. Mais ce livre parvint aussi à la connaissance de Kostomarov. Le grand historien ukrainien se changeait, à l'occasion, en redoutable polémiste, et il répondit par un article intitulé *Le séparatisme ukrainien*. Après avoir exécuté du point de vue historique, ce qui n'était pas difficile, le libelle paru à Paris, Kostomarov donnait libre cours à son indignation :

« Projetant de restaurer leur État, les Polonais trouvent que le royaume de Pologne, la Pologne du Congrès de Vienne, est trop peu pour eux, qu'il faut rétablir la « Pologne historique », avec la Russie méridionale, faute de quoi l'opération ne sera pas avantageuse pour eux. Nous leur avons déjà dit, à ce sujet, carrément en plusieurs occasions : « En quoi cette histoire nous intéresse-t-elle ? Nous ne voulons pas être avec vous, nous n'avons pas confiance en vous, nous ne vous aimons pas, et à la fin du compte, allez au diable ! »

Ce sont là paroles assez vives. Mais elles répondaient vraiment au sentiment du peuple ukrainien, éternellement réfractaire à des avances ou à des menaces dont il ne connaissait que trop bien l'arrière-pensée. Kostomarov avait écrit cet article pour un journal russe *Golos*, (*La Voix*), et il comptait presque sur la gratitude du gouvernement russe. Il se trompait, car le tsarisme était hostile à l'ukrainisme qu'il considérait, par une aberration aussi étrange que stupide, « comme une intrigue polonaise. » L'article de Kostomarov, présenté le 20 janvier 1864 à la censure russe, fut interdit par elle le 6 février. Ainsi les chauvins polonais de Paris et les impérialistes russes de Petersbourg étaient d'accord pour persécuter l'Ukraine. Ce n'est qu'en 1921 que l'article de Kostomarov, retrouvé dans les archives du ministère de Russie, a pu être publié (1).

Revenons aux *kholopomani*. Un document important nous permettra de définir leur idéologie. Quand un publiciste polonais de la rive droite du Dnèpr, Fisz, plus

(1) *Istoriko-revolucionnaja biblioteka*, n° 2, *Ukrajninskij separatizm*, avec une préface et des notes du professeur Oksman. Odessa, 1921. Éditions de l'État ukrainien.

connu sous son pseudonyme de Padalicza, traite publiquement Antonovič de renégat (1), celui-ci répondit, dans *Osnova* par un manifeste qu'il intitula *Ma Confession* (1862). Après avoir tracé un tableau saisissant de la Pologne historique, il déclarait :

« Vous voulez restaurer ou affermir en Ukraine la *szlachta*, vous voulez écraser la nation ukrainienne, et, pour ce faire, vous ne négligez aucun moyen. Le peuple veut la terre; grâce à vous, il ne peut pas l'obtenir... Non seulement vous ne favorisez pas l'instruction du peuple, mais vous tâchez encore d'empêcher de s'instruire celui qui en a le désir.

« ...Oui, Monsieur Padalicza, vous avez raison. Il est vrai que je suis un renégat, mais vous avez omis de dire que, pris en lui-même, ce mot de renégat n'a rien d'indigne. Pour qu'on puisse avoir une idée de l'homme auquel on applique un pareil vocable, il est nécessaire de savoir de quelle cause il s'est détourné et à laquelle il s'est rallié. Le sort a voulu que je sois né en Ukraine et dans les rangs de la *szlachta*. Pendant mon enfance, j'ai eu toutes les habitudes des jeunes seigneurs, et j'ai partagé tous les préjugés de la classe dans laquelle j'étais élevé... Mais, après avoir médité, j'ai compris que les nobles qui vivent en Ukraine se trouvent en présence d'une alternative, s'ils font un retour sur eux-mêmes. Ou aimer le peuple au milieu duquel ils vivent, épouser ses intérêts, retourner à la nationalité que leurs ancêtres ont trahie, et, par un travail acharné, expier, dans la mesure de leurs forces, le mal que les leurs ont fait au peuple. Ce peuple a nourri plusieurs générations de colons étrangers, les seigneurs polonais, devenus grands propriétaires fonciers. Et comment ces hommes ont-ils payé une race qui prodiguait à leur service sa sueur et son sang ? Par l'outrage, l'injure et le mépris, en déshonorant sa religion, l'orthodoxie, ses mœurs, sa morale et sa dignité. Ou, si on manque de la force morale nécessaire à un semblable retour, qu'on parte, qu'on rentre en pays polonais, habité par des Polonais, pour ne pas être, en demeurant où l'on est, un parasite de plus. Ainsi on se lavera devant soi-même du re-

(1) Les Polonais, et même les savants, ont gardé longtemps rancune à Antonovič. En 1912, l'historien Ravita Gavronski publiait à Lviv un livre : *V. Antonovič, essai sur son action politique et historique*. (V. Antonowicz, *zarys jego działalności społeczno-politycznej i historycznej*). Antonovič y est représenté comme un « traître », un « renégat » et même comme un falsificateur de l'histoire. La probité scientifique d'Antonovič est cependant universellement reconnue.

proche de n'être qu'un colon, un planteur, qui, indirectement ou non, se nourrit du travail d'autrui, entrave le progrès d'un peuple, en restant dans une demeure où on ne l'a pas convié ».

Antonovič terminait sa confession en affirmant « qu'il était fier de sa trahison, comme il eût été fier, s'il avait été en Amérique un propriétaire d'esclaves, de passer dans le camp des abolitionnistes » (1).

Ce document, si lucide et si droit dans sa courageuse honnêteté, n'a besoin d'aucun commentaire. Cette idée d'expiation, si conforme au caractère slave, était appelée, dix ans plus tard, à se répandre en Russie, où elle devait connaître une éclatante fortune. On y vit apparaître le type du « noble qui se repentait » (*kajuščijsja dvorjanin*) devant le peuple, mais il ne s'agissait, dans ce cas, que de l'injustice sociale, dont des âmes d'élite avaient pris conscience et qu'elles s'efforçaient de réparer. Mais en Ukraine l'idée nationale passait au premier plan et il s'agissait, avant tout, d'expier les fautes des nobles ukrainiens polonisés au cours des luttes avec la Pologne.

Mais ces *kholopomani*, si radicaux et si généreux qu'ils fussent dans leurs tendances idéalistes, manquaient de programme concret : ces jeunes enthousiastes, prêts à se sacrifier, ne savaient pas encore bien comment ils réaliseraient leurs inspirations. Cependant l'insurrection polonaise fournit au gouvernement tsariste le prétexte de combattre avec acharnement le mouvement ukrainien. Mais pourquoi, puisque l'Ukraine était hostile à la tentative polonaise ? Nul, au fond, ne l'a jamais su, et le tsarisme a gardé son secret. Dans sa politique à l'égard des nationalités de l'Empire, il y avait autant de fautes que de crimes, et elle est une des causes les plus profondes de sa ruine.

Aussi, tandis que Murav'ev, de lugubre mémoire, se déchainait sauvagement dans les régions insurgées, pendant et brûlant selon son caprice, la guerre était déclarée à l'ukrainisme. Pour contrecarrer l'action

(1) C'était l'époque de la guerre de Sécession.

d'*Osnova*, dont le rayonnement avait gagné toute l'Ukraine, le gouvernement tsariste fonda, à Kiiv, un organe, *Vétnik jugo-zapadnogo kraja*, (*Messenger de la région du Sud-Ouest*), qui commença aussitôt une campagne contre le « mazeppisme » (*mazepinstvo*), c'est-à-dire contre le « séparatisme ». Ce mot était précisément appliqué à cette époque au mouvement ukrainien, par analogie à la lutte du Sud contre le Nord dans les États-Unis d'Amérique. L'historien impartial est obligé cependant de reconnaître que le mouvement ukrainien était alors pur de toute idée de séparatisme, dont nous n'avons pas trouvé de trace en exposant son idéologie. Mais, pour le gouvernement russe, ukrainisme était déjà synonyme de séparatisme.

Alliés au *Vétnik*, les propriétaires polonais d'Ukraine se déclarèrent contre les *kholopomani*, pour les punir d'avoir décliné leur alliance. Ils les dénoncèrent au gouvernement russe comme « des agitateurs de paysans » et des ennemis de l'ordre social. Cette manœuvre perfide eut un plein succès.

La presse réactionnaire fit front contre le mouvement ukrainien. Katkov et ses *Moskovskie Vedomosti* se faisaient remarquer par l'acharnement de leur haine. Le gouvernement russe supprima *Osnova*. Aussitôt, avec le même programme, naquit à Lviv une revue ukrainienne, *Meta* (*Le But*). *Vétnik* déclara « que cette revue était le *Kolokol* de Lviv, qu'il s'y trouvait autant de mensonge, de calomnie et de boue que dans le factum de Londres, à cette différence près que cette publication était plus séparatiste que révolutionnaire » (1).

Devant cette campagne, qu'il avait d'ailleurs provoquée, le gouvernement tsariste agit, mais lâchement, sournoisement, car il avait conscience de l'ignominie de son acte. Rien ne lui donnait le droit de lancer la circulaire secrète du 8 juin 1863, signée du ministre de l'intérieur, Valujev, dont le texte mérite d'être reproduit, au moins en partie.

(1) 1863, T. III, p. 2.

« Il n'y a jamais eu de langue petite-russe, il n'y en a pas et il ne peut pas y en avoir. La langue employée par le bas peuple n'est pas autre chose que du russe corrompu par l'influence polonaise. Les Petits-Russes comprennent aussi bien le russe que les Grands-Russes, et le russe leur est plus accessible que cette langue inventée par quelques Petits-Russes, la soi-disant langue ukrainienne ».

Après ce préambule, où les questions philosophiques et linguistiques étaient si clairement résolues, le ministre ordonnait à la censure de ne plus laisser passer que les livres d'un caractère purement littéraire. Tous les autres, et en particulier les ouvrages scientifiques et religieux, destinés « à la lecture élémentaire » du peuple, étaient interdits.

Trois ans plus tard, cette circulaire fut confirmée par un oukase. Le mouvement ukrainien perdit ses publications, ce qui équivalait, pour lui à un véritable arrêt de son développement organique. En 1866, pas un livre ne fut imprimé en ukrainien; en 1867, il y en eut 3, en 1868, 2, en 1869, 1.

Alors, et pour la première fois, les patriotes ukrainiens commencèrent à tourner leurs regards vers l'Ukraine des Habsbourg, qui, elle, avait conservé le droit de parler et d'écrire. Les auteurs ukrainiens de Russie envoyèrent leurs œuvres aux périodiques de Lviv et en particulier à la revue *Pravda*, fondée en 1867, où s'était regroupée une jeunesse qui admirait Ševčenko. Ainsi la Galicie apprit à connaître davantage la littérature de la Grande-Ukraine. Bientôt, en Bukovine, apparut un grand écrivain, Fedkovič, « le rossignol de la Bukovine ». Il chantait la vie des paysans, des montagnards, des *Guculs* (Huzuls), des Carpathes, eux aussi opprimés. Ses poésies et ses nouvelles accusent l'influence de Marko Vovčok.

De nouvelles représailles, au cours des années 70, obligèrent tout le mouvement ukrainien à transporter son centre intellectuel dans l'Ukraine autrichienne.

VI

La jeunesse ukrainienne et le mouvement révolutionnaire russe. La narodničestvo ukrainien. La section kiévienne de la Société de Géographie de Russie. Le congrès archéologique de Kiiv. Alfred Rambaud et l'Ukraine. Sevcenko en France. La mise hors la loi de la langue ukrainienne. L'acte d'Ems (18 mai 1876). La réaction des années 80. La Kievskaja Starina. L'inauguration du monument de Khmelnickij (1888). La Galicie, « Piémont de l'Ukraine ».*

✧ Mais la plus grande partie du peuple ukrainien se trouvait toujours dans l'Empire des tsars. Le gouvernement russe, après 1870, renonçait de plus en plus aux principes libéraux qui avaient inspiré les réformes d'Alexandre II, et l'oppression, en Ukraine, devenait de plus en plus intolérable.

La jeunesse ukrainienne comprit alors que seule une véritable révolution pouvait mettre un terme à cet état de choses. Cette révolution, elle la concevait en étroite union avec les révolutionnaires de toute la Russie, qui, après une victoire commune ne se refuseraient plus à donner une solution à la question nationale.

Les Ukrainiens apportèrent aux révolutionnaires russes des traditions révolutionnaires et le concours de la langue ukrainienne pour l'organisation du mouvement en Ukraine. Marko Vovčok rédigeait, pour Bakounine, des proclamations révolutionnaires en ukrainien. Son exemple fut suivi par de nombreux patriotes ukrainiens, des jeunes gens pour la plupart. Le général Totleben, gouverneur d'Odessa, était donc dans le vrai, quand, au moment où les révolutionnaires russes menaient, contre le pouvoir, une lutte impitoyable, il écrivait, le 27 novembre 1879, au chef du gouvernement russe, le comte Loris Melikov :

« Le parti ukrainien a une influence considérable sur le mouvement socialiste en Russie. Comme tout parti hostile au

gouvernement, il offre un terrain favorable aux idées révolutionnaires, mais plus que tout autre parti il procure des adeptes au socialisme. La preuve, c'est que le socialisme se montre ouvertement à Kiiv (1). Les plus grands fanatiques, parmi les socialistes, Stefanovič, Bokhanovskij, Mokričvič, Kovalskij, Lisohub, Kracov, Volkhovskij, Kilbačič, Breškovskaja, Kovalevskaja, et beaucoup d'autres, ont appartenu, au début, au parti ukrainien » (2).

Totleben aurait pu ajouter à cette liste déjà longue le nom de Željabov, membre de la redoutable *Narodnaja Volja*, qui compte parmi les meurtriers d'Alexandre II. Il était Ukrainien d'origine. Tous les autres éveillent des échos glorieux dans les annales révolutionnaires, bien que toutes ces épopées de la rébellion aient eu pour épilogue le bain ou le gibet.

Le mouvement révolutionnaire ukrainien, tout en restant étroitement lié à celui qui agitait tout l'Empire, puisait sa force principale dans les masses paysannes. Tandis qu'en Russie l'action avait plutôt un caractère de propagande, elle était, en Ukraine, plus radicale et plus active, parce que le paysan, avec sa vieille tradition révolutionnaire, y était plus radical et plus actif que le moujik russe. Ainsi, le *narodničestvo* (3) ukrainien, tout en ayant de nombreux points de contact avec celui de Russie, demeurait dans une certaine mesure national. Les hommes cités par Totleben étaient au fond, avant tout, des nationalistes, qui, pour des raisons de tactique, étaient venus au socialisme, mais sans jamais perdre de vue le but final de leurs efforts. Les contemporains ne s'y trompaient pas quand ils disaient : « Les Ukrainiens ont dans une poche les œuvres de Ševčenko, et dans l'autre celles de Marx ».

Pendant que la jeunesse ukrainienne se laissait de plus en plus entraîner dans le grand mouvement révo-

(1) C'est à Kiiv que se produisit le premier conflit armé qui mit aux prises, le 11 février 1879, les révolutionnaires et les gendarmes. Il eut pour conséquence un procès monstre, dont le retentissement fut considérable.

(2) Voir Javorskij, *loc. cit.*, pp. 351-352, d'après les archives du général gouverneur d'Odessa.

(3) Mouvement d'intellectuels qui voulaient « aller au peuple ».

lutionnaire russe, d'autres patriotes ukrainiens protestaient contre l'ajournement de la question nationale et dénonçaient, avec amertume, mais clairvoyance, les tendances centralisatrices des révolutionnaires russes. Ils se refusaient en particulier, à sacrifier à une œuvre de régénération sociale leur propre idéal national.

L'administration locale russe, en contact direct avec les réalités de la vie de l'Ukraine, voyait clairement à quelles conséquences funestes conduisait l'aveugle politique anti-ukrainienne de Pétersbourg. Le peuple, ruiné, semblait au bord de l'abîme, et son ignorance ne tirait aucun profit des écoles russes, où l'enseignement était donné dans une langue incompréhensible pour ses enfants. Ces autorités, fort préoccupées d'une telle situation, permirent enfin au début de 1873 aux intellectuels ukrainiens de constituer une société scientifique sous le titre modeste de « Section du Sud-Ouest de la Société Impériale de Géographie de Russie ». Elle réunissait des savants de toutes les disciplines et comptait parmi ses membres Antonovič, Dragomanov, Žitec'kij, Mikhaľčuk, Rusov, Kistjakovski, Vovk (1), Lysenko, le créateur de la musique nationale ukrainienne (2), Ziber. La Galicie et la Bukovine fournirent également de nombreux collaborateurs.

La « Section du Sud-Ouest » se mit à l'œuvre. Elle publia sept volumes de documents concernant le folklore et l'ethnographie de l'Ukraine, réunis par son secrétaire, Paul Čubins'kij (1839-1884). C'est un ouvrage de grande importance. Suivirent deux volumes d'*Annales*, qui contenaient des études, des documents, mais surtout de très remarquables *Recueils des chansons histo-*

(1) Bien connu en France, dans les milieux scientifiques, sous la forme russifiée de son nom, Volkov. Il vécut longtemps à Paris, où il faisait partie de la Société d'anthropologie. Cette compagnie publiait ses ouvrages dans ses bulletins. Il lui donna entre autres une très belle étude sur les *Rites et usages nuptiaux en Ukraine*. (*Bulletin de la Société d'anthropologie*, 1891-1892). Le 18 mars 1897, il fit une conférence à la Société d'anthropologie sur la « carte ethnographique de la nation ukrainienne ». (*Bulletin de la Société*, série IV, vol. XVIII, pp. 147-151). Il est mort en 1918.

(2) Son meilleur opéra, *La Nuit de Noël*, est emprunté à Gogol'.

riques du peuple ukrainien, présentés par Antonovič et Dragomanov (1).

Au mois d'août 1874, la Section organisa à Kiiv un congrès archéologique. Cette manifestation eut le plus grand succès, et permit d'enregistrer les progrès accomplis, dans tous les domaines, par les études ukrainiennes, malgré l'hostilité du pouvoir. Des savants étrangers étaient venus nombreux à ce congrès, et la France y fut représentée par Léger (2) et Rambaud. Ce dernier rentra enchanté de ce qu'il avait vu et entendu en Ukraine. Il fit part au public français de ses impressions dans un article, *Kiev et le Congrès archéologique*, publié dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1874 (3). Dans des termes empreints de la plus chaleureuse sympathie, il décrivait Kiiv, dont, comme tant d'autres, il avait subi le charme. Il notait que le congrès s'était surtout passionné pour la publication des *Chansons historiques de la Petite Russie* (4). « Ces chansons », disait-il, « forment l'histoire politique de l'Ukraine et de ses longues souffrances » (5). L'année suivante, Rambaud publiait, dans la même revue, une vibrante étude sur les publications de la Société de Géographie de Kiiv, où il évoquait le souvenir de Mazeppa, « ce dernier champion de l'indépendance nationale » (6). En 1876, il abordait de nouveau la question ukrainienne. « La nation ukrainienne », disait-il, « est l'une des moins connues en Occident. Cela tient sans doute à ce que, depuis deux siècles, ses destinées

(1) Kiiv, 1874-1875. Ces chansons eurent le plus grand succès auprès des savants de l'Europe occidentale. *The Saturday Review* du 5 juin 1875 leur consacra un article intitulé *Historical poems of Little Russian People*.

(2) Voir *Rapport à S. E. M. le ministre de l'Instruction publique, sur une mission scientifique près le Congrès archéologique de Kiiv*, par M. Louis Léger, dans les *Archives des Missions scientifiques et littéraires*, III^e série, tome IV. Sur les études ukrainiennes de L. Léger, nous avons publié, dans une revue de Kiiv, une étude dont il a été rendu compte dans le *Monde slave* 1929, IV, pp. 317-320, par M. René Martel.

(3) Pp. 784-785. Voir aussi son article non signé dans le « Temps » du 9 octobre 1874.

(4) D'Antonovič et de Dragomanov, dont nous avons déjà parlé.

(5) *Loc. cit.*, p. 802.

(6) *L'Ukraine et ses chansons historiques. Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1875, pp. 801-836.

se trouvent confondues avec celles d'un autre peuple beaucoup plus puissant, cela tient aussi à ce qu'elle se trouve répartie entre trois couronnes distinctes » (1).

La même année paraissait, d'Émile Durand, la première étude sur Ševčenko, *Le poète national de la Petite Russie, Tarass Grigoriévitch Cheutchenko* (2).

Comme il était impossible d'éditer en Russie le *Kobzar*, les patriotes ukrainiens envoyèrent à l'étranger l'ethnographe Russov qui réussit à faire publier à Prague, la vieille capitale slave, chez Gregr, la première édition intégrale du chef-d'œuvre.

Émile Alexandre Durand (1838-1890) était originaire de Montpellier. Vers 1860 il enseignait le français à Pétersbourg, où il jouissait d'une certaine notoriété, due, en partie, à sa femme, qui avait écrit des romans assez lus pour l'époque. Sa maison était le rendez-vous de nombreux écrivains, tant Russes qu'Ukrainiens. C'est ainsi que Russov, et surtout sa femme, — qui professe encore à l'Université ukrainienne libre de Prague, — fournirent à Durand la documentation et même les traductions nécessaires à son article sur Ševčenko. La *Revue des Deux Mondes* accueillit cette étude un peu à la considération de Turgén'ev, dont les *Souvenirs sur Ševčenko* avaient été ajoutés à l'édition pragoise du *Kobzar*. Malgré ses imperfections, l'article de Durand peut être considéré comme le premier travail sérieux et documenté paru, non seulement en France, mais en Europe, sur le grand poète ukrainien. Cet essai, qui eut un grand retentissement, attira l'attention du plus réactionnaire des journaux russes, *Novoe Vremja*, dont un rédacteur affirma que le nom de Durand était un pseudonyme qui dissimulait un Ukrainien.

D'après nos recherches, le premier qui ait signalé Ševčenko en France est Leroy-Beaulieu, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 septembre 1873. « Ce poète ukrainien », écrivait-il, « a été soupçonné de songer à

(1) A. Rambaud. *La Petite Russie. Revue politique et littéraire*, 9 décembre 1876.

(2) *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1876, pp. 919-945.

ériger la Petite Russie en nation également indépendante de la Russie et de la Pologne ».

Peu de temps avant l'article de Durand avait paru, en avril 1876, à Paris, chez Victor Palmé, un élégant volume, *Voyage sentimental dans les pays slaves*, par Cyrille. Ce pseudonyme cachait un diplomate français, le baron Adolphe d'Avril, l'un des fondateurs de l'Alliance française, dont la bibliothèque et les papiers sont conservés aux archives du ministère des affaires étrangères. Il avait visité l'Ukraine à laquelle il consacrait un délicieux chapitre, et donnait une courte biographie de Ševčenko, avec quelques traductions de ses poésies, faites avec plus de goût et d'exactitude que celles de Durand (1).

Le succès du Congrès de Kiiiv, l'intérêt manifesté à l'Ukraine par l'Occident, ne pouvaient qu'inquiéter le gouvernement russe. La presse réactionnaire s'émut et commença une campagne contre la « Section du Sud-Ouest » et l'ukrainisme en général. La Section ukrainienne fut dissoute et la langue ukrainienne elle-même mise hors la loi. Cette interdiction fut promulguée 222 ans après que l'Ukraine s'était donnée librement, en nation indépendante et maîtresse de ses destinées, aux tsars de Moscou. On bannit cette langue, pour laquelle, en plein XVII^e siècle, Moscou avait des traducteurs, tout comme pour les autres langues étrangères. Elle avait été celle du premier centre de civilisation occidentale dans l'Europe de l'Est, quand la Moscovie était encore plongée dans les ténèbres de la plus épaisse barbarie. Elle avait été parlée à l'illustre Université de Pierre Moghila à Kiiiv, la seule institution de haute culture qui rayonnât sur l'Europe orientale et les Balkans.

(1) Vingt ans après, le même auteur faisait paraître, mais cette fois sous son nom véritable, dans la bibliothèque elzévirienne slave de Leroux, un délicieux ouvrage, *Slavy Decra. Choix de poésies slaves*. 50 pages étaient consacrées à l'Ukraine (pp. 116-166), avec de nouvelles et excellentes traductions de Ševčenko.

Il est curieux de noter que la première voix européenne qui ait fait mention de Ševčenko soit une voix allemande : un compte rendu sur la première édition des *Haldamaki* dans les *Jahrbücher für Slavische Literatur*, Leipzig, 1843, p. 81. Voir aussi « *Časopis Českého Musea* » 7845, III, 503.

Quand, en 1755, la première Université russe fut fondée à Moscou, on ne trouva dans le pays — Jakuškin, l'historien des Universités russes le déclare expressément — ni professeurs ni étudiants, et il fallut faire venir les uns et les autres de l'étranger.

A Ems, le 18 mai 1876, en pleine insurrection de l'Herzégovine, à la veille de la guerre contre la Turquie, alors que le gouvernement tsariste proclamait sa volonté « de libérer les frères slaves », Alexandre II signa le document suivant :

« L'Empereur daigne ordonner :

« 1° Est interdite l'introduction dans l'Empire, sans une autorisation spéciale de la direction de la presse, des livres et brochures, quels qu'ils soient, édités en langue petite russe (1).

« 2° Sont interdites l'impression et l'édition, dans l'Empire, des œuvres originales et des traductions dans cette même langue petite russe sauf a) les documents historiques, b) les œuvres de pure littérature, à la condition qu'à l'impression des documents historiques l'orthographe des originaux soit conservée entièrement, et que, dans les productions littéraires, aucune atteinte ne soit portée à l'orthographe russe. Le permis d'imprimer ces sortes d'ouvrages ne sera accordé qu'après décision de la direction des affaires de la presse.

« 3° Sont également interdites les représentations ou déclamations en langue petite russe, ainsi que l'impression de textes en cette langue accompagnant des notes de musique ».

Le gouvernement tsariste comprit si bien l'infamie de cet acte qu'il n'osa pas, en son temps, le publier. Au point de vue juridique, un doute subsista toujours, car on ne sut jamais si ce document était une loi, une instruction, ou autre chose. Quand, de temps à autre, l'étranger protestait contre cette mesure barbare, le gouvernement russe gardait le silence et ne se défendait point. Cette mesure resta cependant en vigueur pendant trente ans et pesa sur deux générations d'Ukrainiens : le nombre des illettrés monta à 80 %.

(1) Cette disposition visait les publications ukrainiennes de Galicie.

L'oukase était assez précis par lui-même, mais les dispositions en furent aggravées par d'innombrables annexes ou instructions explicatives. Il ne disait rien de la presse, des livres pour les enfants, des traductions : dans la pratique, toutes ces catégories furent interdites. La censure supprimait partout les mots d'Ukraine, de langue ukrainienne, même de langue petite-russe. Car l'ukrainien, prétendait-elle, n'était pas une langue, mais un dialecte du russe. La science officielle russe qui, au même moment, menait grand bruit autour des travaux de l'illustre slaviste Miklošič, se gardait bien de reproduire son jugement sur la langue ukrainienne. « *Indem ich die Sprachen nach der Nähe ihrer Verwandtschaft aneinander reihe, behandle ich dann das Kleinrussische, das auf dem Gebiete der Wissenschaft, wie die Untersuchung selbst darthut, als eine selbstständige Sprache und nicht als ein Dialekt der grossrussischen anzusehen ist* ».

Toute une jurisprudence, honteusement chicanière, se créa pour prohiber tout ce qui était écrit en ukrainien. Les manuscrits ukrainiens étaient censurés deux fois, dans le pays même, puis à Pétersbourg. On ne trouve qu'un seul exemple, dans toute l'histoire de l'Empire russe, d'une persécution aussi âpre et aussi obstinée : la jurisprudence concernant les Juifs. On en arriva à ce point de déraison que les compositeurs ukrainiens se virent obligés de rédiger le texte de leurs mélodies... en français.

Les conséquences de cette politique furent terribles. On ne saurait étouffer un mouvement national, surtout quand il s'agit d'une nation homogène de 40 millions d'individus. La jeunesse ukrainienne se lança avec une sorte de désespoir dans le courant révolutionnaire; les anciennes générations se groupèrent autour de la *Stara Gromada* de Kiiv pour essayer de sauver ce qui pouvait l'être encore des études ukrainiennes. Mais, au point de vue politique, tout était perdu. On ne pouvait plus s'occuper que de la « culture apolitique », — s'il est permis de forger, à l'image de l'étranger, ce barbarisme

commode, — archéologie, ethnographie, linguistique, art, pour conserver au moins ses bases scientifiques au mouvement ukrainien. Mais la terreur anéantissait toute activité vivante et créatrice, les recherches des savants prenaient un caractère livresque, analytique, presque sporadique. On n'osait plus s'élever jusqu'à la synthèse, et les hommes de cabinet se bornaient à accumuler les fiches.

Après de longues et patientes démarches, les intellectuels de Kiiiv furent autorisés, en 1882, à faire paraître une revue historique. Elle prit le nom d'*Antiquités kiéviennes*, *Kievskaja Starina*, sous la direction de l'historien Lebedincev (1826-1888). Elle était, bien entendu, rédigée en russe, ce qui ne l'empêcha pas de devenir, de 1882 à 1907, un trésor inestimable pour les études ukrainiennes. Ses travaux sont devenues classiques. Elle accorda une attention spéciale à la langue ukrainienne et rédigea, en particulier, le meilleur dictionnaire ukrainien que nous possédions encore, celui de Grinčenko (1). Mais les intellectuels groupés autour de la *Kievskaja Starina* s'abstenaient soigneusement de toute activité politique, et leurs monographies consciencieuses prirent insensiblement le caractère étroit et limité des simples études locales d'une érudition provinciale.

Les éléments les plus actifs de la nation ukrainienne se résignaient mal à la prudence de cette action temporisatrice. Ils réclamaient une direction plus résolument nationale, avec une orientation politique ferme. La *Kievskaja Starina* n'avait pas fait d'ailleurs la conquête des masses, car, pendant longtemps, elle ne compta pas plus de 500 abonnés. Quelques mécènes la faisaient vivre, mais elle ne pouvait suffire à une jeunesse enthousiaste qui cherchait l'occasion de manifester ses sentiments.

Cette occasion se rencontra en 1888. Cette année là, le gouvernement tsariste avait résolu d'inaugurer en grande pompe à Kiiiv une statue de Khmelnickij. Il n'avait certes pas en vue de célébrer en lui le héros national

(1) Kiiiv, 1907-1909, 4 volumes.

ukrainien, mais bien le politique, allié de Moscou, qui avait conduit son pays à l'union avec la Russie. Cette cérémonie visant les tendances séparatistes, les Ukrainiens s'abstinrent donc, démonstrativement, d'y prendre part et les fêtes eurent lieu avec le concours des seules autorités russes. Des hôtes étrangers étaient venus cependant à Kiiv à cette occasion. Ils reçurent un jour une proclamation, rédigée en français, par un « Comité national pour la restauration de la Grande Ukraine ».

Il va sans dire que ce comité était secret. Le texte de cette proclamation vaut d'être reproduit (1)

« A l'occasion de l'inauguration du monument érigé à Bogdan Khmelnickij, le Comité national pour la restauration de la Grande Ukraine a décidé d'appeler l'attention des Grandes Puissances et des nations slaves sur les deux points suivants :

« 1° L'Union des peuples de l'Ukraine avec les Russes n'a point été un acte de soumission de notre patrie. Sous le tsar Aleksej Mikhaïlovitch, elle avait plutôt la nature d'une fédération entre égaux.

« 2° Les vexations d'une russification brutale ont coûté bien des larmes à notre pauvre Ukraine.

« Il nous est défendu, dans notre propre pays, d'imprimer des livres et de négocier dans notre idiome. Nos nationaux périssent dans les tourments, dans les casernes et en Sibérie.

« Bien entendu la population de l'Ukraine, 25 millions d'habitants, proteste contre ces actes de terrorisme et espère que les nations professant l'humanité, qui ont délivré les Slaves des Balkans de l'esclavage exercé par les Musulmans orthodoxes, l'aideront aussi à secouer le joug des Tartares orthodoxes qui se nomment « Grands Russes ».

Ils ne faut pas exagérer l'importance de cet acte, qui émanait vraisemblablement de la jeunesse révolutionnaire. Mais les délégués de l'Europe purent se rendre compte de la façon dont l'Ukraine envisageait la situation qui lui était faite. Ce document avait, en réalité, la valeur d'un avertissement.

(1) Ce document a été publié par M. I. Kreveckij, historien ukrainien très distingué, conservateur de la bibliothèque de la Société Savante Ševčenko, à Lviv, dans la revue *Stara Ukrajna* dont il est le directeur. (1924, pp. 170-171). Nous avons corrigé ici les plus graves des fautes de français du texte, qui était, du point de vue de la langue, fort défectueux.

Cependant, en ces sombres années, le gouvernement tsariste était bien près de la victoire. Il aurait peut-être triomphé si l'Ukraine autrichienne n'avait pas existé. La Galicie devint alors, au point de vue politique et intellectuel, le Piémont de l'Ukraine. Même sous un empereur allemand qui déclarait à Strossmayer : « Je préfère monter la garde devant la tente du roi de Prusse plutôt que d'être empereur des Slaves », la vie de l'Ukraine était possible. Elle était plus libre que sous la domination d'un empereur slave qui se piquait d'être le protecteur de tous les Slaves. Pour l'Ukraine, les Habsbourg valaient mieux que les Romanov.

Dans l'Autriche-Hongrie d'après la catastrophe de Sadova, régie par le fameux Compromis austro-hongrois, l'Autriche vivait sous l'empire de la Constitution du 21 décembre 1867, qui, en principe au moins, reconnaissait l'égalité de toutes les nationalités cisleithanes (1). En pratique, il est vrai, l'aristocratie foncière et la haute bourgeoisie dominaient la vie publique. En Galicie, les Polonais se rangèrent aux côtés de Vienne et devinrent les maîtres de la province. La population ukrainienne, aussi nombreuse que la polonaise, n'était représentée, au Parlement de Vienne que par une dizaine de députés. A la Diète provinciale de Galicie, elle n'arrivait à obtenir qu'un dixième des sièges. La lutte entre Ukrainiens et Polonais continuait, mais dans des formes constitutionnelles et parlementaires. En tout cas, les Ukrainiens avaient toute liberté sur le terrain intellectuel. Reconnaisant l'inutilité de la lutte en Russie, et en prévision de nouvelles représailles, les hommes politiques de la Grande Ukraine résolurent de s'assurer, en Galicie, à l'abri du danger, un centre d'études ukrainiennes qui rayonnerait sur tous les pays ukrainiens.

Quelques patriotes ukrainiens, surtout Alexandre Konisky (1836-1900) et Mme Elisabeth Miloradovič, réunirent des fonds qui permirent de créer, à Lviv, le 11 décembre 1873, la Société Ševčenko, qui était appelée

(1) Loi sur les droits des citoyens, art. 19.

à jouer un rôle capital. Ses statuts déclaraient que « son but était de favoriser le développement de la littérature ukrainienne. » L'acte d'Ems et l'interdiction, en Russie, de la langue ukrainienne, devaient, par contre-coup, augmenter encore l'importance de cette association. Quand la guerre russo-turque de 1877 commença, les Ukrainiens firent des vœux pour la défaite de la Russie, espérant qu'elle entraînerait la débâcle du tsarisme et la libération de l'Ukraine. Mais la Russie ne comprit pas le nouvel avertissement que lui donna cette guerre.

VII

Michel Dragomanov.

A côté et en dehors de Kiiiv et de Lviv, un troisième centre ukrainien, dont l'importance a été considérable, se fonda à Genève. La ville de Calvin offrit asile à l'ukrainisme persécuté et lui assura le rayonnement de son influence et de ses sympathies, toujours acquises aux nations opprimées. Le professeur Michel Dragomanov (1841-1895) prit la tête de ce mouvement.

Ce nom doit retenir l'attention de tous ceux qui étudient l'évolution sociale de l'Europe orientale au XIX^e siècle. Pour les Ukrainiens, Dragomanov est le plus grand théoricien de la conception nationale. Pour les Russes, laissons la parole à M. Struve, au Struve libéral, qui rédigeait à Stuttgart, à la veille de la Révolution de 1905, cette revue *Osvoboždenie* qui était considérée comme la tribune la plus autorisée du libéralisme russe : « Dragomanov », écrivait-il, « est le premier qui ait expliqué à la société russe le sens et l'importance du régime constitutionnel » (2).

Les vastes connaissances de Dragomanov lui ouvraient les domaines les plus différents, études historiques, ethnographiques, littéraires, philosophiques. sociales, et même scientifiques et philologiques. De tous

(1) Voir *Le Monde Slave*, 1930, IV, pp. 46-248.

(2) *Osvoboždenie*, n° 72.

les chefs ukrainiens, il était le plus connu en Europe, où il avait noué des relations personnelles avec les milieux scientifiques et socialistes. Son action sur l'évolution des idées en Russie pourrait faire l'objet de recherches très intéressantes, mais nous n'avons à considérer ici que son rôle dans le mouvement national ukrainien.

Bien qu'elle se rattachât à l'ancienne noblesse ukrainienne, la famille de Dragomanov, établie depuis longtemps dans la province de Poltava, n'avait jamais exercé de fonctions importantes et vivait modestement dans un effacement volontaire. Un des oncles de Dragomanov avait fait partie des Décembristes en qualité de membre de la Société des Siaves Unis. En 1859, Michel Dragomanov entra à l'Université de Kiv et devint bientôt l'un des chefs des étudiants nationalistes ukrainiens. Au mois de mai 1861, il prit la parole pour célébrer ševčenko quand la dépouille du poète, ramenée de Pétersbourg, fut, après avoir été arrêtée à Kiv, conduite à Kaniv, sa dernière demeure. Deux ans plus tard il achevait ses études universitaires et soutenait une thèse sur « la question de l'importance historique de l'Empire romain et Tacite ». Reçu docteur par acclamation, la chaire d'histoire générale lui était confiée, ce qui ne l'empêchait pas de commencer son œuvre de publiciste.

Il part pour l'étranger au début de 1870, visite l'Italie et publie à Florence sa retentissante étude *Movimento letterario Ruteno in Russia e Galizia*, dans les fascicules de février et mars de la *Rivista Europa* de Gubernatis (1). C'était au fond l'histoire du mouvement littéraire ukrainien après Kotljarevskij révélée, pour la première fois, à l'Occident. Dragomanov attachait à cet essai, et avec raison, une grande importance. Il écrivait, le 8 mars, à l'un de ses amis : « Mon *Movimento* a fini d'être imprimé hier. Ces jours-ci, les tirages à

(1) 1873. Pp. 476-489; pp. 63-90. En prévision de protestations possibles des Russes ou des Polonais, l'administration de la revue déclarait qu'elle avait inséré l'article de Dragomanov *per amore della verità e della giustizia*, mais qu'elle était prête à accueillir les thèses adverses.

part seront prêts. J'en enverrai en France et en Angleterre : j'en attends un bon effet... » (1). L'auteur avait vu juste : le 16 avril 1873, la *République française* de Gambetta publiait un long feuilleton non signé, œuvre de Louis Leger, sur la « littérature ruthène » (2).

Tout en fréquentant les bibliothèques, Dragomanov, au cours de son voyage, s'intéressait aussi à la vie politique des pays où il s'arrêtait. A Berlin, il fréquentait les réunions socialistes, à Zurich, il entraînait en relations avec les révolutionnaires russes, si nombreux alors en Suisse.

De retour à Kiiiv à la fin de 1873, il y collabore à un journal russe, *Kievskij Telegraf*, le *Télégraphe de Kiiiv*, de tendances ukrainophiles, et prend une part active au développement de la « Section du Sud-Ouest » dont nous avons parlé. Au Congrès archéologique de 1874, c'est surtout lui qui souleva la question, ardemment discutée, des rapports des bylines russes avec les *duma* ukrainiennes (3).

Mais les soupçons du gouvernement russe étaient déjà éveillés et une surveillance commença autour de Dragomanov, qu'un *oukase* d'Alexandre II ne tarda pas à chasser de sa chaire. Au mois de juillet 1876, il lui fut interdit de résider dans la capitale ou les villes importantes de l'Empire, en même temps qu'une instruction secrète était adressée à tous les gouverneurs pour leur prescrire « de refuser un passeport pour l'étranger au ci-devant professeur à la Faculté des Lettres de Kiiiv, Michel Dragomanov ». Elle venait trop tard, le « ci-

(1) Voir le recueil *Za sto lit*, t. I, p. 117, publié à Kiiiv par Michel Hruševskij.

(2) Leger consacra à cette étude un autre feuilleton dans la *Revue critique d'histoire et de littérature*, 23 août 1873, pp. 133-135.

(3) Le grand philologue russe O. Miller affirma que les chants historiques de l'Ukraine avaient la même origine que ceux de la Russie. Dragomanov et Ziltec'kij étaient d'un avis contraire et considéraient les *duma* ukrainiennes comme une forme de poésie originale et propre à leur pays. Voir sur ces débats *Revue des Questions historiques*, 1875, p. 275. Ce compte rendu est du P. Martinov, jésuite d'origine russe, qui a rédigé entre autres le catalogue des manuscrits slaves de la Bibliothèque Nationale.

« devant professeur » n'avait plus à redouter les rigueurs du gouvernement tsariste.

Au retour de son voyage à l'étranger, Dragomanov avait insisté, auprès de ses amis, sur l'importance qu'il y aurait à assurer une tribune libre à l'ukrainisme. Cette suggestion, discutée à la *Stara Gromada*, fut acceptée quand les représailles russes devinrent inévitables. La *Stara Gromada* donna mandat à Dragomanov d'aller défendre en Europe l'Ukraine ou plutôt l'ukrainisme. Sa mission avait un double objet : publier tout ce qu'il était interdit d'éditer en Ukraine, les livres d'histoire, de politique et de belles lettres si nécessaires à la cause ukrainienne, et faire connaître cette cause à l'opinion européenne. Le but visé pouvait être atteint par une revue, dont Dragomanov serait l'animateur et qui serait pour l'Ukraine ce qu'avait été le *Kolokol* de Herzen pour la Russie. Les fonds devaient être fournis par la *Stara Gromada*.

Ses membres se rassemblaient donc, les derniers jours de février 1876, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, pour déjouer la surveillance policière, sous la présidence de Dragomanov, afin de mettre au point le plan de l'action prévue à l'étranger. C'est à une de ces réunions que le célèbre compositeur Lysenko écrivit, sur les vers de Ševčenko, « Nous rencontrerons-nous encore, — Ou serons-nous séparés à jamais ? », la musique de la mélodie qu'il dédia à Dragomanov (1).

Au début de mars 1876, celui-ci quittait pour toujours l'Ukraine et commençait son apostolat à travers l'Europe. Après la disparition des derniers mazeppistes, il y avait exactement cent ans que l'Ukraine n'avait plus envoyé à l'étranger ses chefs pour la défendre. Jamais Dragomanov ne devait revoir sa patrie et sa dépouille est demeurée, comme autrefois celles des mazeppistes, en terre étrangère, à Sofia.

Il s'installa à Genève, où il resta treize ans, les an-

(1) Voir Žitec'kij, *Ostannij vizd M. Dragomanova za kordon*, (*Le départ de M. Dragomanov pour l'étranger*), dans la revue *Ukraïna* de Kijiv, 1926, n° 2-3, p. 37.

nées de sa plus grande activité intellectuelle et politique. En 1889, le gouvernement bulgare lui offrit, à l'Université de Sofia, une chaire qu'il occupa de façon brillante. Mais il mourut, prématurément, à l'âge de 54 ans (1).

Un des buts de Dragomanov était de défendre ou plutôt de faire connaître l'Ukraine à l'étranger. Il était donc nécessaire de renouer une tradition interrompue depuis longtemps. Après l'action si énergique du hetman Philippe Orlik, successeur de Mazeppa, et de son fils Grigor, mort en 1759, la voix de l'Ukraine s'était éteinte en Europe. Dragomanov agit vite et résolument.

Au mois de juin 1878 eut lieu, à Paris, pendant l'Exposition universelle, un congrès littéraire international sous la présidence de Victor Hugo et de Turgén'ev. Dragomanov profita de cette occasion pour élever une protestation contre l'acte d'Ems. Il nous a raconté, dans un de ses ouvrages, son odyssée et son intervention au congrès (2). Avant de se mettre en route il avait publié à Genève une brochure intitulée *La littérature oukrai-nienne proscrite par le gouvernement russe. Rapport au congrès littéraire de Paris (1878)* (3).

Parti de Genève avec un stock important de brochures, il se vit dépouillé, à la frontière française, de toute cette littérature. Elle lui fut cependant expédiée assez à temps par la poste pour qu'il lui fût possible de distribuer ses manifestes aux membres du congrès. Dès l'ouverture des travaux, Dragomanov avait su toucher la presse. *La République française* du 18 juin 1878, le *Journal des Débats*, du 23 juin, *Le Temps*, du 20, *Le Mot d'ordre*, du 17 juin, reproduisirent des extraits de son rapport, et *Le Mot d'ordre* ajouta : « Sous nos yeux, un des gouvernements les plus despotiques de l'Europe ruine la culture d'un peuple qui compte de nombreux

(1) Dragomanov eut pour successeur dans sa chaire de l'Université de Sofia P. N. Miljukov.

(2) *Pis'ma K. Dm. Kavelina i' Iv. S. Turgén'eva k Al. Iv. Gercenu. Izdal M. Dragomanov. Lettres de K. D. Kavelin et d'Iv. S. Turgén'ev à Al. Iv. Herzen*, publiées par M. Dragomanov. Genève, 1892.

(3) 1 vol. in-16, 42 pp. Genève, Georg.

millions d'individus et dont les tendances démocratiques ne plaisent pas aux aristocrates pétersbourgeois ».

Alfred Rambaud avait réservé le meilleur accueil à Dragomanov, qu'il avait connu, quatre ans auparavant, au congrès archéologique de Kiiv. L'historien français reçut le proscrit de la façon la plus chaleureuse, élargissant le cercle de ses relations, le recommandant partout comme « le patriote savant et infatigable de l'Ukraine. » De Genève, Dragomanov, en deux ans avait déjà su se lier avec tous les ethnographes et les amateurs de folk-lore de l'Europe entière. Il inspirait, fournissait de documentation tous les ouvrages qui avaient trait à l'Ukraine, honnêtement, en savant impartial : c'est ce qui faisait sa force. Nous avons vu quel profit Leger et Rambaud ont tiré de ses informations. Elisée Reclus, qui était un de ses grands amis, a largement utilisé ses indications pour la partie de sa célèbre *Géographie* qui concerne l'Ukraine (1). Benoît Malon, cette noble figure du socialisme français, avait ouvert à Dragomanov sa *Revue socialiste* et l'avait mis à contribution pour son *Histoire du Socialisme*, qui fut un des événements du temps (2). Malon y avait consacré tout un chapitre au mouvement ukrainien, d'après les documents de Dragomanov, jusques et y compris le développement de l'action du chef ukrainien à Genève. Les articles de Dragomanov et ce chapitre de l'*Histoire du socialisme* signalèrent pour la première fois à l'opinion démocratique européenne la grave question des nationalités dans l'Empire des tsars (3). Charles Vogel (4), Leroy-Beaulieu, de Gubernatis, Ralston, Deniker dans ses *Races de l'Europe*, Marc Monnier et le slaviste anglais Morfill (5), pour nous

(1) La correspondance d'Élisée Reclus est conservée à la Bibliothèque nationale, mais les lettres de Dragomanov y manquent.

(2) Paris, 1884.

(3) Nous avons découvert et publié, en 1927, une lettre inédite de Dragomanov à Reclus ou Malon (l'adresse manque). Voir *Ukrains'ki Visti*, Paris, n° 34, 25 juin 1927.

(4) *Le Monde terrestre*, Paris 1881, t. III, 1^{re} partie, pp. 22-26, 283-289; 307-323.

(5) *A Cossak poet* (Ševčenko), dans *Macmillan's Magazine*, avril 1886. Voir aussi une brochure, *The russian language and its dialects*.

borner aux plus grands noms, ont utilisé la documentation et les conseils de Dragomanov. Si ces hommes, de véritables savants, ont accepté l'aide du leader ukrainien, c'est qu'ils étaient assurés de sa probité scientifique. Même dans ses œuvres de publiciste, Dragomanov n'oublia jamais l'éminente dignité de la vérité, à laquelle il sacrifiait, le cas échéant, les exigences de la politique. Il avait coutume de dire : « A une cause pure il faut des mains pures ». Il n'a jamais été « un clerc qui trahit », et la science ne fut pas à ses yeux la servante de la politique, mais une explication et une leçon continue pour la pratique du pouvoir.

Voilà pourquoi les plus grands savants de l'Europe ne craignaient pas de recourir aux lumières de Dragomanov et même d'accepter ses conseils. Nul doute qu'il eût écarté avec horreur une bonne partie de cette *Kriegsliteratur* dont les excès se sont fait sentir bien longtemps après la cessation des hostilités, obnubilant la conscience des savants, créant en eux une véritable psychose, troublant ainsi le mouvement ukrainien lui-même. Au temps de Dragomanov, le monde savant savait discerner le vrai du faux et ne se payait pas de raisons politiques. La conscience scientifique de Dragomanov, son inaltérable probité ont été les facteurs déterminants de son succès.

Enfin l'action du défenseur de la cause ukrainienne en Europe, du représentant responsable de l'Ukraine devant l'étranger, marchait de pair avec le développement de ses théories sur le mouvement ukrainien.

Il est encore aujourd'hui très difficile de se faire une idée complète de l'œuvre de Dragomanov. Beaucoup de ses articles, dispersés dans des journaux ou des revues maintenant introuvables, n'ont pas encore été recueillis. Les deux volumes d'œuvres complètes, publiés en russe, à Paris, en 1905-1906, par la rédaction d'*Osvoboždenie*, ne peuvent pas nous donner un ta-

bleau véritable de l'activité de Dragomanov (1). La meilleure source d'information reste sa revue, *Hromada*, qu'il faisait paraître à Genève.

Elle était bien, comme l'avait voulu son fondateur, la seule tribune vraiment libre de tous les pays ukrainiens. Dragomanov en complétait l'action par des brochures et des livres, il écrivait dans les journaux et revues de Galicie, et même, sous un pseudonyme, dans le *Kievskaja Starina*. Sa correspondance, restée encore en partie inédite, est une source admirable, car elle est la correspondance d'un homme d'action et d'un philosophe politique (2).

Les vues de Dragomanov sur le mouvement ukrainien procédaient du positivisme d'Auguste Comte, des rationalistes français du XVIII^e siècle, parmi lesquels il estimait particulièrement Montesquieu (3), des théories de Herder sur le progrès, des socialistes français. Mais son socialisme était très particulier. Il concevait une libre union de groupements, (*gromada*), composés de personnes libres, où dominerait l'égalité et qui seraient régis par une économie commune (4). Mais, comme le socialisme était encore trop éloigné, il fallait renverser le tsarisme et proclamer la République.

(1) *Sobranie političeskikh sočinenij*. T. I, 1905, VII-375 pp. T. II, 1906, LIX-874 pp.

(2) Dragomanov avait groupé autour de lui, à Genève, plusieurs amis dont le plus marquant, Podolinskij, était un homme remarquable, trop tôt enlevé par une mort prématurée. Voir, sur ce cercle de Genève, un beau travail de M. Hruševskij, paru à Vienne en 1922 : *M. Dragomanov i ženevskij socialističnij gurtok*, 212 pp. On y trouve plusieurs articles de Dragomanov et de ses amis, devenus très rares, entre autres le manifeste paru dans le premier numéro de la *Hromada*. — La bibliographie détaillée des œuvres de Dragomanov, jusqu'à sa mort a été faite par son élève Pavlik : *M. P. Dragomanov*, Lviv 1896 XXXIV+330 pp. L'Académie des Sciences de Kiev doit publier une édition complète des œuvres de l'apôtre ukrainien. On devra rechercher également ce que sont devenues les archives de Dragomanov à Sofia. Sa fille avait épousé le professeur Šlišanov, de Sofia, qui fut ministre de l'Instruction publique en Bulgarie.

(3) On trouve des aperçus intéressants sur les *Causes de la grandeur et de la décadence des Romains* dans la thèse de Dragomanov, *loc. cit.*, pp. 218-219.

(4) Voir par exemple le manifeste du premier numéro de la *Hromada*. Ces idées ont une certaine analogie avec les principes qui régissaient l'ancienne *Sić* des Zaporogues.

Au point de vue social, Dragomanov est partisan, non d'une révolution, mais d'une évolution partant des couches inférieures de la population (1). Proudhon, qu'il estimait beaucoup, avait inspiré cette conception, comme d'ailleurs l'idée fondamentale d'une fédération libre des *gromada* (2). L'idée d'une sorte de fédération des classes laborieuses délivrées des privilégiés appartient à la fois à Proudhon et à la Confrérie de Cyrille et Méthode.

Pour fixer et clarifier ces idées, Dragomanov publia un ouvrage, *Vi'na spilka* (3), qui peut être considéré comme une Constitution idéale. Toute la Russie libérée des tsars deviendrait une république fédérative, qui comprendrait 20 pays, dont l'Ukraine engloberait 4. Cette république serait gouvernée par une *Duma* fédérale au-dessous de laquelle seraient placées les *Duma* des pays.

Dragomanov était donc un fédéraliste. Pour lui, le nationalisme était un fait qui, si on l'ignorait, était susceptible de nuire au progrès de la nationalité elle-même et partant au progrès général. Mais l'idée nationale seule ne saurait conduire les hommes à la liberté, et à la vérité ni les bien conseiller pour gérer les affaires de l'État. Il faut donc chercher un principe supérieur qui s'élève au-dessus des conceptions des nationalités particulières et puisse les concilier si elles s'opposent l'une à l'autre. Ce principe supérieur, cette vérité qui domine toutes les autres, c'est l'humanité, la fraternité mondiale, la reconnaissance, par tous les hommes, à toutes les nationalités, du droit de libre développement et de libre progrès (4).

(1) Dragomanov était très attaché aux principes démocratiques. Le premier article de sa Constitution mentionnait les Droits de l'homme et du citoyen, droits imprescriptibles, qu'aucune loi ne pouvait abolir.

(2) Dragomanov jugeait très sévèrement la politique centraliste de la Convention.

(3) *L'association libre*.

(4) *Čudac'ki dumi pro Ukraïns'ku nacional'nu spravu*. (Idées originales pour le gouvernement national de l'Ukraine). C'est l'une des meilleures œuvres de Dragomanov, écrite en 1891.

Comme suite logique de ce principe, le théoricien ukrainien ne reconnaît comme légitime que le mouvement national né de l'oppression d'un peuple par un autre. Tout mouvement national qui tendrait, inversement, à instaurer un esclavage ou une oppression dans une autre nation est condamnable et doit être combattu. Comme exemple, Dragomanov citait le cas de l'Alsace-Lorraine :

« Voici que maintenant les Allemands ont pris à la France l'Alsace-Lorraine, sans consulter ses habitants, mais au contraire nettement contre leur volonté. Chaque fois qu'ils le peuvent, les Alsaciens-Lorrains déclarent qu'ils veulent faire retour à la France, mais les Allemands leur répondent : « Vous êtes Allemands, par votre nationalité, vous êtes nos frères de race et de langue, donc vous devez faire partie du même État que nous et vous ne devez pas être avec les Français ». Ah ! la belle fraternité qui s'affirme contre la volonté d'un peuple ! » (1).

De même que la nationalité, la langue ne saurait être une fin en soi, « car la langue est le serviteur de l'homme et non son maître. » Le but suprême à atteindre est le progrès qui ne saurait être réalisé que par l'idée de fédération. Dragomanov n'était pas hostile cependant, en principe, au séparatisme (2).

Quels sont maintenant les vues essentielles de Dragomanov sur l'histoire de l'Ukraine ?

La période la plus féconde de cette histoire est celle de la fédération des pays ukrainiens avec la Lituanie, car c'était vraiment une fédération libre. Mais l'union des pays ukrainiens et lituaniens avec la Pologne (1569) a été une catastrophe pour tout l'Est européen :

« Les politiques polonais voulurent non une fédération, mais une assimilation des peuples, et ainsi ils préparèrent la chute de l'union qui devait entraîner la ruine de la Pologne elle-même. Cette dernière s'était trop laissé attirer par les pays de

(1) *Čudac'ki dumy*. A cette occasion Dragomanov a critiqué sévèrement le nationalisme impérialiste allemand qui suivit 1870.

(2) *Liści na Nadniprjans'ku Ukraïnu*. (Lettres à l'Ukraine trans-Dniéprienne). Elles ont été écrites en 1894, mais nous les citons d'après l'édition parue à Kiïv en 1917, p. 46.

l'Est de l'Europe, tandis qu'elle se détournait des régions mieux désignées pour une union avec elle, Silésie, Bohême, Hongrie, où, pendant ce temps le germanisme réussissait déjà à pousser de profondes racines et s'apprêtait à commencer l'offensive contre la nouvelle Pologne » (1).

Pour la Russie, Dragomanov estimait « que le *Drang nach Osten* polonais conjugué avec les offensives des Turcs et des Tatars avait rendu précaire la possibilité d'une existence entièrement indépendante de l'Ukraine. Cette considération explique l'union avec Moscou (2). Mais tout en retrouvant cette cause, Dragomanov intitulait la période d'union de l'Ukraine avec la Russie « le temps perdu » (*propaščij čas*), perdu pour l'idée nationale et la civilisation ukrainienne. Car Moscou n'avait pas su comprendre mieux que la Pologne :

« Les politiques polonais avaient appliqué à la Russie Blanche et à l'Ukraine la mesure de la République de la *szlachta* et de l'intolérance catholique; les Moscovites voulurent la faire passer sous la toise de la monarchie des boyars et de l'intolérance du cérémonial orthodoxe » (3).

« Toute l'histoire de la Russie », écrit-il ailleurs (4), « n'est autre chose qu'une longue suite de malheurs qui s'abattent sans relâche sur ce pays par suite de son impuissance à se fédérer. »

... « Toute l'histoire de l'État russe n'est que dévastation, pillage et tromperie des pays qu'il conquiert, et pas du tout « ce rassemblement de terres » dont il a été tant parlé, dans le dessein prétendu de donner aux peuples la culture européenne et de les combler de tous les biens » (5).

En ce qui concerne l'Ukraine pareil paradoxe est insoutenable, car elle possédait, et depuis longtemps, une civilisation très avancée, vraiment occidentale : « La fenêtre ouverte par Pierre sur l'Europe n'a pas été si précieuse pour l'Ukraine. Bien avant qu'elle eût vu apparaître la trique de Pierre, notre

(1) *Istoričeskaja Pol'sa i velikorusskaja demokratija* (La Pologne historique et la démocratie grand-russe). Cette œuvre classique de Dragomanov posait le problème ukrainien en face de la Russie et de la Pologne. Elle n'a rien perdu de son actualité. Elle parut d'abord, en 1881-1882, dans *Vol'noe Slovo* (La Parole libre), puis en volume en 1882.

(2) *Vol'noe slovo*, 1882, n° 31, p. 6.

(3) *Istoričeskaja Pol'sa...* loc. cit.

(4) *Vol'noe slovo*, 1882, n° 38, p. 8.

(5) *Gromada*, n° 2, p. 395.

Pierre Moghila avait étudié à Paris (1)... Quarante ans avant Pierre I^{er}, notre Nemirič propageait en Hollande les idées fédéralistes et libérales » (2).

Dragomanov reprochait à Moscou son centralisme qui s'opposait à tout progrès en Ukraine. Il considérait en effet que l'évolution historique de l'Ukraine se rapprochait plutôt de celle de l'Europe occidentale que de celle des régions orientales. Mais l'Ukraine avait été empêchée d'adopter les formes de la vie de l'Occident. « Les Républiques cosaques de l'Ukraine étaient plus près du régime politique idéal que cet Empire russe où « prospère » l'Ukraine d'aujourd'hui » (3).

Tout en attaquant la Russie tsariste, Dragomanov rendait justice à la littérature du peuple russe. Les *Cudac'ki dumy* ont précisément été écrites pour ramener le sentiment public ukrainien à une appréciation plus équitable de la réalité. Une revue ukrainienne de Galicie, *Pravda*, avait violemment pris à parti la littérature russe et s'indignait de son succès en Europe. Comme il arrive au cours de polémiques exaspérées, elle passait la mesure en affirmant que les œuvres littéraires des Russes avaient été écrites « par et pour des Asiatiques au sang jaune, etc... »

Dragomanov réagit vivement : sa loyauté naturelle ne pouvait souffrir, comme il disait « le mensonge et les déclamations de la haine ». Il expliquait au contraire, de la manière la plus intelligente, les raisons du succès de Turgén'ev, de Tolstoï et de Dostoïevski en Europe.

« Les Moscovites qui créèrent l'État russe eurent très longtemps un État puissant, qui n'était soumis à personne et que personne ne menaçait. Aussi devaient-ils ignorer ce nationalisme violent qui est le propre des peuples opprimés. La littérature russe, apparue à une époque beaucoup plus tardive que les littératures des autres peuples slaves, a été aussi plus saine, car elle s'est mise aussitôt à traiter les idées générales

(1) Ce fait n'a pas été prouvé. On sait seulement, d'une façon certaine, que Pierre Moghila a été l'élève du collège de La Flèche.

(2) *Gromada*, n° 2, p. 425.

(3) *Vol'noe slovo*, 1881, n° 50.

qui appartenait à l'humanité tout entière... Cette littérature est intéressante pour les Européens, car ils y retrouvent leurs propres idées, mais exprimées d'une façon différente » (1).

Qu'elles fussent éditées à Lviv ou à Genève, les œuvres de Dragomanov étaient, naturellement, interdites dans l'Ukraine russe et ne pouvaient parvenir jusqu'au grand public. Seule une minorité d'intellectuels, résolus à se les procurer par tous les moyens, était à même de suivre ses efforts, et son autorité, parmi eux, était considérable : « Ce n'est pas en vain », écrivait Željabov à Dragomanov, « qu'à beaucoup de gens, en Ukraine, vous appellent *bat'ko* (le père) » (2). Mais cette influence restait purement intellectuelle, car, au cours des années 80, il n'y avait pas en Ukraine de parti politique susceptible de réaliser le programme de Dragomanov. La *Stara Gromada*, qui avait envoyé Dragomanov organiser à l'étranger la propagande ukrainienne, s'était écartée de la politique par crainte des représailles du tsarisme. Elle se mit à évoluer tant et si bien qu'entre elle et Dragomanov s'ensuivit une rupture, au moins dans l'ordre des idées. Mais, en dehors de la *Gromada*, il existait, dans toute l'Ukraine, des associations de jeunes gens qui suivaient ardemment la pensée du maître. Ces cercles de dragomanovistes ont fourni, à la fin du siècle, l'élite du mouvement révolutionnaire ukrainien.

L'influence de Dragomanov a été, par contre, immédiate et directe sur la Galicie ukrainienne, à tel point qu'on l'y nommait volontiers « Michel de Galicie » (*Mikhajlo Galic'ki*). Le mouvement ukrainien de Galicie avait été conduit, jusqu'alors, par des éléments cléricaux; Dragomanov, par ses écrits aussi bien que par sa correspondance personnelle, réussit à le laïciser et à le gagner aux idées démocratiques. Il avait trouvé sur place de précieux collaborateurs, au premier rang desquels il convient de citer Ivan Franko. Franko (1856-1916), le grand homme de l'Ukraine occidentale, à la

(1) *Čudac'ki dumy*, pp. 24-25.

(2) *Byloe*, Pétersbourg, 1908, III, p. 72.

fois savant, publiciste, et poète — le plus remarquable après Ševčenko — s'adonna avec une sorte de ferveur au culte de Dragomanov (1). Dans toute la Galicie, on chantait ces vers de Franko, qui étaient devenus l'hymne national de l'Ukraine occidentale :

« Ce n'est plus le temps, ce n'est plus le temps, ce n'est plus
[le temps,

De servir le Moscovite et le Polonais.

Elle a pris fin, la vieille iniquité de l'Ukraine.

Il est temps pour nous de vivre pour l'Ukraine.

Ce n'est plus le temps, ce n'est plus le temps, ce n'est plus
le temps,

De verser notre sang pour les barbares

Et d'aimer un tsar qui dépouille notre peuple.

C'est pour l'Ukraine qu'est notre amour.

.....

Nous tomberons pour te conquérir, ô ma patrie,

Le bonheur, la liberté et l'honneur !

Voici une autre poésie bien connue qui célèbre l'unité de l'Ukraine :

« Elles tomberont, les chaînes séculaires, ils se réveilleront
[nos hommes,

Elles tomberont, les chaînes séculaires, les lourdes chaînes,

Invaincue, malgré ces ennemis cruels l'Ukraine se lèvera.

Elle se lèvera, notre glorieuse mère l'Ukraine, heureuse et
[libre,

De la Kuban au San, une et indivisible.

Autour de Franko et de Pavlik, un autre élève de Dragomanov, se groupaient tous les hommes qui voulaient réaliser, en Galicie, le programme de l'apôtre de Genève. Ils luttèrent contre le cléricalisme et l'opportunisme et s'efforçaient de faire l'éducation des paysans, cette force essentielle de la nation ukrainienne : c'était, au fond, ce peuple des campagnes, cette paysannerie énergique et obstinée, qui tenait le mieux tête aux tsars et à la noblesse polonaise.

(1) *La nation tchèque* de Paris, a publié, le 15 septembre 1916, un article nécrologique très chaleureux consacré à Franko. Cet article n'est pas signé, mais l'auteur connaissait bien le mouvement national ukrainien, et son étude porte à la fois sur la vie et l'action de Franko.

En 1890, Franko et Pavlik réussirent enfin à fonder en Galicie un parti radical ukrainien dont le programme essentiel était de faire l'éducation politique des masses. Le père spirituel de ce parti était toujours Dragomanov qui inspirait l'organe du parti *Narod (Le Peuple)*, et même y collaborait.

La Galicie de cette époque connaissait « une ère nouvelle ». La monarchie des Habsbourgs, et en particulier son ministre des affaires étrangères, Kálnoky, avait acquis, dès 1885, la conviction qu'un conflit avec la Russie était inévitable. Dans ces conditions, la question de la Galicie orientale, pays frontière, prenait une importance exceptionnelle. La situation était délicate. Si on continuait à abandonner la Galicie à la noblesse polonaise, on pouvait craindre que les Ukrainiens ne se tournassent du côté de la Russie. D'autre part Vienne était trop liée avec l'aristocratie polonaise pour se risquer à accorder aux Ukrainiens ce partage ethnographique de la Galicie qu'ils réclamaient depuis un siècle. Elle eut recours alors à sa méthode préférée et tenta de réaliser une combinaison, une « entente » entre Ukrainiens et Polonais.

Un Polonais, le comte Casimir Badeni, bien connu de tous ceux qui ont étudié l'Autriche-Hongrie à la fin du siècle dernier, fut nommé gouverneur de Galicie et chargé d'inaugurer « l'ère nouvelle ». De longs pourparlers entre les Polonais et le parti populaire ukrainien (*Narodovci*) aboutirent, en fin de compte, à des concessions peu importantes aux Ukrainiens. Le parti radical ukrainien, conseillé et soutenu par Dragomanov, entama une vigoureuse et fructueuse campagne contre cette collusion entre les éléments cléricaux ukrainiens et la noblesse polonaise.

A la mort de Dragomanov, le parti radical ukrainien de Galicie se décomposa. Une fraction, groupée autour de Pavlik conserva l'ancien programme, une autre fonda le parti social-démocrate ukrainien, une troisième, avec les éléments de gauche des *Narodovci*, constitua un grand parti national démocrate.

Il n'est donc pas exagéré de dire que Dragomanov a été le plus grand homme politique ukrainien du XIX^e siècle, et aussi un homme d'une moralité très haute, que ses adversaires eux-mêmes reconnurent toujours. Il n'a pas trahi la devise de ses jeunes années : « A une cause pure, il faut des mains pures ».

VIII

Les dix dernières années (1890-1900). Les nouvelles puissances intellectuelles en Ukraine. Les relations entre l'Ukraine russe et l'Ukraine autrichienne. Michel Hruševskij. Les anniversaires de 1898. L'organisation du parti national démocrate en Galicie. Constitution, en Ukraine, du parti révolutionnaire ukrainien avec le programme d'une Ukraine unie et indépendante.

A la fin des années 80 se dessine, dans les milieux ukrainiens de Russie, une réaction contre l'« apolitisme » des anciennes générations qui, groupées autour de la *Kievskaja Starina*, présidaient aux destinées du mouvement national. On leur demande, de toutes parts, de placer la question ukrainienne sur le terrain politique. Ainsi Grinčenko (1863-1910), écrivain et publiciste de talent, proteste contre l'inertie de l'*intelligencijsja* et l'adjure d'accomplir son devoir envers le peuple.

En même temps, de nouvelles forces apparaissent dans la littérature ukrainienne. Lesia Ukraïнка, pseudonyme qui cache la nièce de Dragomanov, (1872-1913), esprit universel et très cultivé, — elle connaissait neuf langues, — prend place, dans la poésie lyrique ukrainienne, aux côtés de Ševčenko et de Franko. « Depuis Ševčenko et son *Testament* », disait Franko, « l'Ukraine n'avait pas entendu de parole aussi puissante, aussi chaude et aussi poétique que celle qui tombait des lèvres de cette faible et malade jeune fille ». Elle ap-

pelait le peuple à la lutte, prédisait la victoire de la lumière sur les ténèbres, stigmatisait l'indifférence de l'*intelligencijsa* asservie, annonçait la bataille contre les tsars « appelés à périr devant les peuples ». Sa langue avait un charme, un coloris, des nuances bien à elle, ses vers, serrés et puissants, à la manière d'un Leconte de Lisle, s'apparentaient, par le fond comme par la forme, aux écoles poétiques les plus vigoureuses de l'Occident. C'était le grand souffle de l'Europe sur les steppes d'Ukraine.

Koŭjubins'kij (1864-1914), l'un des maîtres les plus sûrs de la langue ukrainienne, se rattachait au naturalisme et s'apparentait à Maupassant. Samijlenko écrivait d'admirables satires sur des sujets politiques, Mme Staric'ka-Černjakhivs'ka des essais, des poésies, des drames, (il faut citer en particulier son *Hetman Dorošenko*) qui étaient souvent l'occasion de manifestations politiques. Krims'kij, orientaliste d'une renommée mondiale, savait être, à l'occasion, un poète délicat et nuancé, dans la langue la plus riche et la plus variée de l'Ukraine.

L'acte d'Ems était devenu impuissant à arrêter cet essor. Les auteurs de l'Ukraine russe se faisaient éditer en Galicie, d'où, malgré les répressions les plus inhumaines, leurs ouvrages se répandaient, par la contrebande, dans toute l'Ukraine. En Galicie même, à côté de Franko, d'autres grands écrivains s'étaient révélés, Stefanik et Martovič par exemple. Les relations entre les deux Ukraines se multipliaient.

Parmi les concessions que les *narodovci* ukrainiens de Galicie avaient arrachées à l'Autriche au temps de « l'ère nouvelle » se trouvait la création d'une chaire d'histoire de l'Ukraine à l'université de Lviv. En 1894, des délégués de la Galicie vinrent à Kiiv proposer ce poste à Antonovič, qui déclina cette proposition à cause de son grand âge, mais recommanda un de ses élèves, maître de conférences à l'Université de Kiiv, Michel Hruševskij.

Né en 1866, originaire d'une vieille province ukrai-

nienne, le pays de Kholm, Hruševskij avait fait ses études à l'Université de Kiiv, sous la direction d'Antonovič. Dès 1891 il s'était imposé à l'attention du monde savant par un *Essai sur l'histoire du pays de Kiiv de la mort de Jaroslav à la fin du XIV^e siècle*.

Quand il fut installé à Lviv, Hruševskij, en dehors de son enseignement à l'Université, décida de réorganiser la Société Ševčenko. Elle s'était jusqu'alors contentée de produire des éditions populaires, mais devint vite une société scientifique et le centre des études ukrainiennes. Aujourd'hui ses publications sont universellement connues et estimées. Hruševskij avait réussi à créer à Lviv une véritable Académie ukrainienne avant la lettre.

Il se rapproche de Franko, qui sera son meilleur collaborateur, et fonde une revue d'une haute tenue littéraire. *Literaturno-Naukovij Vistnik* (*Le Messager littéraire et scientifique*). En peu de temps, il était devenu en Galicie le véritable roi de l'ukrainisme.

C'est son œuvre la plus importante, celle qui, en dehors de tous ses autres titres de gloire, restera un monument scientifique de tout premier ordre, est son admirable histoire de l'Ukraine, dont le dixième volume s'imprime actuellement à Kiiv. Nous n'avons pas à étudier en ce moment cette formidable encyclopédie, sans laquelle aucune étude portant sur les territoires de la Baltique à la mer Noire, n'est plus possible. Dans la préface de son premier volume, Hruševskij déclarait :

« En général, notre histoire nous présente des tableaux peu gaies et même plus tristes que celles des autres nations. Mais un peuple qui croit en soi doit avoir le courage de regarder en face la vérité, de ne pas la farder et de puiser dans son passé des motifs de force et non de découragement »

Cette œuvre grandiose fut accueillie avec enthousiasme, même par le grand public ukrainien, trop peu familiarisé cependant avec les exigences de la science pour que pareil travail lui fût vraiment accessible. Le premier volume de cette histoire parut en 1898, comme une contribution, dit l'auteur dans sa préface, au cen-

tenaire de la renaissance ukrainienne, pour commémorer l'apparition de l'*Énéide* de Kotljarevskij.

Ce fut une année mémorable. Le siècle finissait et une génération nouvelle s'affirmait en Ukraine, ardente, avide d'action. Dans toutes les hautes écoles s'organisaient des cercles ukrainiens. On avait déjà le sentiment que la formidable machine de l'Empire des tsars craquait et menaçait ruine. Le mouvement national ukrainien reprit confiance en lui-même.

Et l'on vit ce qui, pendant longtemps, avait semblé du domaine de la chimère, une première manifestation politique à Poltava. Le centenaire de l'*Énéide* en fut l'occasion. De tous les pays ukrainiens vinrent des délégués avec des adresses. Quand les représentants de la Galicie et de la Bukovine montèrent à la tribune et qu'ils firent entendre les premières paroles prononcées en public, depuis bien des années, en ukrainien, une profonde émotion s'empara de l'assemblée. Dans l'Empire des tsars, cette langue, leur langue, était toujours proscrite. Une ovation formidable s'éleva, pour saluer les délégués de l'Ukraine occidentale et avec eux la renaissance de l'Ukraine immortelle.

L'émotion avait eu à peine le temps de s'apaiser que le premier représentant de l'Ukraine russe prenait à son tour la parole en ukrainien. Mais, aussitôt, le représentant du gouvernement se levait pour interdire aux sujets du tsar de parler la langue de leurs pères. On vit alors tous les délégués assiéger la tribune et déchirer leurs adresses... Le tsarisme n'osa pas sévir.

Cette manifestation eut un profond retentissement en Galicie. On y fêta alors de nombreux anniversaires. Outre celui de l'*Énéide*, on célébrait le cinquantenaire de l'abolition du servage, le vingt-cinquième de l'action littéraire de Franko, mais surtout le deux cent cinquantième du grand soulèvement ukrainien conduit par Khmelnickij. Toute la Galicie revivait. Les 17 et 19 mai 1898 eut lieu, à Lviv, une réunion immense, dans lequel des représentants de toutes les parties de la Galicie proclamèrent leur volonté de reprendre le programme du

Conseil national ukrainien de 1848. Le 31 octobre, une autre manifestation réunit, au grand théâtre de Lviv, tous les chefs ukrainiens et un immense auditoire. On y déclama un poème que Franko avait composé pour la circonstance, *Le grand anniversaire* :

« ... Qu'au grand moment chacun de vous soit prêt,
Chacun de vous peut devenir un Bogdan (1), quand sonnera
[l'heure favorable,
Tu me dis : « Aujourd'hui les guerres sont autres. — Eh bien,
[forge toi d'autres armes;
Aiguise ton esprit, trempe ta volonté, — Combats, pas de
[faiblesse :
Lutte, ne transige pas, tombe plutôt que de capituler !
Que chacun pense : De moi dépend le destin de millions
d'êtres,
C'est moi qui réponds de leur sort !
Que chacun pense : Où je me trouve, dans la bataille,
Se décide maintenant tout le sort d'une guerre gigantesque.
Si je cède, si je ne tiens bon, si je vacille comme une ombre,
Il est perdu, l'effort sanglant de tant et tant de générations ».

Ces accents éclataient comme une fanfare. L'Ukraine proclamait sa volonté d'accéder, enfin, à la vie nationale.

Hruševskij exposa ensuite le programme national rédigé pour tous les pays ukrainiens. Il n'était plus de frontières pour tous les pays ukrainiens, l'union des cœurs et des esprits était réalisée.

Le parti national démocrate, dont le rôle, au XX^e siècle, allait être immense, s'organisa, en Galicie, dans les dernières années du XIX^e. Sa déclaration constitutive disait :

« Nous Ukrainiens de Galicie, partie de ce peuple ukrainien qui a possédé, jadis, un État indépendant, puis qui, pendant des siècles, a lutté pour ses droits nationaux, n'a jamais abdiqué et n'abdique pas ses droits de nation indépendante, déclarons : Le but final de nos aspirations nationales est d'arriver à donner à la nation ukrainienne son indépendance politique, culturelle et économique. Nous voulons que ses différentes parties se réunissent plus tard en un seul organisme national... »

(1) Bogdan Khmelnickii.

C'était le programme maximum. Le programme minimum n'en différait guère, en réalité. Il comprenait la réunion de la Galicie et de la Bukovine en une province autonome avec sa Diète autonome, dans le cadre de l'État des Habsbourgs.

Quelques mois plus tard, le 11 février 1900, les représentants de la jeunesse universitaire ukrainienne fondaient à Kharkiv le parti révolutionnaire ukrainien (*Revoljuciina Ukraïns'ka partija*, ou, en abrégé, *RUP*). Ce parti a formé la plupart des hommes politiques apparus sur la scène politique après la chute du tsarisme. Son principal artisan avait été Dmitro Antonovič. fils du professeur Antonovič.

Et bientôt parut, à Lviv, le programme de ce parti, qui portait un titre significatif « L'Ukraine indépendante » (1). En voici quelques extraits :

« De quel droit le gouvernement russe tsariste nous traitait-il, sur notre propre territoire, comme ses esclaves ? »

« De quel droit a été prise contre nous, indigènes de ce pays, la loi du 17 mai 1876 qui condamne à mort notre nationalité ? »

« De quel droit nomme-t-on, exclusivement, à toutes les fonctions de notre pays, des Russes ou des renégats russifiés ? »

« De quel droit prépare-t-on, dans les écoles, nos enfants à être des ennemis acharnés de notre peuple ? »

« Pourquoi, même à l'église, domine la langue de nos oppresseurs ? »

Après une digression historique sur le droit de l'Ukraine à l'insurrection, le programme définissait le mot d'ordre du parti : Une Ukraine une, indivisible, libre et indépendante, des Carpathes au Caucase.

Réaliser ce programme, c'était la mission de la troisième *intelligencijska* ukrainienne. La première, aux XVI^e et XVII^e siècles, s'était séparée de son peuple et avait fait alliance avec les Polonais, la seconde était alliée aux Russes (2). Mais le peuple avait créé la troisième. Celle-ci tirait son origine de Ševčenko.

(1) C'est une petite brochure de 23 pages in-16°, qui est devenue extrêmement rare. Elle contenait un discours de Mikhnovs'kij, un des premiers chefs. Ce discours, approuvé par l'assemblée constituante, était devenu le programme du parti.

(2) Cette affirmation ne correspond pas à la vérité historique, mais nous nous bornons à analyser le manifeste.

« qui par ses souffrances et sa mort, avait consacré la voie dans laquelle devait s'engager le peuple ukrainien en lutte pour sa liberté politique, nationale et économique ». Avant Ševčenko, les véritables chefs de cette troisième *intelligencija* avaient été Mazeppa, Khmelnickij et le roi de Galicie, Daniel.

« La troisième *intelligencija* se lance dans la lutte pour son peuple dans une lutte sanglante et sans merci.

« Nous proclamerons que nous prendrons par la force ce qui nous appartient en droit et ce qui nous a été arraché par la force. Nous descendons une dernière fois dans l'arène historique et nous vaincrons ou nous périrons.

« L'Ukraine aux Ukrainiens ! Tant qu'il restera sur notre sol un seul ennemi, un seul étranger, nous n'aurons pas le droit de mettre bas les armes ! »

Le mouvement ukrainien entrait dans une phase nouvelle.

IX

CONCLUSION

Quelques idées essentielles se dégagent de cet exposé.

L'idée de l'unité nationale des pays ukrainiens, très forte jusqu'à la débâcle de Mazeppa, s'estompe dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, pour renaître et s'affirmer toujours davantage au cours du XIX^e siècle.

Quelques erreurs, volontaires ou non, s'étaient accréditées en Europe au sujet du mouvement national ukrainien. Certains prétendaient qu'il était né en Galicie d'où il avait émigré en Ukraine. Rien de plus inexact au point de vue historique. Toutes les grandes idées sont venues, au contraire, de l'Ukraine, elles sont nées autour de Poltava, de Kharkhiv, de Kiiv, antiques métropoles des pays ukrainiens. Tous les grands chefs, tous les théoriciens ont la même origine. Franko, le grand Ukrainien de la Galicie, n'était-il pas l'élève de Dragomanov ? La Galicie, ainsi l'avait voulu la marche

des événements, avait joui de plus de liberté que la Grande Ukraine, parce que la Constitution autrichienne, plus libérale que la domination tsariste, entravait moins le mouvement national ukrainien. Mais, de là à voir dans ce mouvement une simple intrigue autrichienne, il y a loin. La réalité est moins schématique (1).

Pour des raisons politiques, les ennemis de l'Ukraine avaient toujours vu en elle une « intrigue ». L'Ukraine avait été tour à tour une intrigue turque, suédoise, française — à en croire du moins Catherine II — allemande, polonaise, autrichienne. En réalité, il y aura toujours des puissances pour essayer d'exploiter ou d'utiliser les mouvements nationaux qui existent dans les pays qu'elles combattent. Est-il besoin de remonter à Annibal et de rappeler sa politique des nationalités tandis qu'il marchait sur Rome ? La cause nationale irlandaise n'était-elle pas pour les tories, à la fin du XVIII^e siècle, une intrigue française ? et le général Hoche n'avait-il pas pris le titre de commandant en chef de l'armée irlandaise ? Cette même cause irlandaise ne devint-elle pas, pendant la Grande Guerre, « une intrigue allemande ? »

Voir ainsi partout des intrigues est peut-être un procédé de polémique, voire de politique, mais l'histoire ne saurait juger de la même façon. Un mouvement national ne peut pas se créer artificiellement.

Pendant tout le XIX^e siècle, les chefs et les théoriciens responsables du mouvement ukrainien tenaient pour une fédération slave et ne proclamaient pas leur intention de rompre complètement avec une Russie régénérée. Il faut attendre l'aube du XX^e siècle pour voir apparaître, dans un parti constitué surtout par la jeunesse, une volonté d'indépendance complète.

Comment expliquer ce changement ? Quand la noblesse ukrainienne, préférant ses intérêts de classe à ses devoirs nationaux, abandonna le peuple ukrainien, la petite bourgeoisie, l'*intelligencijs*, prit la tête du

(1) De même que la Galicie occidentale était devenue, pour les mêmes raisons, le foyer du nationalisme polonais.

mouvement d'émancipation. Dans son enthousiasme premier, elle crut à une Russie démocratique régénérée qui résoudrait selon l'équité le problème ukrainien. Ces espérances ne se trouvèrent pas justifiées. A quelques exceptions près, (černyševskij, Herzen), l'*intelligencija* démocratique russe ne condamnait pas le tsarisme pour sa politique inhumaine à l'égard de l'Ukraine, elle se taisait sur ce point. Bien mieux, certains de ses représentants les plus qualifiés, comme Bêlinskij dans ses articles sur Ševčenko, n'étaient pas éloignés du point de vue officiel.

Ainsi s'explique la création d'un parti révolutionnaire ukrainien, constitué en 1900, dont la devise était l'indépendance totale de l'Ukraine. Mais, en ce temps, cette aspiration était encore bien faible. Nous dirons peut-être quelque jour pourquoi et comment tous les partis ukrainiens sont venus à l'idée de l'indépendance (1).

Enfin les chefs du mouvement national ukrainien au XIX^e siècle ont été, presque tous, des hommes éminents, estimés de l'Europe en général et de l'Occident en particulier, autant pour leur moralité, pour la dignité de leur vie que pour leur science et leur talent. La renommée d'un Ševčenko, d'un Kostomarov, d'un Dragomanov, au point de vue de l'intégrité et de la probité scientifique, s'imposait à ceux-là même qui ne partageaient pas leurs idées. Ce n'était pas, croyons-nous, simple hasard. Si la morale ne joue qu'un rôle secondaire dans la politique courante et dans la conduite des États, il n'en est pas de même dans un mouvement national. Un mouvement national est avant tout un apostolat, une conquête spirituelle, et les idées sont en grande partie ce que les font les hommes qui les propagent, elles valent ce que ces hommes valent eux-mêmes. A toutes les étapes de son histoire, le mouvement ukrainien a vérifié cette vérité, et elle explique encore bien des contradictions apparentes de l'heure présente.

(1) Voir sur ce point notre étude sur *La paix ukrainienne de Brest Litovsk*, *Le Monde Slave*, avril, juillet, août 1920, II et III.